
Dépôt Institutionnel de l'Université libre de Bruxelles /
Université libre de Bruxelles Institutional Repository
Thèse de doctorat/ PhD Thesis

Citation APA:

Anciaux, R. (1973). *La société turque vue au travers des romans d'Orhan Kemal* (Unpublished doctoral dissertation). Université libre de Bruxelles, Faculté de Philosophie et Lettres, Bruxelles.

Disponible à / Available at permalink : <https://dipot.ulb.ac.be/dspace/bitstream/2013/214657/1/18a6aefc-162f-4d3d-b867-dd7efd64f5a6.txt>

(English version below)

Cette thèse de doctorat a été numérisée par l'Université libre de Bruxelles. L'auteur qui s'opposerait à sa mise en ligne dans DI-fusion est invité à prendre contact avec l'Université (di-fusion@ulb.be).

Dans le cas où une version électronique native de la thèse existe, l'Université ne peut garantir que la présente version numérisée soit identique à la version électronique native, ni qu'elle soit la version officielle définitive de la thèse.

DI-fusion, le Dépôt Institutionnel de l'Université libre de Bruxelles, recueille la production scientifique de l'Université, mise à disposition en libre accès autant que possible. Les œuvres accessibles dans DI-fusion sont protégées par la législation belge relative aux droits d'auteur et aux droits voisins. Toute personne peut, sans avoir à demander l'autorisation de l'auteur ou de l'ayant-droit, à des fins d'usage privé ou à des fins d'illustration de l'enseignement ou de recherche scientifique, dans la mesure justifiée par le but non lucratif poursuivi, lire, télécharger ou reproduire sur papier ou sur tout autre support, les articles ou des fragments d'autres œuvres, disponibles dans DI-fusion, pour autant que :

- Le nom des auteurs, le titre et la référence bibliographique complète soient cités;
- L'identifiant unique attribué aux métadonnées dans DI-fusion (permalink) soit indiqué;
- Le contenu ne soit pas modifié.

L'œuvre ne peut être stockée dans une autre base de données dans le but d'y donner accès ; l'identifiant unique (permalink) indiqué ci-dessus doit toujours être utilisé pour donner accès à l'œuvre. Toute autre utilisation non mentionnée ci-dessus nécessite l'autorisation de l'auteur de l'œuvre ou de l'ayant droit.

----- English Version -----

This Ph.D. thesis has been digitized by Université libre de Bruxelles. The author who would disagree on its online availability in DI-fusion is invited to contact the University (di-fusion@ulb.be).

If a native electronic version of the thesis exists, the University can guarantee neither that the present digitized version is identical to the native electronic version, nor that it is the definitive official version of the thesis.

DI-fusion is the Institutional Repository of Université libre de Bruxelles; it collects the research output of the University, available on open access as much as possible. The works included in DI-fusion are protected by the Belgian legislation relating to authors' rights and neighbouring rights. Any user may, without prior permission from the authors or copyright owners, for private usage or for educational or scientific research purposes, to the extent justified by the non-profit activity, read, download or reproduce on paper or on any other media, the articles or fragments of other works, available in DI-fusion, provided:

- The authors, title and full bibliographic details are credited in any copy;
- The unique identifier (permalink) for the original metadata page in DI-fusion is indicated;
- The content is not changed in any way.

It is not permitted to store the work in another database in order to provide access to it; the unique identifier (permalink) indicated above must always be used to provide access to the work. Any other use not mentioned above requires the authors' or copyright owners' permission.

UNIVERSITE LIBRE DE BRUXELLES

INSTITUT DE PHILOGIE ET
D'HISTOIRE ORIENTALES ET SLAVES

28/56

**LA SOCIETE TURQUE VUE AU TRAVERS
DES ROMANS D'ORHAN KEMAL**

ROBERT ANCIAUX

*Thèse de doctorat présentée sous la direction
de Monsieur le Professeur Armand Abel*

1973

HBSH

UNIVERSITE LIBRE DE BRUXELLES

INSTITUT DE PHILOGIE ET
D'HISTOIRE ORIENTALES ET SLAVES

**LA SOCIETE TURQUE VUE AU TRAVERS
DES ROMANS D'ORHAN KEMAL**

695.742
cop. 1



ROBERT ANCIAUX

*Thèse de doctorat présentée sous la direction
de Monsieur le Professeur Armand Abel*

1973

2536539

A Orhan Kemal

en souvenir d'une trop brève amitié.

Qu'il nous soit permis d'exprimer ici
notre vive reconnaissance à Monsieur
le Professeur Armand ABEL qui a dirigé
cette thèse. Sans son aide constante
il nous eut été difficile de mener à
bien cette tâche.

AVANT-PROPOS.

La littérature turque contemporaine, et en particulier le "réalisme social", offre un champ de recherches fort étendu pour l'étude de la société turque. Parmi les nombreux auteurs qui se sont penchés sur les problèmes sociaux de la Turquie contemporaine, notre choix s'est finalement porté sur Orhan Kemal. Non pas qu'il soit un observateur plus perspicace que ses confrères, ni plus valable sur le plan de la forme; mais, alors que des écrivains comme Hüseyin Rahmi Gürpınar et Yakup Kadri Karaosmanoğlu nous ont tracé des portraits assez fidèles de la bourgeoisie d'Istanbul et que les "réalistes sociaux" se sont surtout intéressés à la situation des paysans anatoliens, Orhan Kemal et Kemal Tahir - du moins dans la seconde partie de son oeuvre - sont les seuls auteurs de leur génération à avoir abordé les problèmes sociaux de la population urbaine. Toutefois, Kemal Tahir s'est surtout efforcé d'analyser les causes du déséquilibre social de la Turquie contemporaine, en recherchant les substrats. La démarche d'Orhan Kemal est moins scientifique. Il observe ce déséquilibre social, en décrit les effets et les causes immédiates. C'est donc, en quelque sorte, une sociographie brutale qu'il livre à nos réflexions. En outre, les observations de notre auteur portant, entre autres, sur une catégorie sociale qui n'a pas fait, jusqu'à ce jour, l'objet d'une étude sociologique approfondie. En effet, s'il existe de nombreux ouvrages sur les problèmes ruraux, on ignore à peu près tout des conditions de vie et de travail des ouvriers agricoles et du prolétariat urbain. A ce titre déjà, l'oeuvre d'Orhan Kemal mérite que l'on s'y intéresse.

Il nous a paru inutile, pour ce faire, d'intégrer dans notre étude les recueils de nouvelles. La nouvelle turque se présente, le

plus souvent, sous la forme d'un court récit d'une dizaine de pages, qui ne fixe qu'un bref moment de la vie d'un homme, ou d'une situation particulière. Dans le roman, par contre, les personnages sont intégrés dans un contexte social et suivis jusqu'au terme de leur évolution. Il nous a aussi semblé opportun d'écarter certains romans sans grand intérêt pour notre propos : "Küçük", "El Kizi", "Suçlu" et "Sokakların Çocuğu" sont des romans de mœurs; "Hanımın Çiftliği" n'apporte rien que nous n'ayons déjà appris dans des oeuvres précédentes. De plus, nous n'avons pas pu procéder à l'analyse de "Gâvurun Kizi", d'"Evlerden Biri", de "Sokaklardan bir Kız" et de "Kötü Yol", qu'il nous a été impossible de nous procurer lors de nos séjours en Turquie. Il faut encore signaler que "Murtaza" et "Eskici ve Oğulları" ont été remaniés, l'un en 1968, l'autre, dont le titre est devenu "Eskici Dükânı", en 1969. Peut-être le contenu de ces nouvelles versions a-t-il subi quelques modifications inhérentes à l'évolution de la pensée de l'auteur, mais l'impossibilité où nous nous sommes trouvés d'acquérir les premières éditions ne nous a permis aucune comparaison.

Après avoir longuement hésité, nous avons opté pour une traduction qui épouse les structures de la phrase et du dialogue turcs, afin de rendre fidèlement le cheminement de la pensée de l'auteur et de garder à ses personnages, dont la psychologie apparaît précisément au travers des dialogues, le caractère spécifique qu'il a voulu leur donner.

Avant d'aborder l'analyse de l'oeuvre d'Orhan Kemal, il nous a semblé nécessaire de dresser un tableau des structures politique, économique et sociale de la Turquie moderne, afin de dégager les

III.

éléments qui ont contribué à créer les situations que dénonce notre auteur, et de déterminer les blocages sociaux qui retardent l'avènement d'une société fondée sur la justice sociale. Il était en outre utile, à nos yeux, de préciser les aspects du nationalisme turc qui motive et justifie tout.

Qu'il me soit permis de remercier ici, pour l'aide qu'ils m'ont apportée dans la recherche de documents, messieurs Marin Sezen, Rauf Mutluay, Omur Saykan, Sabit Yururdurmaz et bien d'autres amis encore, qui n'ont pas ménagé leur peine pour me permettre de mener à bien le présent travail. *l*

TABLES DES MATIERES.

	Pages.
AVANT-PROPOS	I.
TABLE DES MATIERES	IV.
PREMIERE PARTIE. Cadre idéologique, politique, social et culturel de la Turquie républicaine.....	1.
Chapitre I. Du nationalisme des "Jeunes Ottomans" au nationalisme kémalien	2.
Chapitre II. Nature et portée des réformes kémaliennees ...	13.
Chapitre III. Les obstacles sociologiques au développement culturel et social	40.
Chapitre IV. De la "littérature nationale" ou "réalisme social".....	63.
DEUXIEME PARTIE. Les romans d'Orhan Kemal ou le reflet d'un déséquilibre social	81.
Chapitre V. L'homme	82.
<u>Les étapes de sa vie</u>	82.
<u>Les événements de sa jeunesse, fondements de son</u> <u>orientation idéologique</u>	105.
<u>Sa rencontre avec Nazim Hikmet : l'éveil d'une</u> <u>conscience politique et la révélation d'un talent</u>	121.
<u>Sa conception de la littérature</u>	127.
Chapitre VI. La société turque vue au travers des romans d'Orhan Kemal	135.
<u>L'exode rural et la présence d'émigrés de nationalités</u> <u>différentes - une société en mutation et le problème</u> <u>du sous-emploi</u>	135.
<u>La condition ouvrière sous le régime républicain et à</u> <u>l'époque démocrate</u>	155.
<u>Les femmes : leurs conditons de travail - les préjugés</u> <u>défavorables à leur intégration économique - la révolte</u> <u>des jeunes filles contre l'autorité paternelle</u>	192.
<u>Les enfants : un facteur de production au même titre que</u> <u>les adultes</u>	199.
<u>L'employeur : un individu dégagé des préoccupations</u> <u>humanitaires</u>	202.
<u>Les intermédiaires de l'employeur auprès des salariés -</u> <u>les instruments de l'exploitation</u>	205.
<u>Les partis : des formations plus soucieuses de leurs</u> <u>intérêts que de ceux du pays - carences et corruption</u> <u>des services publics</u>	212.

CONCLUSIONS	222.
NOTES	227.
BIBLIOGRAPHIE	247

PREMIERE PARTIE

CADRE IDEOLOGIQUE, POLITIQUE, SOCIAL ET

CULTUREL DE LA TURQUIE REPUBLICAINE.

Chapitre I.

Du nationalisme des "Jeunes Ottomans" au nationalisme kemalien.

Le 11 octobre 1922, la Turquie sortait victorieuse de la guerre d'indépendance entreprise en 1919. Le 24 juillet 1923, le Traité de Lausanne consacrait cette victoire et toutes les forces alliées se retiraient du territoire qui prenait le nom de Turquie. Pour les chefs de la résistance turque, le succès de leurs armes sanctionnait l'indépendance de la Nation turque, en tant qu'entité territoriale et politique. Pour les masses, cette victoire ne constituait qu'un nouvel épisode de la lutte des musulmans contre les chrétiens, pour la sauvegarde d'une parcelle de terre musulmane appartenant à l'Empire du Sultan. La notion d'une patrie appelée Turquie, limitée aux frontières actuelles, leur était totalement étrangère. C'est précisément la notion de fidélité à une Nation, territorialement définie, que le régime kemaliste allait s'efforcer d'inculquer à la masse. C'était là une entreprise particulièrement ardue que de faire naître, en un minimum de temps, un sentiment qui, jusqu'à ce jour, n'avait trouvé grâce qu'auprès d'une élite très restreinte.

A l'époque même où, dans l'Occident chrétien, les courants nationalistes soulevaient les masses, et contribuaient à ébranler les empires, pour donner naissance à de nouvelles nations, les masses musulmanes, au sein de l'empire ottoman, repliées sur elles-mêmes, restaient obstinément étrangères aux grandes idéologies modernes, qui provoquèrent une modification profonde des données de la géographie politique du XIXe siècle; et parmi ces populations, l'intégration totale des Turcs au sein de la civilisation musulmane - au point même d'en perdre, semble-t-il, toute notion de leur entité raciale - ne manque pas d'être assez frappante.

Pourtant, à l'époque de leur marche victorieuse, les Turcs durent avoir conscience de former une entité ethnique distincte de leurs frères de religion, persans et arabes, qu'ils avaient entrepris de soumettre à leur autorité. Race de seigneurs conquérants, ils avaient réussi, grâce à leur valeur militaire, à subjuguier, d'abord en Orient, ensuite en territoire byzantin, des peuples au passé prestigieux. Ces exploits, et le fait qu'ils constituaient la seule puissance valable, capable de s'opposer au retour en force de la chrétienté lors des croisades, contribuèrent à en faire les défenseurs par excellence de "la foi" et "des croyants". Auréolés du prestige que confèrent les succès militaires définitifs (après avoir, il est vrai, essuyé de cruelles défaites face aux Croisés), les Turcs pouvaient, à bon droit, se considérer comme LE support de l'Islam.

Néanmoins, leur suprématie, en tant qu'ethnie privilégiée au sein de la communauté musulmane, fut éphémère.

Peuple de pasteurs nomades frustes, les Turcs, dès le XI^e siècle, se trouvent confrontés avec une civilisation décadente certes, mais dont l'éclat et la richesse ne pouvaient manquer d'exercer une fascination certaine sur les conquérants habitués aux rigueurs de la vie errante des steppes.

A l'origine, chefs de tribus ne possédant qu'une culture rudimentaire, les princes turcs, séduits par le caractère brillant de la vie culturelle de leurs sujets musulmans, se constituent des cours, où les artistes et les hommes de science, arabes et persans, jouèrent un rôle de premier plan.

Le caractère cosmopolite de l'entourage des sultans, déjà très poussé sous les Seltchukides, s'accroît encore sous le règne des Ottomans, où la cour, les cercles administratifs et militaires, se voient envahis par des Arabes, des Kurdes, des Balkaniques islamisés, plus rarement, sauf dans les milieux littéraires, par des Persans; dans ces milieux proches du Sultan, figuraient quelques Turcs, gagnés, d'ailleurs, eux aussi, à la civilisation arabo-persane.

Ainsi, peu après la conquête, le clivage s'accroît entre les masses turques et les dynasties seltchukides d'abord, ottomane ensuite, qui cessent d'être représentatives du peuple dont elles sont issues; le caractère non-national du pouvoir central ottoman acquit un support légal dès l'instant où les sultans se virent investis du titre de khalife, et, partant, d'un pouvoir, en théorie absolu, sur l'ensemble des musulmans, sans distinction de races.

Les masses turques ne connurent pas la bonne fortune de certains de leurs chefs, parvenus aux plus hautes fonctions. Certains guerriers restent nomades; nombre d'autres s'installèrent sur les terres conquises, se sédentarisèrent et ne tardèrent pas à connaître les inconvénients liés à la condition paysanne : ils se trouvèrent, comme tous les paysans en terre d'Islam, livrés aux abus des collecteurs d'impôts ou des seigneurs féodaux, soucieux de préserver leurs intérêts particuliers, tout en satisfaisant, dans une certaine mesure, aux exigences du pouvoir central en quête des ressources nécessaires à l'entretien de l'armée, de l'administration, de la cour, et destinées à couvrir les dépenses somptuaires des sultans.

Ainsi, dans la mesure même où aucun avantage d'ordre économique ou fiscal n'était accordé aux Turcs, il est permis de penser que leur situation économique, en tout point semblable à celle des autres musulmans, contribua à leur intégration complète au sein de la masse des sujets de l'empire.

En outre - et ceci est une hypothèse qui complète la précédente - l'impossibilité pour les Turcs de concevoir leur patrie sous une autre forme que l'empire ottoman, trouve, sans doute, en partie, son origine dans la vieille conception musulmane selon laquelle le monde habité se divise en "Dār al Harb" (la maison de la guerre), c'est-à-dire des Etats non encore islamisés qu'il convient de réduire à merci, et "Dār al Sulh" (la maison de la paix) comprenant les territoires appartenant à la communauté musulmane, et soumis à l'autorité d'un prince musulman; l'empire ottoman apparaissait donc comme le "Dār al Sulh" par excellence, puisqu'il était gouverné directement par le Khalife, autorité temporelle et spirituelle suprême de l'Islam. Peut-être aussi, l'origine turque des Sultans ottomans a-t-elle pu - mais ceci n'est qu'une hypothèse - leur assurer la fidélité inconditionnelle de leurs sujets turcs, malgré l'abîme d'incompréhension qui séparait gouvernants et gouvernés. Enfin - et ceci semble être le fait le plus décisif avec le facteur religieux - le turc étant la langue officielle de l'Empire, la population turque se voyait administrée dans une langue, qui, pour n'être pas le parler populaire, n'en avait pas moins des racines communes avec elle. Dès lors, rien de surprenant si les Turcs considérèrent - non sans fondements objectifs d'ailleurs - l'Empire ottoman comme LEUR PATRIE.

Mais quels qu'aient pu être leurs sentiments, les Turcs, dès avant le règne de Süleyman I, ont cessé d'apparaître, dans l'Empire ottoman, comme la race des seigneurs, maîtresse des destinées du monde musulman. Pour l'élite ottomane elle-même, l'appellation "Turc" avait fini par désigner un individu inculte, grossier et barbare.

Même l'armée cesse d'être turque, et fait place à l'armée ottomane, amalgame d'efficacité bientôt douteuse, composé, en grande partie, de nombreux contingents musulmans non-turcs, et notamment de ce corps,

rien moins que national : les Janissaires. Le même cosmopolitisme peut être observé dans le corps des officiers, qui cesse d'être une chasse gardée des Turcs.

Méprissées par les élites occupant les marches du pouvoir, rejetées dans les rangs du troupeau appelé uniquement à satisfaire l'insatiable appétit de revenus et de piétaille des sultans, et apparemment résignées à leur effacement dans cet empire dont elles avaient les premières contribué à assurer la puissance, les masses turques ne reprendront conscience de leur identité ethnique que sous la pression d'événements extérieurs.

Trois facteurs contribuèrent à la prise de conscience nationale des Turcs dans l'Empire ottoman.

La première cause est à rechercher dans l'expansion des Russes qui, après avoir subjugué les populations turques d'Asie Centrale, hypothéquaient l'existence même de l'Empire ottoman.

Après la conquête de la Crimée par les Russes, la plupart des grandes familles turques émigrèrent vers l'Empire ottoman, où ils furent chaleureusement accueillis comme frères de religion, de langue et de culture (1). L'impérialisme russe provoque ainsi chez les populations turques, une première prise de conscience des divers éléments qui les unissaient.

Au cours du XIXe siècle, le rapprochement entre Turcs orientaux et occidentaux alla en s'accroissant. A mesure que la colonisation et la russification des territoires occupés par des Turcs s'amplifiaient, ces derniers se sentaient de plus en plus menacés d'assimilation forcée. Soucieux de conserver leur personnalité, mais trop faibles pour résister seuls à la pénétration russe, les Turcs orientaux tournèrent

alors leurs regards vers Istanbul, capitale du seul Etat islamique indépendant, gouverné par un souverain turc, qui était de surcroît le pontife suprême de la communauté islamique.

Dans le courant du XIXe siècle, de nombreux intellectuels turcs, originaires des provinces soumises par la Russie, émigrèrent à Istanbul, où ils propagèrent l'idéologie nationaliste et unioniste pan-turque. Ces intellectuels, bénéficiant généralement d'un très haut niveau culturel, familiarisés avec les travaux de la turcologie russe et avec les idées progressistes des intellectuels russes, apportèrent une contribution considérable au développement du mouvement turquiste dans l'Empire ottoman.

Non moins importante fut la contribution des exilés politiques hongrois et polonais à la naissance du nationalisme turc. La plupart d'entre eux, après l'échec des révolutions nationales et libérales de 1848, cherchèrent refuge dans l'Empire ottoman, où ils ne tardèrent pas à occuper de hautes fonctions, surtout militaires, ce qui leur permit de propager parmi les officiers et les intellectuels ottomans leur nationalisme romantique.

A partir de ces influences diverses vont naître, dans l'Empire ottoman, des cercles turquistes où se trouvent réunis les représentants les plus éminents de l'intelligentsia turque. Au cours de la deuxième moitié du XIXe siècle et au seuil du XXe siècle, l'idéologie turquiste s'élabore peu à peu; ses ambitions et ses buts se précisent. Le mouvement, au début, du moins en ce qui concerne les turquistes ottomans, est essentiellement culturel; il s'agit avant tout de découvrir la véritable personnalité des Turcs par l'étude de leur histoire, de leurs moeurs, de leur art et de leur littérature; une attention toute spéciale est apportée à la purification de la langue, encombrée de nombreux vocables d'origine persane et arabe; sur ce dernier point,

deux tendances opposées se combattent : d'une part, les modérés, partisans d'une réforme linguistique partielle qui garderait les mots étrangers assimilés par la langue du peuple; d'autre part, les puristes, partisans de la suppression totale des vocables étrangers et de leur remplacement par des néologismes créés à partir de racines turques.

Dans l'ensemble, le mouvement turquiste n'a pas de doctrine bien définie avant l'arrivée de Ziya Gökalp; il se manifeste surtout par des écrits destinés à mettre en évidence la grandeur passée de la race turque, et son unité culturelle et linguistique; il insiste sur la nécessité de promouvoir une culture spécifiquement turque. L'apparition de Ziya Gökalp fut déterminante pour l'orientation des cercles turquistes.

Jusqu'ici, en effet, les personnalités turquistes s'étaient contentées de diffuser les idéaux nationalistes, d'émettre des théories bâties, surtout, à partir des travaux de la turcologie européenne; mais il manquait au mouvement une étude scientifique du phénomène turc, et un programme rigoureusement élaboré. C'est à Ziya Gökalp que revient le mérite d'avoir comblé cette lacune et d'avoir donné au turquisme une forme et un programme définitifs.

Si les oeuvres de Ziya Gökalp ne furent apparemment pas lues par Kemal Atatürk, il n'est pas douteux qu'il en eut connaissance d'une manière indirecte, et qu'elles inspirèrent, en tout cas, les intellectuels qui oeuvrèrent à ses côtés au redressement de la Turquie.

De nos jours, aucun intellectuel en Turquie n'ignore les oeuvres de Ziya Gökalp, véritable bréviaire du nationalisme turc contemporain.

Les premières manifestations de l'idéologie turquiste dans la politique officielle, apparaissent vers 1912; c'est au nom de son pan-touranisme qu'Enver Pasha engagea l'Empire ottoman aux côtés de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie, au cours de la première guerre mondiale. En effet, l'unification de tous les Turcs au sein d'un vaste Etat s'étendant de la Thrace orientale au Pacifique, nécessitait une guerre dirigée contre la Russie, peu disposée à céder, de plein gré, les territoires conquis en Asie centrale. Dès lors, du fait de l'alliance anglo-franco-russe, l'Allemagne devenait l'alliée naturelle de l'Empire ottoman. Le caractère pan-turc de la guerre entreprise par les leaders jeunes turcs, ne peut faire de doute dès l'instant où l'on sait que l'élite des régiments ottomans fut engagée dans la désastreuse campagne du Caucase..

Après la défaite ottomane de 1918, la création du Turan devenait utopique; le principal mérite des kémalistes fut de l'avoir compris et d'avoir inauguré un programme nationaliste conforme à la situation politique de l'époque.

Jusqu'en 1918, le concept d'une Nation turque distincte des autres peuples musulmans, reste l'apanage d'une minorité d'intellectuels et d'officiers; une telle notion demeure totalement étrangère aux masses turques d'Anatolie, qui se considèrent simplement comme les citoyens de l'Empire musulman, soumis à l'autorité du Khalife, représentant de la volonté divine sur terre.

La naissance, parmi les Turcs d'Anatolie, d'un sentiment d'identité nationale fut la conséquence, plus ou moins lointaine, de la guerre d'indépendance, au cours de laquelle ils eurent à faire face, seuls, à l'invasion étrangère.

Après la victoire des armes turques, la reconnaissance par les grandes puissances des frontières délimitant le nouvel Etat, amena peu à peu les masses anatoliennes à considérer le territoire compris dans ces limites, comme le foyer réel du peuple turc. L'éveil d'un sentiment national chez le peuple, fut essentiellement l'oeuvre de la propagande et de l'éducation élaborées par les gouvernements qui se succédèrent à la tête de la nouvelle république.

Servir la grandeur de la nation et susciter l'amour de la Patrie furent les buts essentiels poursuivis par Kemal Atatürk. Toutes les réformes de structure susceptibles de faire du pays une grande puissance à l'égal des nations les plus développées, n'ont d'autre but que de susciter le respect des étrangers autant que des indigènes. Dans cette entreprise, l'individu compte pour peu de chose. Sa seule valeur réside dans le fait qu'il est un élément indispensable dans le processus de production et pour l'édification d'une Nation forte et indépendante. L'amélioration de son statut économique et culturel est moins dicté par l'amour du peuple que par le désir de créer des citoyens représentatifs d'un pays développé. Ce développement, le mouvement kémaliste espère le réaliser en adoptant un programme radical d'occidentalisation dans les domaines de la vie publique autant que privée. Cette démarche reprend la thèse des occidentalistes les plus radicaux de l'époque jeune turque. Déjà, sous l'ancien régime, Abdullah Djevdet affirmait qu'il n'y avait pas d'autre civilisation que la civilisation occidentale, vers laquelle la Turquie devait s'orienter inconditionnellement (2). Pour les occidentalistes radicaux, la domination Sheriat sur tous les secteurs de la vie publique et privée était la cause principale du sous-développement dans lequel stagnait l'Empire ottoman. L'ignorance, la superstition, l'obscurantisme avaient été entretenus par les hommes de religion, soucieux de préserver leur domination sur la masse. Il s'avérait donc indispensa-

ble de remplacer les institutions et l'éthique périmées, par de nouvelles institutions et une nouvelle éthique inspirées de l'Occident. Pour eux, le succès de la révolution de 1908 devait être complété par une véritable révolution institutionnelle et sociale, susceptible de transformer radicalement les valeurs et les comportements de la société ottomane (3). Ce point de vue radical fut aussi celui de Ziya Gökalp, qui avait assisté à l'échec des tentatives pour faire coexister des institutions de type musulman, d'une part, et de type européen, d'autre part. Un tel mélange, comme l'avait prouvé l'expérience des réformistes de l'époque du Tanzimat, n'avait abouti qu'au chaos, les masses demeurant obstinément attachées aux reliquats du passé et ignorant systématiquement les innovations. Ce point de vue, Ziya Gökalp le justifie ainsi "... les civilisations ne peuvent s'interpénétrer parce que chacune possède sa propre logique, ses propres conceptions esthétiques, sa propre interprétation de la vie" (4). Et d'ajouter, dans le but de rassurer le nationalisme de ses contemporains : "Les Japonais se sont occidentalisés sans renier leur religion, ni leur nationalité et, en conséquence, sont devenus les égaux des Européens. En agissant ainsi, les Japonais ont-ils perdu leur religion et leur culture nationale ? Pas du tout ! Alors, pourquoi hésiterions-nous ? Ne pouvons-nous pas, nous aussi, adopter la civilisation occidentale, tout en gardant notre identité propre comme Turc et Musulman ? (5). En fait, selon Ziya Gökalp, la civilisation occidentale est la "civilisation commune" des nations modernes qui, cependant, se distinguent entre elles par leur "culture nationale" particulière. Par conséquent, toute nation cherchant à se moderniser doit s'intégrer, sans hésitation, dans la sphère de la "civilisation internationale", tout en évitant, cependant, une dépersonnalisation culturelle. Sur ce point, sa distinction entre civilisation et culture lui permet de déterminer ce qu'il convient de prendre à l'Europe et ce qu'il faut en rejeter (6), dans la mesure où "la civilisation est la somme des concepts et des techniques créés consciemment et

transmis, d'une génération à l'autre par imitation, tandis que la culture est faite de sentiments, lesquels ne peuvent pas être créés artificiellement ni empruntés par imitation à une nation (7).

Ces diverses notions seront reprises par les théoriciens de la doctrine kémalienne dans l'élaboration de leur programme. L'originalité de l'administration républicaine se manifestera dans les méthodes employées pour réaliser, dans les plus brefs délais, l'intégration de leurs compatriotes aux normes occidentales.

Chapitre II.

Nature et portée des réformes kémalienne.

L'une des mesures les plus révélatrices de la volonté d'occidentalisation et de l'esprit jusqu'au-boutiste des réformateurs kémalistes concerne les modes vestimentaires. En contraignant leurs compatriotes à adopter des habits occidentaux, le régime entendait supprimer les différences extérieures entre musulmans et chrétiens. L'habitude aidant, on espérait, en haut lieu, amener en peu de temps les Turcs à se considérer comme partie intégrante de la famille européenne, dont aucun détail apparent ne les distinguerait à première vue. L'importance attachée par Mustafa Kemal à cette transformation, considérée comme une étape importante dans la modification de la personnalité des Turcs, apparaît dans la campagne menée en faveur du port du chapeau et de la casquette, et dans les mesures coercitives prises à l'égard de ceux qui refusaient de renoncer à leur couvre-chef traditionnel. L'interdiction du fez répond au souci de substituer aux attitudes traditionnelles des comportements nouveaux empruntés à l'Occident. En supprimant le fez, qui était la manifestation journalière de l'identification de l'Islam, on éliminait un facteur de distinction entre musulman et chrétien (8). Cette question parut tellement importante à Atatürk qu'il jugea indispensable d'effectuer une tournée dans le pays pour rallier les masses à ses vues : "Il était nécessaire, dit-il, de rejeter le fez qui était sur nos têtes comme l'emblème de l'ignorance, du fanatisme, de la haine du progrès et de la civilisation, pour adopter à sa place le chapeau utilisé par tout le monde civilisé; et de montrer, de cette manière, qu'il n'y avait aucune différence entre la nation turque et la grande famille de la civilisation au point de vue de la mentalité"(9). Sa détermination à faire aboutir, coûte que coûte, l'action entreprise apparaît encore dans

l'un de ses discours : "...Le but des mesures révolutionnaires déjà prises, ainsi que celles que nous allons prendre, est d'amener le peuple turc à un stade moderne et civilisé... Nous mettrons en déroute les mentalités incapables d'accepter ce fait..." (10). Malgré les difficultés rencontrées au début, la mesure semble avoir porté ses fruits, au moins dans les grandes villes : quelques années plus tard, un Américain qui passait dans le bazar situé près de la bibliothèque de Beyazit note qu'auparavant il aurait été impossible à quelqu'un portant le chapeau de passer par là sans être pris à partie, alors que la même personne portant le fez n'aurait pas été molestée... (11).

Ce ne fut là qu'une des premières mesures d'occidentalisation et de laïcisation, après l'abolition du sultanat et du khalifat.

Après avoir supprimé les éléments formels de l'Etat théocratique, et les signes individuels susceptibles de distinguer un musulman d'un Européen, Mustafa Kemal allait maintenant s'attacher à occidentaliser les éléments fondamentaux du nouvel Etat. Il s'employa à réformer toutes les institutions incompatibles avec les principes d'un Etat laïc, et à faire accéder la Turquie aux valeurs sociales et culturelles occidentales. "Il est vital, déclarait-il, de marcher et de réussir dans la voie de la civilisation. Les nations qui, en présence de la puissance élevée de la civilisation (occidentale), cherchent à avancer en conservant les superstitions primitives et les institutions médiévales, sont condamnées à périr..." (12). Dans cet esprit, il abolit, en bloc, tout le système juridique musulman, pour adopter en 1926 sur les conseils d'un groupe de juristes européens réunis à Ankara, le Code civil suisse et le Code pénal italien. L'adoption du Code civil, surtout, constitue une véritable révolution, dans la mesure où il bouleverse les bases mêmes de la vie sociale turque : le statut familial, basé désormais sur l'égalité civile complète des époux, établit l'égalité des sexes en matière de divorce,

d'héritage et d'accès aux fonctions publiques; la polygamie est supprimée; le régime d'incapacité juridique, imposé aux femmes par la loi islamique, a vécu. Ces nouvelles dispositions heurtent visiblement les traditions musulmanes et contredisent nombre de dispositions prévues par la législation musulmane. Ce faisant, Mustafa Kemal n'ignorait rien du désarroi dans lequel il plongeait ses compatriotes, mais la volonté du peuple ne pouvait le détourner de son but : former un Etat moderne, c'est-à-dire doté de structures de type européen.

Une autre mesure, lourde de conséquences pour l'avenir du pays, fut l'adoption de l'alphabet latin en 1928 et l'abolition des caractères arabes. Du fait de ce changement, l'étude d'une langue européenne et la consultation d'ouvrages occidentaux deviendraient plus aisées pour les jeunes générations de Turcs, que la lecture de livres publiés par une nation musulmane. Outre qu'il se révélait mieux adapté à la transcription des mots turcs, ce système avait l'avantage, aux yeux de ses promoteurs, de couper les jeunes de leur passé islamique et ottoman, en les rapprochant d'avantage de l'Occident.

Dans cet effort d'occidentalisation, l'administration kémaliste accorde une attention toute particulière à l'enseignement, qui devait assurer la permanence des réformes accomplies, en éduquant la jeunesse, élevée dans un cadre occidental, dans le respect des réalisations du régime républicain. Partant de l'idée que la civilisation européenne reposait surtout sur ses réalisations scientifiques, les kémalistes s'assigneront comme but l'adoption de la science et des méthodes scientifiques européennes qui imprègnèrent tout entières l'esprit et le système d'éducation des écoles turques. Dans le domaine des sciences humaines, les cadres et les étudiants eurent à se familiariser avec les méthodes de l'enseignement critique (13). Ce système d'éducation qui se voulait scientifique, réaliste et pratique, visait à

former non seulement des cadres compétents, mais aussi à former, à tous les niveaux, une nouvelle génération dynamique, pratique et entreprenante, forgée à l'image, idéalisée, de l'Occidental, et ardemment désireuse de servir la société (14).

Après avoir mis en place les cadres institutionnels favorables à la mutation du comportement des Turcs face à l'événement, Kemal Atatürk allait aussi s'efforcer d'inculquer à ses compatriotes le respect de la Patrie, en accord avec la nouvelle idéologie nationaliste. Ici encore le fondateur de la Turquie fit preuve, à l'occasion, de son parfait mépris des droits et du bien-être des individus. Ce fut le cas notamment des transferts de population, réalisés afin d'assurer l'homogénéité ethnique, donc la cohésion du pays. En réalité, la plupart des Grecs habitant l'intérieur du pays et expulsés de Turquie, parlaient le turc, mais étaient chrétiens; tandis que les Turcs expulsés de Grèce, parlaient peu, ou pas, le turc, mais étaient musulmans (15).

Ainsi dès les origines de la République, la notion de cohésion religieuse se confond avec celle d'homogénéité nationale, puisque des chrétiens originaires d'Anatolie sont expulsés, tandis que les portes de la Turquie s'ouvrent toutes grandes pour accueillir les musulmans de Grèce, de Bosnie, d'Albanie, et que les Arabes et les Kurdes établis en Turquie sont considérés comme Turcs. Dans les faits, bien que la Constitution et les lois, inspirées de l'Occident, accordent l'égalité totale de tous les citoyens, sans distinction de religion, seuls les musulmans sont considérés comme Turcs, tant par les masses que par les autorités. On assiste, d'ailleurs, après l'avènement de la République, à une diminution de la participation des non-musulmans à la vie publique. Le service militaire leur est ouvert, mais ils ne peuvent porter les armes. Enfin la religion des citoyens figurent sur les cartes d'identité et dans les documents officiels (16).

Une telle attitude à l'égard des minorités religieuses de la part d'un pouvoir qui usa de tous les moyens dont il pouvait disposer - y compris les plus expéditifs - pour jeter bas toutes les institutions religieuses sur lesquelles reposait l'ancien régime, peut sembler, à première vue, paradoxale. Pourtant, en combattant l'Islam à l'intérieur du pays, ce n'est pas la foi que l'on attaque, mais le principe universaliste de la religion, en opposition avec l'idée nationale; ce sont surtout les hommes de religion qui furent visés pour s'être appuyés dans le passé sur les forces réactionnaires afin d'enrayer toute tentative de progrès : ils se virent retirer tout droit de regard dans les affaires de l'Etat. Les mesures gouvernementales visant l'Islam ne peuvent, en aucun cas, être considérées comme des preuves d'irréligion, mais comme l'expression d'une volonté d'éliminer tout obstacle dressé sur la voie de la modernisation et du nationalisme. La preuve réside dans le fait que Kemal se servit de la religion pour diffuser ses mots d'ordre modernistes et nationalistes (17) et que loin de renier l'Islam, il s'efforça d'en faire une religion nationale en encourageant l'emploi du turc dans la récitation du Coran (18). Ce n'est qu'après 1930, à la suite des attaques lancées contre ses réformes par les éléments religieux réactionnaires, que Mustafa Kemal renonça à sa politique de nationalisation de la religion et de la formation de religieux en conformité avec la nouvelle idéologie nationaliste et moderniste (19).

Sur le plan culturel, on assiste à un effort considérable de turcisation de la langue. Reprenant sur ce point les conceptions des turquistes ottomans, les autorités kémalistes créent le 12 juillet 1932 la Société de la Langue Turque, chargée d'éliminer les formes grammaticales et les vocables arabes et persans, employés dans la langue littéraire, y compris ceux devenus d'un usage courant dans la population. Pour les remplacer, les linguistes recherchèrent dans les dialectes parlés en Anatolie et dans les parlers des Turcs d'Asie cen-

trale, des mots authentiquement turcs. Lorsqu'il était impossible de rendre une notion à l'aide de ce procédé, on avait recours à la formation de néologismes, bâtis à partir de racines turques. Cette réforme connut son apogée en 1933-1934, période qui coïncida avec un vaste mouvement de laïcisation et d'occidentalisation. Il est significatif à cet égard, que, seuls parmi les termes étrangers, les mots arabes et persans furent visés, alors que l'on hésite pas à accroître le nombre de mots d'origine européenne (20).

Après la réforme linguistique, Mustafa Kemal tourna son attention vers le domaine de l'histoire, et chargea une commission de mettre en lumière l'histoire turque pré-islamique. Certes, il avait voulu faire de la Turquie un pays intégré à la civilisation occidentale et complètement coupé de son passé islamique, mais, en même temps, patriote ardent et fier de sa qualité de Turc, il entendait retrouver, et faire connaître à ses compatriotes, le passé glorieux de leur race. Faisant état de certaines théories émises par des savants européens, il assigne pour tâche à un groupe de savants de poursuivre les recherches de leurs confrères occidentaux. Les conclusions de la commission établirent la filiation des langues sumérienne et turque; en outre, toujours selon les mêmes sources, les Turcs seraient les lointains descendants des Hittites. L'histoire nationale devant servir de support moral à leur politique réformatrice, les kémalistes s'emparent de ces hypothèses, pour le moins hasardées, afin de susciter, chez les Turcs, la fierté d'appartenir à une vieille civilisation de culture, dont le passé glorieux devait contribuer, dans leur esprit, à effacer le souvenir de leur récent passé islamique (21).

Toutefois, pour que les nouvelles idéologies et l'ensemble des réformes institutionnelles survivent à leur initiateur, il était indispensable de créer une société nouvelle, totalement détachée des reliquats du passé. C'est pourquoi Atatürk accorda, aussitôt parvenu

au pouvoir, une importance particulière au développement d'un enseignement moderne, chargé de former la jeunesse dans un esprit conforme aux principes du nationalisme kémaliste. D'où l'unification de l'enseignement, la suppression des "medrese" et la création d'un Ministère de l'Education nationale chargé de veiller à l'application des nouveaux programmes d'éducation dans l'ensemble des écoles turques. "La Nation turque" déclarait Atatürk "qui veut avoir une place honorable dans la famille civilisée du monde, peut-elle supporter de livrer l'éducation qu'elle sait donner à ses enfants à deux types d'institutions tout à fait différentes l'une de l'autre, l'école et la "medrese" ? Tant que l'éducation n'aura pas été unifiée, n'est-ce pas s'occuper de vanité et d'absurdité que de chercher la possibilité de faire une nation composée d'individus ayant la même pensée et la même mentalité ?" (22). Dans son vaste programme consacré à l'éducation, Mustafa Kemal, sans oublier les villes, accorda une importance particulière aux campagnes anatoliennes, foyer traditionnel d'obscurantisme. "Le maître de ce pays" déclarait-il "et l'élément essentiel de notre société est le paysan. C'est le paysannat qui, jusqu'à aujourd'hui, a été privé des lumières de l'instruction. Par conséquent, la base de la politique d'éducation que nous suivrons est avant tout de détruire l'ignorance actuelle (23)." Toutefois, le manque de maîtres oblige le gouvernement à limiter dans l'immédiat le nombre des écoles primaires, qui devraient se multiplier à mesure que se développerait un corps enseignant laïc et qualifié.

Progressivement, les mesures prises par Atatürk ont permis le développement de l'enseignement sur des bases nationale et laïque. A cet égard, l'une des mesures les plus efficaces, et, en tout cas, la plus originale, fut la création, le 17 avril 1940, par les successeurs de Mustafa Kemal, des Instituts de Village, sortes de Centres éducatifs chargés de former ses instituteurs et ouverts aux jeunes villageois. Les écoles sont conçues de manière à former des hommes

rompus aux diverses techniques agricoles. Après trois ans d'études, les élèves les plus doués naissaient à l'Institut Paysan d'Etudes supérieures de Hasanoglan; les autres retournaient dans leur village, ou dans leur région d'origine, pour y enseigner et fonder une école (24). Du vivant même d'Atatürk, les progrès en matière d'enseignement furent remarquables : le nombre des écoles primaires et secondaires augmenta rapidement; de nombreuses écoles professionnelles furent créées. En 1933, le Darülfünan d'Istanbul fut réformé et réorganisé sous le nom d'Université d'Istanbul. Outre la Faculté de Droit, ouverte en 1925, les bases de l'Université d'Ankara furent jetées par la création, en 1935, de la Faculté de Langues, d'Histoire et de Géographie. Enfin, en 1937, Atatürk proposait la création d'une Université en Anatolie orientale. Ce projet ne put être réalisé qu'après sa mort. C'est toutefois aux programmes des écoles primaires et secondaires que les idéologues du régime accordèrent une attention toute particulière. Il leur apparut, en effet, que pour former une nouvelle génération selon leur vœu, il était souhaitable d'embrigader les futurs citoyens dès leur plus jeune âge : d'où les instructions du Ministère de l'Education nationale portées à la connaissance des maîtres, auxquels il était recommandé d'inculquer aux jeunes le dévouement patriotique à l'égard de la République, de leur expliquer les bienfaits apportés par la Révolution kémalienne, de célébrer, avec toute l'ostentation nécessaire, l'anniversaire de la proclamation de la République et celui de la première séance de la Grande Assemblée Nationale, afin de fortifier le sentiment national, de mettre particulièrement l'accent sur l'amour et le respect dû au drapeau qui représente la Nation. Dans cet esprit, on institua, dans les écoles primaires, une cérémonie du salut au drapeau, le premier et le dernier jour de la semaine; le meilleur élève de la semaine se voyait accorder l'insigne honneur de hisser le drapeau (25). De surcroît, les promoteurs des réformes ne négligeaient rien pour demeurer, dans l'histoire turque et dans l'esprit des

Turcs, les promoteurs de la rénovation nationale et le modèle exemplaire pour les générations futures. C'est ainsi que les instructions du Ministère prévoient que les murs des écoles seront décorés du portrait d'Atatürk, de ceux de ses proches collaborateurs, et de gravures représentant les grands événements de la guerre d'indépendance et de la révolution kémaliste (26). Rien n'était donc laissé au hasard pour susciter l'orgueil national des Turcs et pour les inciter à continuer l'oeuvre des kémalistes. Ceci apparaît d'ailleurs clairement dans les livres d'histoire publiés à l'intention des élèves de troisième année, comme en témoigne ce passage : "Les Turcs sont la plus vieille nation de l'histoire. Notre nation est appelée la Turquie. La nation turque est l'une des plus vieilles et des plus grandes nations. Les gens qui parlent la même langue, qui sont issus de la même souche et dont les sentiments sont pareils, sont appelés une nation. Les Turcs sont une très vieille nation. Lorsque les autres peuples vivaient à l'état de Barbares, les Turcs avaient un gouvernement fort et de bonnes lois. Les Turcs qui vivaient en Asie centrale il y a plusieurs centaines d'années, ont laissé beaucoup de traces de leurs civilisation. Les Turcs forment la nation la plus brave et la plus douée de qualités de coeur du monde. Etre brave, être hospitalier, avoir pitié de ceux qui sont tombés sont les plus belles qualités du Turc. Les Turcs ont formé de grands Etats indépendants depuis les temps les plus reculés, et parfois, ils ont dominé de nombreuses nations. Il y a des millions de Turcs en Europe et en Asie, mais le plus grand Etat turc, dans le monde, est la République turque ! (27)."

Cette mise en condition psychologique des enfants est complétée par un programme destiné à leur enseigner les notions élémentaires de l'hygiène et de la bonne tenue vestimentaire. Les dernières mesures apparaissent comme un symbole de la marche de la Turquie vers le modernisme et vers l'Occident; tout est mis en oeuvre pour sup-

primer, dans l'aspect extérieur des Turcs, ce qui les distingue des Européens et pour leur enseigner à adopter une attitude "active et combative" et non plus passive, face aux masses qui les assaillent. (28)

Le cadre idéologique était donc rigoureusement tracé; les moyens d'y conformer la population étaient mis en place, tout au moins dans les grandes villes. Il restait donc au gouvernement républicain - et ce n'était pas la moindre des tâches qu'il s'était assignées - de réaliser le développement économique du pays, pour assurer sa crédibilité, tant auprès des indigènes que du monde occidental. Mais tandis que le programme idéologique et culturel était fixé et appliqué avec constance, les réformes économiques portent la marque d'un empirisme hésitant et de volte-face révélatrices d'un certain embarras des responsables quant à la voie à suivre. Ici encore, le modèle occidental prévalut. Le système en vigueur, en Occident, étant la libre entreprise, il fallait créer en Turquie un mode de production équivalent. Toutefois, en Turquie, les capitaux privés ne disposaient pas des moyens financiers nécessaires pour réaliser le programme kémaliste; en outre, leur manque d'expérience dans le domaine de l'investissement industriel et leur propension à n'investir que dans des domaines immédiatement rentables, ne pouvaient en faire, pour l'Etat, l'instrument souhaité en vue d'investissements productifs à long terme, mais vitaux pour le développement national. L'Etat pour pallier à ces inconvénients, aurait pu, en théorie, faire appel à l'investissement étranger; mais le régime nourrissait à l'égard des grandes puissances une méfiance insurmontable, justifiée par le souvenir des capitulations, et préférait ne s'en remettre qu'à ses propres moyens, si faibles soient-ils. Pour toutes ces raisons, l'Etat fut amené, dès le début, à pratiquer une politique d'intervention économique, tout en favorisant la participation du capital privé dans les entreprises d'Etat (29).

Le gouvernement adopta une politique économique résolument étatiste à l'occasion de la crise de 1929; cette nouvelle orientation devint effective en 1931. Les nécessités économiques, la consolidation d'Etats dictatoriaux, et le discrédit du libéralisme politique et économique qui s'ensuivit, encouragèrent l'Etat à étendre le champ de ses activités économiques. La lenteur de la mise en valeur du pays, au cours des six années précédentes, ne pouvait d'ailleurs qu'inciter les dirigeants turcs à assumer des pouvoirs politiques renforcés et de nouvelles responsabilités économiques (30).

En théorie, l'étatisme a pour but de stimuler l'initiative privée; le programme du Parti Républicain du Peuple mentionne l'entreprise privée comme l'élément de base de l'économie. Dans la pratique, l'Etat marque une tendance à supplanter l'initiative privée, et même à l'éliminer. L'accroissement de la participation de l'Etat dans le domaine économique aura pour résultat de faire passer, en dix ans, les secteurs essentiels de l'économie sous le contrôle de l'Etat (31).

Cette orientation est d'ailleurs appréciée favorablement par de nombreux intellectuels. La crise de 1929 jeta le discrédit sur le monde occidental et provoqua un regain d'anti-occidentalisme et d'anti-impérialisme, accompagné d'un resserrement des liens d'amitié et de coopération turco-soviétiques.

De 1932 à 1934, une nouvelle idéologie, amalgame de marxisme, de nationalisme et de corporatisme, regroupe, sous la direction de Yakup Kadri, des écrivains et des intellectuels s'exprimant dans la revue "Kadro". Ce groupe fut soutenu par l'Etat, dans la mesure où son analyse de la situation rejoignait les vues des élites diri-

geantes : la Turquie ne possédant pas une classe de capitalistes comparables aux Occidentaux, ne peut donc connaître une lutte des classes; l'Etat doit accumuler le capital et l'utiliser afin de prévenir la naissance de la lutte des classes; l'Etat doit être dirigé par un cadre de responsables qualifiés et compétents, qui gèreraient l'économie dans l'intérêt des masses, lesquelles suivraient et accepteraient leurs décisions; la Révolution turque était une phase de la lutte mondiale de libération contre le capitalisme et l'impérialisme; le rôle de l'Etat turc était d'arbitrer et de diriger les affaires économiques et sociales. Jusqu'ici donc, le régime ne pouvait qu'encourager le groupe de Kadro à poursuivre son action. Pourtant les choses s'envenimèrent lorsque Kadro s'en prit à la bureaucratie, jugée, en raison de son esprit petit-bourgeois, incapable de diriger un parti authentiquement révolutionnaire. De surcroît, les amis de Yakun Kadri ne tardèrent pas à s'opposer aux milieux gouvernementaux, qu'ils accusèrent de confondre étatismisme et monopole, et de servir, avant tout, les intérêts de certaines factions, ou ceux de particuliers, au détriment du bien-être du peuple. Il n'en fallut pas plus pour provoquer la dissolution du groupe et l'interdiction de sa revue. Mais, quoique brève, leur intervention dans les affaires publiques eut un impact considérable sur un grand nombre d'intellectuels, dont les orientations futures furent déterminées par les idées de Kadro (32). Notamment en matière sociale.

Il est vrai qu'en 1938, la propagande nationaliste avait réussi à communiquer aux Turcs les sentiments patriotiques et le nationalisme ombrageux des chefs de file kémalistes; il est vrai que la scolarisation de la population s'était remarquablement développée, malgré la pénurie des moyens; il est vrai que, du

moins dans les villes, l'occidentalisation semblait avoir été menée à terme, à la mort d'Atatürk; il est vrai que la Turquie en 1940, grâce à son programme d'éducation, avait grandement amélioré la qualité de ses cadres; il est vrai encore que l'industrialisation, sous la houlette du régime kémaliste, avait sensiblement progressé; mais ce régime extrêmement progressiste dans les domaines idéologique et culturel, se caractérisait aussi par un conservatisme social rigoureux, et favorisa, peut-être, inconsciemment, la naissance d'une bourgeoisie capitaliste au détriment des autres couches de la population. Et c'est précisément sur le plan de l'harmonisation des intérêts des classes sociales que l'administration kémalienne - faute de l'avoir vraiment voulu, semble-t-il - faillit à la mission que lui dictait son idéologie solidariste. En effet, l'organisation sociale conçue par Atatürk est de type monolithique : sa société ne conçoit pas la lutte des classes, toutes les couches sociales oeuvrant en parfaite harmonie, pour le bien de la Nation. L'Etat, arbitre suprême, devait veiller à apaiser les éventuels conflits entre employeurs et employés, dans le sens de l'intérêt général. Or, que vit-on ? Tandis que l'étatisation des moyens de production progressait, tandis que le plan quinquennal de 1934 était mis en oeuvre et aboutissait à un semi-échec dû aux erreurs des planificateurs turcs et des experts étrangers, le rythme de la production avait sensiblement augmenté, même si les résultats escomptés n'avaient pu être atteints. Il en résulta que les détenteurs de capitaux privés, engagés dans certaines entreprises d'Etat, virent leur richesse s'accroître (33). En outre, l'Etat ne contrôlant que la transformation des matières premières en produits finis ou semi-finis, la production des matières premières et la distribution des produits manufacturés, y compris la plupart des monopoles, étaient laissées au secteur privé. Dans les villes, de nombreux produits semi-finis sont transformés par de petites entreprises privées. Avec l'accroissement du pouvoir d'achat de certaines catégories sociales, la demande de biens de consommation augmente. Les entreprises d'Etat, en raison de

leur faible taux de production, étant incapables de satisfaire les exigences de la population, on assiste à la création de petites entreprises privées, employant cinq à dix personnes; produisant à moindres frais, celles-ci font de gros profits (34). L'accroissement de la demande ne profitait pas moins à la classe commerçante en continue expansion depuis la création de la République (35).

Le développement du secteur privé est directement lié à l'apparition de nouvelles classes moyennes, dont le pouvoir d'achat avait suscité une augmentation des besoins en biens de consommation. Cette nouvelle catégorie comprend, en premier lieu, les intellectuels formant l'appareil administratif et les cadres militaires représentant l'ossature du régime républicain; ensuite les nouvelles catégories professionnelles privilégiées, issues du développement industriel : hommes d'affaires, techniciens, ingénieurs, architectes (surtout sous le régime démocrate de 1950 à 1960), administrateurs de sociétés (36).

Le développement de l'industrie, depuis l'avènement de la République, outre qu'il favorisa le secteur privé industriel, permit aussi l'enrichissement des propriétaires terriens, dont la production fut absorbée par les entreprises nationales : coton, raisins, betteraves, tabacs etc... Il s'ensuivit la formation d'un groupe terrien fort puissant, dont Menderes devint le porte-parole après 1945 (37).

La seconde guerre mondiale allait favoriser l'enrichissement du secteur privé musulman, et l'accumulation, entre ses mains, de capitaux considérables. Ceci, surtout, en raison de l'absence d'un système de taxation et de contrôle fiscal rigoureux et moderne. L'entretien d'une armée nombreuse et ses besoins en équipement accélèrent le développement du secteur privé; les grands propriétaires terriens ti-

rent aussi parti de la situation en soustrayant de la collecte imposée par l'Etat un maximum de denrées, qu'ils vendent au marché noir. Apparaissent alors, à la faveur des événements, une foule d'intermédiaires et de spéculateurs, qui amasseront, en peu de temps, des fortunes plus ou moins considérables. Ce milieu de profiteurs de tous acabit bénéficie des carences du système de taxation qui greva surtout les salariés et les entreprises dirigées par les minoritaires, mais permit aux entreprises privées musulmanes et aux propriétaires terriens d'échapper aux rigueurs des taxes prélevées en vue de soutenir l'effort de guerre. L'accumulation de richesses des couches sociales précitées contrastait violemment avec la dégradation du pouvoir d'achat, voire avec la misère des petits salariés et des petits agriculteurs(38). Et c'est là un des traits les plus saillants de l'administration républicaine, laquelle, après avoir maintes fois exprimé sa volonté d'instaurer la justice sociale, se montra peu empressée, dans les faits, d'assurer une répartition équitable des ressources entre les diverses couches de la population.

L'incapacité des gouvernements qui se sont succédé à la tête de la République, à faire face aux besoins de la masse apparaît particulièrement dans les campagnes, où 126.000 à 287.000 familles paysannes sont dépourvues de terre, tandis que 900.000 à 1.600.000 familles possèdent une surface de terre insuffisante pour assurer leur subsistance. Aucune réforme agraire ne fut mise en oeuvre pour remédier à cet état de choses, alors que 418 familles, c'est-à-dire 0,01% possèdent chacune plus de 5.000 d'ha. Autre problème : la surface de terre cultivable est insuffisante pour nourrir la totalité de la population rurale; aussi l'Etat avait-il prévu de 1930 à 1945 un vaste programme d'industrialisation qui, en absorbant la main-d'oeuvre paysanne disponible, devait répondre à ce problème. Ce projet ambitieux fut loin d'atteindre ses objectifs (39). La deuxième guerre mondiale rendit plus précaire encore la situation matérielle des

masses rurales déjà affectées par les bas prix fixés, par l'Etat, pour les récoltes. En effet, afin d'abaisser le prix des denrées, et surtout celui du pain, dans les villes, il abaissa encore le prix des récoltes en dessous du prix local. En outre, afin d'entretenir une armée aux effectifs gonflés, en raison de la menace d'un conflit, le gouvernement réquisitionna une partie des récoltes au titre de contribution à l'effort de guerre, sans se soucier des possibilités des paysans. Cette politique eut pour résultat de contraindre de nombreux petits agriculteurs à vendre leurs biens pour faire face au quota qui leur était imposé. En conséquence, le nombre de petits propriétaires diminua, tandis qu'on assistait à l'extension de la grande propriété terrienne (40). La loi sur la réforme agraire présentée par le Parti Républicain du Peuple et votée par la Grande Assemblée Nationale le 11 juin 1945 aurait dû, si elle avait été menée à son terme, aboutir à transformer la Turquie en un pays de petits propriétaires indépendants. En effet devaient être distribuées entre les paysans sans terre et ceux qui en possédaient trop peu, les terres de l'Etat non employées, les fondations pieuses, les terres municipales, les terres de propriétaires absentéistes; les terres expropriées bénéficiaient d'un dédommagement étalé sur 20 ans et payable en bons du trésor. En outre, les bénéficiaires de la réforme se voyaient octroyer un prêt sans intérêt remboursable en 20 ans et une aide en matériel. Leur seule obligation : éviter le morcellement entre héritiers. En raison de l'opposition politique, la surface minimum que peuvent posséder les grands propriétaires est ramenée de 500 à 5000 dönüm, et en 1950, seuls quelque 600 dönüm ont été distribués (41). La réforme agraire sera d'ailleurs supprimée par le Parti Démocrate lors de son accession au pouvoir. A nouveau imposée sous le régime militaire de Gürsel en 1960, son exécution sera sans cesse remise sous les gouvernements civils qui se succédèrent de 1961 à nos jours. En revanche, l'introduction, en Turquie, de nombreux tracteurs depuis 1949, permettra, surtout aux grands propriétaires

fonciers, d'accroître leur production. Et ce sera tant pis pour les saisonniers et les métayers, remplacés par les machines et destinés à aller grossir les rangs des sans-travail dans les villes (42).

Pourtant, malgré leur situation précaire, les paysans n'ont jamais pu se regrouper dans un parti qui serait leur porte-parole. Deux tentatives de créer un parti paysan échouèrent au lendemain de la première et de la deuxième guerres mondiales. Les paysans, habitués à subir passivement l'autorité, souvent despotique, des grands propriétaires et de l'Etat, avaient accepté avec la même passivité le paternalisme du régime kémalien et les nouveaux abus des nouvelles administrations locales composées de membres du P.R.P. chargés de faire appliquer les programmes édictés par le pouvoir central (43).

Cette incapacité à se grouper au sein de formations proprement paysannes apparaît notamment au lendemain de la seconde guerre mondiale, pendant la période de libéralisation : les petits cultivateurs accorderont leur soutien au parti ayant la faveur de leurs maîtres locaux. Et si le choix va, avec enthousiasme, au Parti Démocrate, représentant de la bourgeoisie d'affaires et des propriétaires terriens, c'est en partie dans l'espoir de voir cesser le règne du P.R.P., dont les exigences et l'indifférence à l'égard des problèmes des campagnes, devenaient proprement insoutenables. Leur indéfectible fidélité au P.D. fut la conséquence directe de la politique démagogique de cette formation qui, sans toucher au statut, ni au fond du problème paysan, sut donner l'impression, par la livraison de tracteurs, par des exemptions d'impôt et par des promesses souvent fallacieuses, de vouloir améliorer le sort des agriculteurs et de tenir compte de leurs doléances. Dans les faits, rien n'était entrepris pour modifier les structures de la société rurale, et assurer l'indépendance des petits paysans à l'égard des grands propriétaires.

La situation matérielle des petits salariés en général, et des ouvriers en particulier, n'est guère plus brillante. Le prolétariat industriel apparaît en tant que groupe important essentiellement sous la République, qui, seule, entreprit un effort d'industrialisation de quelque envergure. Mais, augurant de ce qui se déroulait en Europe, l'Etat ne doutait point que ce prolétariat serait de gauche. Les premières mesures prises à son égard par le gouvernement, seront d'ordre politique : refus du droit de grève, considéré comme une atteinte à la sûreté de l'Etat; interdiction de toute association et de toute propagande basée sur la notion de lutte des classes; interdiction de publier et de vendre des ouvrages concernant les problèmes du travail. Malgré sa prétention à arbitrer les éventuels conflits entre employeurs et salariés, le régime kémalien semble avoir considéré les ouvriers uniquement comme un facteur de production, sans aucun égard pour leur qualité d'être humain. Ceci apparaît nettement dans la Charte du Travail, publiée en 1936, réglementant la relation entre patrons et ouvriers (44). En tout état de cause, l'accroissement de la production étant considéré comme l'élément primordial du relèvement national, tout arrêt de travail résultant d'un désaccord entre employeurs et employés, est considéré comme une atteinte aux intérêts supérieurs de la Patrie, et justifie la condamnation des fauteurs de troubles à des peines plus ou moins sévères. Ce point de vue prévaut tant dans les entreprises privées que nationales. Il en résulte que le pouvoir, en réglant arbitrairement les conflits de classes en fonction de ses objectifs idéologiques, a favorisé la nouvelle bourgeoisie d'affaires en arrêtant les prétentions légitimes des salariés. Dans le secteur industriel comme dans les campagnes, la politique autoritaire du P.R.P. lui valut une impopularité méritée. Les sentiments des populations ouvrières à l'égard du vieux parti kémaliste, furent clairement exprimés lorsqu'il inaugura, après 1945, sa nouvelle politique de libéralisation économique, politique et sociale, et fit publier en 1946 la nouvelle Loi sur les Associations, qui rendait licite la

création d'organisations basées sur la notion de classe (45). Aussitôt se constituent des partis socialistes : Le Parti Socialiste Ouvrier et Paysan (Türkiye Sosyalist Emekçi ve Köylü Partisi) de Sefik HÜSNÜ (dit Değmer) et le Parti Socialiste Turc (Türkiye Sosyalist Partisi) de Esat Adil, qui groupèrent une importante clientèle d'intellectuels et d'ouvriers. En outre, une centaine de syndicats se créent rapidement, dont la plupart se réclament du socialisme (46). La question se pose de savoir combien de ces syndicats pouvaient réellement se réclamer du marxisme. Quoi qu'il en soit, les autorités sont à la fois surprises et inquiètes, en assistant à la montée de ces formations naturellement hostiles à leur politique économique et sociale. Mais pour enrayer la progression des formations de gauche, le gouvernement dispose d'une arme légale, héritée de l'époque kémalienne et, en vérité, incompatible avec l'instauration d'une véritable démocratie : à savoir les articles 141 et 142 du Code pénal condamnant les membres d'un parti ayant pour but de porter une classe sociale au pouvoir, à de lourdes peines de prison (47). Par ces mesures radicales, Mustafa Kemal entendait mettre fin à l'activité des communistes qui furent ses alliés pendant la guerre d'indépendance. Mettant à profit les troubles de 1925, Atatürk fit promulguer la "Loi sur le maintien de l'Ordre", qui jetait implicitement l'interdit sur l'existence des partis communistes, contraints d'agir désormais dans la clandestinité. Suit une longue période de persécutions, qui aboutit à l'emprisonnement de nombreux militants marxistes. L'aversion de Mustafa Kemal pour le communisme trouve son origine dans les orientations choisies, au départ, par les deux régimes : la révolution russe est avant tout économique et sociale, tandis que le mouvement kémaliste apparaît d'abord comme une réaction nationaliste contre l'invasion étrangère; puis, après la victoire de ses armes, il se donne les orientations politiques et

culturelles prévoyant un alignement sur l'Europe : d'où le programme d'occidentalisation, le maintien de la propriété privée, le développement économique et social, visant à créer un capitalisme indigène; et enfin, le maintien de l'ordre social établi, qui apparaît comme une démarche nettement moins progressiste, en particulier dans les campagnes. En outre, en fonction même du caractère ultra-nationaliste de son action, Atatürk ne pouvait que ressentir de l'aversion pour le communisme de 1919, doctrine internationaliste par excellence. De surcroît, il pouvait craindre, s'il épousait la doctrine de son puissant voisin, d'être, en définitive, réduit à l'état de satellite par la Russie. Tout contribuait donc à la suppression d'un parti aussi radicalement opposé aux objectifs des maîtres de la Turquie. Après une courte période d'accalmie, la chasse aux communistes reprit de plus belle de 1943 à 1944 (49). Enfin, le 16 décembre 1946, le gouvernement républicain, effrayé par le succès des formations de gauche pendant la période de libéralisation, brandit, à nouveau, les articles 141 et 142 du Code pénal, pour justifier la suppression des Partis socialistes et des syndicats de même tendance. Accusant les leaders de ces groupements d'avoir voulu établir la suprématie politique d'une classe au détriment des autres, les républicains, pour faire face à ce prétendu complot, décrètent la loi martiale. Dès lors, les dirigeants communistes emprisonnés seront condamnés, au terme d'un long procès, à des peines de prison allant de un à cinq ans de réclusion. Degmer fut condamné à la peine maximum. Adil, quant à lui, fut acquitté, le tribunal n'ayant pu établir qu'il avait "soutenu des visées communistes". Lavé de toute accusation, il put reconstituer son parti, mais, pour les détenteurs du pouvoir, il avait cessé de représenter un danger; la réaction vigoureuse du gouvernement avait porté ses fruits : les éléments susceptibles d'adhérer à un mouvement de coloration socialiste, d'abord échaudés par la répression, boudèrent le parti d'Adil, de crainte de paraître "rouges" (50). Peu de temps après, la dernière

formation socialiste disparaissait de la carte politique, et, avec elle, l'espoir de voir se dresser, avant longtemps, un mouvement sincèrement disposé à revendiquer, pour le peuple, l'avènement d'une véritable justice sociale. Pour les conservateurs qui allaient contrôler les principaux partis jusqu'à nos jours (51), la technique employée par le P.R.P. fit école : périodiquement les partis au pouvoir muselèrent les critiques, qui s'élevaient contre leur politique sociale, en les dénonçant comme communistes. Ceci eut pour résultat d'amener dans les cachots de l'Etat, non seulement d'authentiques marxistes, mais encore des libéraux indignés par les inégalités sociales croissantes qui rendaient illusoire les possibilités d'amener les conditions de vie de la masse à un niveau décent. Même après le coup d'Etat des militaires, le 27 mai 1960, alors qu'un certain "socialisme" (entendons réalisation d'une justice sociale) était promu, le droit de grève accordé, et une Constitution libérale promulguée, l'interdit qui pesait sur le marxisme, en tant que doctrine politique, économique et sociale, est maintenu. Tous les efforts, de nombreux intellectuels, puis de députés du Parti Ouvrier Turc (Türk Isçi Partisi) pour obtenir l'abrogation des articles 141 et 142 du Code pénal, resteront vains. Le P.O.T., lui-même, ne cessa jamais d'être l'objet d'attaques de la part des formations de droite, qui l'accusaient d'être marxiste, bien qu'il s'en fût toujours défendu. Il est vrai, cependant, que sa direction comprenait des marxistes notoires; il est non moins vrai encore qu'il n'obtint auprès des masses qu'une audience limitée. L'aversion du peuple pour ce parti reposait, d'une part sur la crainte d'être accusé de communisme, et comme tel de faire l'objet de poursuites; d'autre part sur le fait que les organes du parti, composés d'intellectuels, offraient l'aspect d'un nouveau parti d'élites, comme l'était le P.R.P., à l'époque du parti unique. La seule évocation de ce que fut pour la population le gouvernement des élites de 1925 à 1945, suffisait, évidemment, à détourner du

P.O.T., même les esprits les plus avides de changements sociaux radicaux. Enfin, après une carrière parlementaire troublée, cette formation fait l'objet, depuis mars 1971, de poursuites, qui ne sont pas sans rappeler les purges de 1946, conservateurs et militaires s'étant ligüés contre tous les éléments susceptibles d'adhérer à l'idéologie marxiste.

Le maintien des articles 141 et 142 du Code pénal, qu'un pouvoir soucieux d'instaurer une véritable démocratie eût abrogé, donnait au P.R.P., en 1942, et aux formations qui lui succédèrent, un instrument répressif appréciable, dans sa lutte contre les formations visant à remettre en question l'ordre social établi. Mais soucieux d'éviter, à l'avenir, la formation de groupes gauchistes importants, İnönü et ses partisans entamèrent une campagne de propagande exaltant les vertus morales de l'Islam. Opposer au communisme athée une société de croyants, tel était le but poursuivi par les dirigeants turcs. Une telle politique, conduite par des gens qui dans un passé récent avaient combattu l'Islam au nom de leurs idéaux progressistes, pouvait surprendre. En fait, l'élite au pouvoir, réformiste et laïque, estimait être solidement amarrée au gouvernement. L'occidentalisation et le laïcisme de la Turquie semblaient des faits acquis; le clergé officiel, réduit à un effectif squelettique, exerçait ses fonctions avec discrétion, sous l'œil indifférent des fonctionnaires de la Présidence des Affaires religieuses, chargés de sa surveillance; aucune voix, de 1930 à 1945, ne s'était élevée pour remettre en question les structures laïques de l'Etat. Dès lors, une revalorisation, limitée, de la religion ne semblait devoir présenter aucun danger pour les réformes kémalistes. C'était là une erreur d'appréciation ! En dépit des apparences, les réformes et les interdits promulgués à l'époque kémalienne, avaient comprimé les manifestations extérieures de la religiosité, plutôt qu'extirpé le sentiment religieux. Pour l'immense majorité de la population, et, en tout cas, dans les campagnes, échappant au con-

trôle de l'administration centrale, les prescriptions religieuses étaient scrupuleusement observées et continuaient à régir les comportements psychologiques et sociaux.

Les divers sujets de mécontentement populaire étaient connus du Parti Démocrate, fondé par les dissidents du P.R.P. : Celal Bayar, Adnan Menderes, Fuat Köprülü et Refik Koraltan. Sans tarder, cette nouvelle formation entama une violente campagne contre la politique suivie par İnönü et ses collaborateurs : les ministres en exercice s'avéraient incapables de résorber la crise économique que la Turquie traversait depuis la fin de la guerre; l'étatisme économique n'était pas capable d'accroître la prospérité de la population dans une mesure satisfaisante; il fallait, sans plus tarder, abroger les lois anti-démocratiques, souvenir du système de parti unique; l'intolérance religieuse des partisans d'Inönü était un défi permanent aux principes démocratiques. Les délégués du P.D. se répandirent dans les villes et les campagnes; ils prirent contact avec les masses, leur expliquant le programme du parti, et s'enquirent de leurs griefs. Nullement découragés par leur défaite aux élections du 21 juillet 1946, les chefs de file démocrates intensifièrent leur propagande et gagnèrent à leurs vues une clientèle sans cesse plus nombreuse. La paysannerie ignorée par les élites au pouvoir se voit, pour la première fois, consultée par les dirigeants d'un parti, qui lui promettent de s'occuper de son sort et de faire droit à ses revendications, tant matérielles que religieuses. Une illustration du contenu de la propagande électorale démocrate nous est fournie par le récit, dû à Mahmut Makal, d'une scène villagenise particulièrement significative : "Oh, ma chère, dit une femme à ses compagnes, il est venu un nouveau tyne qui s'appelle démocrate. Nous devons écrire nos bulletins pour lui, qu'on dit. C'est ses papiers que mon mari distribue. On dit qu'il rendra tout meilleur marché. On dit que le monde sera de nouveau musulman comme au temps du Sultan

Hamit (52)". Pour le petit peuple des villes, l'effet de surprise n'est pas moindre, et, là aussi, de nombreuses sympathies sont rapidement acquises au P.D. Assuré d'un large soutien populaire, le parti de Bayar peut aussi compter sur le soutien de la majorité des grands propriétaires, hostiles au P.R.P. depuis le vote de la réforme agraire du 11 juin 1945, et sur l'appui de la nouvelle bourgeoisie commerçante et industrielle, désireuse de voir se terminer la période étatiste, afin de pouvoir se lancer, sans frein, dans des opérations qu'elle entrevoit fructueuses.

Dans l'espoir de pouvoir freiner la montée foudroyante du P.D., le parti d'Ismet İnönü décide de satisfaire - sans trahir l'essentiel des principes laïcs kémalistes - une partie des revendications populaires en matière religieuse, un domaine dont les démocrates avaient fait - bien qu'ils s'en soient défendus - "leur plate-forme électorale (53)". Ce faisant, le P.R.P. rencontrait d'ailleurs le vœu d'une importante fraction de l'intelligentsia qui estimait que l'Islam en soi, loin d'être réactionnaire, constituait, au contraire, un support de la science et des institutions modernes... Pour eux, une revalorisation des valeurs de l'Islam relèverait le niveau moral de la jeunesse et de la société; en outre, ce groupe - sur ce plan en parfait accord avec les laïcistes les plus convaincus - estimait qu'une exaltation de la religion musulmane constituait, à tout prendre, l'obstacle le plus efficace contre les tendances marxistes, et pourrait, en tout cas, restaurer l'étroite solidarité familiale, caractéristique de la société turque sous l'ancien régime (54).

Le 27 février 1947, le Comité directeur du P.R.P. autorise, à nouveau, l'enseignement de la religion (55) et se préoccupe de la formation d'éducateurs religieux, dont l'enseignement se situerait dans la ligne des principes kémalistes (56). Ces décisions

trouvèrent une première application par l'ouverture, au 1 janvier 1949, de cours de religion dans les 4e et 5e années du cycle primaire, le samedi après-midi. En outre, le 10 juin 1949, le gouvernement procède à la création d'une Faculté de Théologie, annexée à la Faculté de Droit d'Ankara (57).

Contrairement à l'attente des chefs de file du P.R.P., ces mesures n'eurent pas pour résultat de soulever l'enthousiasme des foules : des manifestations de rue, organisées par les fonctionnaires religieux et par les membres des sectes religieuses réapparues au grand jour, réclamaient, pour la religion, la place qu'elle occupait dans la société avant les réformes kémalistes. Les nombreuses arrestations opérées par les autorités ne purent endiguer le mouvement qui ne cessa de s'étendre.

Critiqué sur les plans politique, économique, social et religieux, le P.R.P. connut une défaite écrasante aux élections du 14 mai 1950, qui consacrèrent le triomphe du P.D., principal porte-parole des revendications populaires.

Soucieux de satisfaire sans tarder l'importante clientèle électorale constituée par la paysannerie qui représentait 80% de la population, le nouveau premier ministre, Adnan Menderes, fait voter le 16 juin 1950, par la G.A.N., une série de dispositions destinées à redonner à l'Islam une place dans la société, conforme au vœu de la majorité de la population. Aux termes de ces nouvelles réglementations, l'appel à la prière se ferait désormais en arabe; la radio diffuserait, trois fois par semaine, des versets du Coran en arabe; une commission serait formée aux fins d'établir le programme et la forme de l'enseignement religieux; cet enseignement serait obligatoire pour tous les élèves du secteur primaire, sauf dispense demandée par les parents (58).

Dans l'ensemble, la période démocrate se caractérise par l'intensité de la vie religieuse et par un regain de formalisme, qui se manifestent à tous les niveaux. Aussi assiste-t-on, de 1950 à 1960, à une série d'attaques, particulièrement violentes à l'encontre des structures laïques de l'Etat : les Codes, les jours fériés empruntés à l'Occident, la séparation Etat-religion, apparaissaient particulièrement odieux aux nombreux partisans d'un retour à l'Etat musulman pur.

En fait, les attaques dirigées contre le laïcisme vinrent simultanément de deux côtés : à la Chambre, d'une part, du fait des revendications de députés du P.D. et du Parti de la Nation; dans la rue, d'autre part, sous l'impulsion des hommes de religion et, surtout, des confréries religieuses.

A l'intérieur de leur parti, Bayar et Menderes ne lésinaient guère sur les questions de discipline. Les nombreuses mesures d'exclusion, voire d'arrestation, de membres jugés trop réactionnaires, prouvent à suffisance que les chefs de file démocrates ne souhaitaient, en aucune manière, un retour au cadre institutionnel antérieur à la création de la République. C'est que le P.D. était, avant toute chose, le parti de la bourgeoisie d'affaires et le promoteur d'une économie libérale. A ce titre, il ne pouvait ni tourner le dos au monde occidental, dont le soutien politique et économique était nécessaire au développement de la société capitaliste prônée par Menderes et Bayar, ni renoncer au cadre législatif, d'inspiration européenne, qui avait permis la naissance d'une bourgeoisie d'affaires européanisée, et favorisait les tractations commerciales avec l'Occident, de même que les opérations bancaires. Toutefois, le P.D. prompt à réprimer en son sein, les manifestations des partisans d'un retour à l'ordre pré-républicain, se montre beaucoup plus timoré à l'égard des mouvements anti-laïcs conduits par les hommes de religion, dont les attaques se firent d'autant plus dures

que la riposte du gouvernement, embarrassé par des considérations électorales, fut dérisoire.

L'intensité des attaques lancées contre l'ordre laïc, et l'ampleur du soutien populaire à l'action des hommes de religion jusqu'en 1960, amènent l'observateur à conclure à l'inefficacité de la propagande moderniste auprès des masses, restées rigoureusement imperméables aux idéaux des élites kémalistes.

Chapitre III.

Les obstacles sociologiques au développement culturel et social.

Dans les campagnes, foyers d'un conservatisme rigoureux, les hodja et les dervishes restent les véritables maîtres du pays. D'après une enquête reproduite par le quotidien Uluş, l'influence des confréries dans la région de Gaziantep resterait considérable : un seyh a récolté des sommes importantes en vendant dans des bouteilles, l'eau de son bain, aux habitants de la région. Toujours selon la même source, un autre seyh se serait fait bâtir une maison, en promettant le Paradis à quiconque lui apporterait une pierre. Ces informations, bien que démenties par le quotidien démocrate Zafer, n'en paraissent pas moins plausibles, en raison des nombreux témoignages attestant l'existence de telles pratiques (59). Parmi ces témoignages, citons celui de Mahmut Makal : "Nous avons aussi les seyh, ceux qui font partie d'un Ordre. De quel Ordre, ils n'en savent trop rien. En tout cas, les seyh fourmillent. En 1947, j'en ai vu cinquante dans un village de cinquante feux, et c'était le plus pauvre en seyh des trente et un villages que j'ai visités. Les jeunes gens sont très attirés par l'Ordre. Il laissent croître leur barbe, se désintéressent du monde et n'aspirent qu'à la sainteté. Ils jouent du tambourin jusqu'à l'aube et s'enrouent à réciter des prières... J'ai vu à C... Mehmet Efendi, le chef suprême des seyh de la région... Qui veut entrer dans l'Ordre, va lui demander conseil - avec un présent. Il ne sort guère, mais il attire une foule de visiteurs qui le couvre d'inimaginables cadeaux ... (60)".

De ces récits, il ressort que la Turquie kémaliste - laïque, moderniste et occidentalisée - s'arrêtait aux portes des grandes villes, comme Istanbul, Ankara et Izmir. Pour le reste, le pays restait figé dans un traditionalisme social et religieux rigoureux.

Cette imperméabilité des campagnes aux idées nouvelles professées par les élites au pouvoir, trouve son origine dans leur méconnaissance des réalités du pays. Leur première erreur - mais peut-être faudrait-il incriminer plutôt le nombre insuffisant des cadres compétents - fut de laisser l'administration des campagnes aux notables traditionnellement investis du pouvoir dans leur région. Ce faisant, ils confiaient la réalisation de leurs objectifs à des hommes dont le pouvoir était précisément assuré par la permanence de la tradition. En évitant de se faire les propagandistes des idées novatrices, ils conservaient intacte leur autorité sur les paysans, totalement ignorants de ce qui se passait à Ankara. Il est certain, par ailleurs, que même convenablement informés, ceux-ci n'auraient éprouvé qu'aversion pour ces innovations. Tout aussi traditionalistes que leurs notables, les villageois demeureraient instinctivement hostiles à toute mesure destinée à changer leur façon de vivre, d'autant plus qu'ils n'avaient à en attendre aucun espoir de mieux-être matériel. Pour eux, le Coran - ou plutôt l'interprétation qu'en donnaient les hodja - reste l'unique source, puisque révélée, des règles de vie, de morale, d'ordre social et de connaissance. En outre, de nombreux intellectuels, même, dénonçaient les solutions radicales adoptées par l'administration kémalienne. En ce qui concerne le Code civil, par exemple, il eût suffi, selon eux, de suivre le cours inévitable de l'évolution qui aurait amené les transformations exigées par le Code civil, et ceci sans le choc que son introduction brutale provoqua dans les esprits (51).

La seconde erreur du pouvoir central fut de croire qu'il lui suffirait de rétablir la sécurité à l'intérieur de ses frontières pour permettre aux paysans d'assurer leur développement. Il favorisait ainsi la continuité d'un système à l'intérieur duquel les villageois se trouvaient, comme par le passé, sous la dépendance des grands propriétaires. Ceux-ci - aux termes d'une analyse de la

situation, qui fut aussi celle d'Inönü dans sa lutte contre le communisme dans les années 1940 - favorisaient, ou du moins n'entravaient pas, l'activité des hodja et des dervishes, et l'enseignement d'une religion tout empreinte de résignation et de soumission, qui ne pouvait qu'encourager la passivité des masses rurales. Pour celles-ci d'ailleurs, la seule consolation à leur misère matérielle et morale leur est fournie par la promesse d'une vie meilleure dans l'autre monde. Que pourraient-elles d'ailleurs espérer en ce bas monde : exploitées par les grands propriétaires, qui leur laissent à peine de quoi subsister, délaissées par le gouvernement, qui ne se soucie guère de leur situation, elles n'ont d'autres ressources que de se contenter de leur sort, en essayant de survivre avec les moyens du bord. Cette description, faite par Mahmut Makal, du district où il enseignait, pourrait être appliquée à l'ensemble de l'Anatolie : "L'argent, dans notre village, on l'arrache à la terre, mais elle n'en donne pas avec facilité et c'est la cause de notre dénuement. La terre a été partagée, divisée et il nous en reste de quoi ensemer dix ou vingt dönüm (un dönüm = environ mille mètres carrés). Toute votre existence en dépend. Pour travailler à la terre, vous avez besoin d'une "naire". Vous ne pouvez pas vous offrir une charrue d'acier, bonne ou mauvaise, vous en prenez une en bois. Et tout le monde ne peut acheter des boeufs...". A cette description, Mahmut Makal ajoute des statistiques particulièrement révélatrices, établissant que 80% des familles à Niğde cultivent moins de dix hectares et que 22% d'entre elles sont incapables de subvenir à leurs besoins par l'exploitation de la terre ... (62). Dans ces conditions, se nourrir devient un problème souvent difficile à résoudre : "Vous ne trouverez pas chez nous des aliments bien variés... Ce que vous pouvez vous procurer en automne, vous l'entassez dans un coin de votre misérable maison et vous vous débrouillez pour que ça dure jusqu'au printemps... Le riz, qui est une nourriture simple, est pour nous du luxe... On plante pourtant des légumes chez nous. On les sème en mars, ils poussent en août et octobre; le

le temps de vous demander si ce sont les premiers ou les derniers, il n'y en a plus. Il s'agit surtout de courges et de betteraves... Le boulgour est le plat de résistance des repas d'hiver. On prépare une bonne quantité après la moisson. Mais il n'en reste guère à l'arrivée du printemps. A cette époque, on ne trouve même pas de pain dans bien des maisons, et il faut attendre trois mois que la moisson mûrisse. Pendant ce temps, les femmes et les jeunes filles vont ramasser dans la campagne les herbes bonnes à manger, les cuisent et les recuisent et on ne mange pas autre chose (63). Sans moyen pour remédier aux caprices de la nature - un été trop sec, un hiver trop dur pouvaient à tout moment réduire à néant les fruits d'un travail opiniâtre - le paysan mettait ses espoirs dans l'intervention des forces divines et qui, mieux que le derviche intercesseur par excellence, peut rendre la divinité miséricordieuse envers ses créatures. C'est du moins l'opinion de ce villageois, qui donne au seyh toute la paille qui lui reste, sans se soucier d'en priver ses propres bêtes, et répond à l'instituteur qui lui demande comment il compte s'en sortir : "... Dieu aura pitié ! Le plus pressé c'est de donner un coup de main au père vénérable, ensuite on s'arrangera ... Ah, Efendi, si le Monde tient debout, mais c'est grâce à l'homme au visage rayonnant ! Si Dieu donne l'abondance au village de C..., c'est bien à cause de lui. Nous on n'a rien. Eux, la fortune reste à leurs pieds, c'est par la volonté d'Allah (64)!".

Ainsi, agha et dervishes forment une association à but lucratif, dont l'objet était d'assurer la soumission des paysans aux autorités traditionnelles, en les maintenant dans le respect des usages anciens (65). Dès lors, rien de surprenant si les agha montrèrent un tel empressement à redonner à la vie religieuse un regain de vitalité en soutenant les démocrates. Toutefois, l'avènement de ces derniers au pouvoir ne faisait que légaliser une

situation de fait, car rien n'avait bouleversé le cours traditionnel de la vie rurale. Les fonctionnaires délégués dans les provinces par le gouvernement d'Ankara, plus soucieux d'éviter les ennuis tant avec la population qu'avec leurs supérieurs, préféraient ne pas mettre en doute le zèle des notables chargés de répandre les principes de l'ordre nouveau. A l'intérieur des villages, aucune remise en question de la situation existante n'avait été formulée. Y eût-il eu, d'ailleurs, une rébellion parmi les villageois, que les ağa possédaient les moyens de l'écarter. Au reste, il eût été en butte à l'hostilité de ses voisins, ce qui signifiait pour lui l'impossibilité de continuer à vivre dans ce milieu, la solidarité de tous étant la seule garantie de la survie de chacun (66).

Omniprésents dans les campagnes, les hommes de religion de tous acabit s'y étaient également dans les petites villes de province, centres de conservatisme religieux et social, où ils trouvaient auprès de la classe des esnaf, composée d'artisans et de petits commerçants, un appui particulièrement chaleureux, dans la mesure où la plupart des membres de cette catégorie sociale étaient affiliés à l'une ou l'autre confrérie. Enfin, il faut encore citer parmi les partisans d'un retour à une plus stricte observance des préceptes religieux, la classe des marchands, qui y voyaient une assurance contre la pénétration des idées marxistes en Turquie (67).

Sur les plans sociaux et culturels, l'action des kémalistes se solde donc par un échec; échec imputable à la façon dont fut conçue la mise en oeuvre des réformes. En effet, "... Tout changement social doit être précédé d'un changement des mentalités. Or il est bien vrai qu'on peut modifier celles-ci d'une façon plus ou

moins sérieuse par des interventions directes de type psychologique telles que l'éducation. Mais...des modifications radicales peuvent être obtenues seulement par l'action sur les composantes sociales de ces dispositions psychiques. Certes la situation ne change jamais totalement, certains facteurs généraux restent toujours à l'oeuvre et par conséquent les mentalités ne sont pas totalement transformées. Mais les changements sociaux donnés, souvent très brutaux, suscitent des transformations fondamentales bien plus profondes que des décennies et des siècles de pressions superficielles par des moyens purement psychologiques. Ainsi, il est clair que les lois de réforme agraire, quand elles ont été radicales, ont profondément changé la mentalité des paysans auxquelles elles s'appliquent" (68). Or, outre une brève tentative faite par Atatürk, au nom des principes populistes de sa doctrine, pour transformer les structures foncières du pays, il y eut le vote de la réforme agraire de 1945, qui ne donna aucun résultat appréciable en raison de l'opposition des notables, dont la puissance politique au sein même du P.A.P. s'avérait déterminante. En outre, - ce qui est plus significatif encore - l'absence d'une pression populaire favorable à la réussite d'un projet de réforme agraire, contribua irrémédiablement à l'échec de ces tentatives (69).

Faute donc d'avoir voulu introduire les réformes de structure qui s'imposaient, les kémalistes laissaient les masses rurales sous l'emprise des maîtres traditionnels du village et des hommes de religion. Pour assurer la pérennité de leurs réformes, les élites républicaines avaient cru suffisant d'assurer le développement rapide de la scolarisation des masses, ainsi éduquées, dès leur plus jeune âge, dans le respect de la révolution kémaliste, des institutions de l'Etat et de ses principes laïcs. Mais pour réaliser cette opération d'embrigadement sur une vaste échelle, l'Etat manquait des cadres et des moyens matériels nécessaires à la mise

en oeuvre de ses projets. Néanmoins bien commencée du vivant d'Atatürk, la lutte contre l'analphabétisme subit un net ralentissement à partir du 1941, pour devenir dérisoire sous le gouvernement démocrate. En 1962, la Turquie, selon les statistiques officielles, comptait 61% d'illettrés.

On peut évidemment comprendre les difficultés pour le P.R.P. de poursuivre l'effort de scolarisation de 1940 à 1945, en raison des difficultés suscitées par la nécessité de se tenir prêt à soutenir une guerre; quoique ses plus brillantes réalisations, la création des Instituts de village et de l'Institut Paysan d'Etudes supérieures de Hasanoglan, datent respectivement de 1940 et 1944. Après la guerre, le parti kémaliste eut quelques initiatives heureuses : à la fin de l'année 1944, le Ministre de l'Education Nationale crée des cours du soir à Istanbul. L'ouverture de 19 écoles primaires est prévue avant juin 1945. La construction de 70 écoles professionnelles et techniques est mise à l'étude (70). Le 24 mai 1948, les paysans sont invités à construire eux-mêmes l'école du village, l'Etat, en compensation, ramenant à vingt heures les heures de travail qui lui sont dues (71). Mais à côté de ces réalisations positives, on assiste à des prises de position nettement moins heureuses : à la fin de l'année 1946, la G.A.N. modifie l'organisation des Instituts de village, qui deviennent des établissements d'enseignement de type traditionnel (72).

Après 1950, l'attitude du gouvernement démocrate à l'égard de l'enseignement, est nettement négative, dans la mesure où, de 1950 à 1960, plus aucun effort réel n'est déployé en faveur de l'extension de l'enseignement primaire.

Freinée par l'évidente inertie du gouvernement démocrate, l'extension de l'enseignement primaire l'est tout autant, sinon

plus encore - et cela dès l'origine des réformes kémalienne - par l'indifférence, voire même l'hostilité des masses.

Dans les grandes villes mêmes, le manque d'enthousiasme des parents pour l'instruction scolaire est mis en évidence par un rapport du gouverneur, rédigé en date du 15 février 1946 : "Il a été établi, écrit-il, que les cent quarante-huit cours d'études primaires du soir ne sont fréquentés que par quatre mille cent trente enfants, ce qui fait en moyenne vingt-sept élèves pour chaque cours. Or, huit mille enfants pouvaient être reçus (73)".

Dans les campagnes, la situation est pire encore. Pour les villageois, une plus grande instruction est synonyme de plus grande connaissance religieuse; opinion générale qui se trouve illustrée par la remarque d'un paysan à Mahmut Makal : "... En voilà assez de savoir. Laisse aux enfants un peu de temps à midi et dans l'après-midi, pour qu'ils puissent faire leurs dévotions.

- Mais qu'est-ce qu'un petit enfant a à faire avec des dévotions?
 - Dieu le sait, il l'accepte. C'est de l'autre monde dont nous avons réellement besoin. Toi, tu te contentes de biens de ce monde. La science actuelle, c'est l'étude de l'âne ou du cheval; du vent tout cela! (74).

L'hostilité des parents à l'égard de l'enseignement "impie" est telle qu'ils n'hésitent pas à empêcher leur enfant de se rendre à l'école, ou d'étudier ses cours :

- Mon père ne me laisse pas lire, maître.
 - Ah, oui?
 - Il m'apprend les prières. Nous lisons le Coran. Il m'apprend à chanter l'appel. Il dit (à propos de l'enseignement laïc), "tout cela pour toi n'a pas d'importance (75)".

Cette hostilité, les hodja ne manquent pas de l'attiser à

l'occasion d'un prêche : "Vous envoyez vos enfants dans les écoles où ils apprennent l'écriture des infidèles sans un sentiment de honte, sans en rougir. Vous ne pensez jamais qu'ils brûleront sur un gril et vous aussi. Honte sur vous! Dans tout le village il n'y a pas une école de Coran, de prière... (76)". En outre, les hommes de religion ne manquent aucune occasion d'humilier l'instituteur, ou de dresser le village contre lui, tel ce jeune hafiz parcourant les villages, afin de ramasser de l'argent : "J'ai appris qu'il y a à C... un instituteur, vous savez, un de ces insensés... Ne lui donnez rien, a-t-il dit, en parlant de moi. Alors il y a eu du vacarme dans la salle du village, les seyh l'ont pris à partie, ils l'ont jeté dehors et poursuivi. Je vous le demande, qu'est-ce qui vient de bon de ces fils d'âne! J'espère que vous, au moins, vous n'avez pas d'instituteur dans votre village?" Et lorsque Mahmut Makal, jouissant pourtant de l'estime des villageois, tente d'interroger le hafiz, il se fait immédiatement rabrouer par ses compatriotes : "Laisse-le, Efendi! Pour l'amour de Dieu, laisse le en paix. Tu n'es pas digne de verser de l'eau sur ses mains. Voilà ce que nous appelons un homme. Toi, retourne à tes livres... Fiche le camp! (77)".

Tous les moyens pour se débarrasser de l'instituteur semblent bons aux villageois, qui souvent n'hésitent pas à recourir aux moyens les plus expéditifs. Les mésaventures d'un collègue de Mahmut Makal ne manquent pas d'être édifiantes à cet égard : "On a prétendu qu'il (l'instituteur) avait fait des avances et dit des insolences à une certaine femme nommée Gandjil. Aussitôt des inconnus ont saisi le jeune homme au collet, l'ont frappé à la tête avec des bâtons, des pierres et tout ce qui leur est tombé sous la main, n'épargnant ni la figure, ni les yeux. Tous les gens du village l'entourent... On l'a laissé sur place, en sang... Il y a une atmosphère de fête au village. Les seyh forment un cercle et

se mettent à chanter pour se réjouir du sort de l'instituteur... Plus tard la femme avouera qu'elle a été contrainte d'accuser l'instituteur (78). Celui-ci se retourne-t-il vers les autorités pour obtenir justice, que celles-ci se contentent de le rabrouer avec des remarques narquoises du genre : "Ils ont été un peu fort ... Voilà ce que c'est que de regarder effrontément les femmes et les jeunes filles (79)"; ou expéditives : "Il n'avait qu'à se tenir tranquilles. Pourquoi est-ce qu'on ne bat pas les autres (80)".

Si donc Atatürk avait vu juste en faisant de l'éducation le premier facteur de l'implantation des idées nouvelles parmi les masses, il s'est trompé, une fois encore, dans l'appréciation de la situation réelle du pays. Les villages échappaient au contrôle de l'administration centrale; les anciens maîtres du pays continuaient à y régner et à exploiter le paysan, dont la condition misérable n'avait pas changé. Les hommes de religion gardaient toute leur emprise sur les masses et, comme ils le firent pour les autres réformes laïques, les dressèrent contre l'instruction primaire. L'instituteur, faute d'appuis officiels réels, ne put que constater son impuissance et s'en accommoder.

Le coup d'Etat militaire du 27 mai 1960 et le programme de réforme agraire proposé par la junte du général Gürsel, laissaient supposer qu'une lutte active allait être entreprise afin de faire sortir le pays du sous-développement. Parallèlement à son action économique et sociale, la junte entreprit de combattre les mouvements réactionnaires d'inspiration religieuse, dont les propagandistes sont immédiatement arrêtés partout où ils se manifestent.

Les militaires remirent le pouvoir aux civils, fin 1961, non sans leur avoir laissé un programme intégratif de réformes, dont ils espéraient la rapide mise en oeuvre. Leur démonstration du

27 mai 1960 leur semblait devoir laisser, dans la mémoire des politiciens, des traces suffisantes pour les inciter à réaliser, dans les plus brefs délais, les projets confiés à leurs soins. Sur ce point, l'armée se trompait lourdement, car les politiciens, après les nombreuses manifestations populaires en faveur d'un retour au régime parlementaire, se sentaient forts de l'appui du peuple. Les réformes économiques, préconisées par l'équipe Gürsel, ne virent même pas un début d'application, même sous les gouvernements présidés par İnönü, qui ne furent pas les moins empressés à enterrer la réforme agraire. Sur le plan de la lutte contre les courants religieux extrémistes, l'action du vieux leader républicain fut plus positive.

La période s'étendant de 1965 à 1971 est plus complexe, dans la mesure où s'y annoncent des changements plus ou moins perceptibles, portant en eux les germes d'une transformation profonde à long terme. Cette époque est dominée par la personnalité de Süleyman Demirel dont le parti, le Parti de la Justice, avait repris la clientèle de l'ancien P.D. Comme celui-ci, la nouvelle formation repose sur deux forces essentielles : la bourgeoisie d'affaires et le paysannat (représentant à cette époque plus ou moins 75% de la population selon les statistiques). Plus que le parti de feu Menderes, le P.J. se présente, avant tout, comme le parti de la grande bourgeoisie, dont les effectifs et la puissance s'étaient développés. Comme tel, il ne peut permettre la remise en question des institutions de l'Etat, favorables à l'expansion d'une société capitaliste et, en tout état de cause, il s'emploiera à modérer l'action des mouvements religieux extrémistes. Entre le Premier ministre et ceux-ci, semble s'être établi une sorte d'accord tacite : Demirel, sachant combien la concours des hommes de religion lui est nécessaire pour assurer la permanence de sa popularité auprès des masses rurales, paraît leur avoir laiss-

sé toute liberté de prêcher ce que bon leur semble; de leur côté, hodja et dervishes semblèrent se contenter de cette liberté et furent apparemment attentifs à ne pas faire trop de publicité autour de leurs activités. Cette discrétion ne pouvait que servir Demirel, qui se voyait d'une part contraint de ne pas trop heurter les militaires par une attitude trop conciliante à l'égard des confréries et des hodja; d'autre part, il ne pouvait se lancer, comme ses prédécesseurs, dans une campagne de répression qui lui aurait aliéné la bienveillance d'agents électoraux puissants. Aussi, les autorités n'eurent-elles maille à partir qu'avec une secte : celle-ci - la Hizbe Ut Tahrir, fondée par un Syrien, Taki Zaydun al Nabahani - se proposait de recréer un Etat islamique fondé sur les principes du droit coranique. Contre les adeptes de cette secte, le gouvernement Demirel mena une campagne répressive vigoureuse.

Cette sévérité à l'égard de l'extrémisme religieux trouva, il est vrai, une contrepartie dans la répression dirigée contre les publications considérées comme peu respectueuses à l'égard de la religion et du nationalisme. Le cas de l'écrivain Ali Nevzal Hatko est exemplaire à cet égard, puisque celui-ci, auteur d'une traduction de "La Liberté ou la Mort" de Kazantzakis, comparut devant la Cour criminelle d'Istanbul sous l'inculpation d'outrage au sentiment national turc et insulte à la religion islamique, et se vit condamné à 13 mois de prison (81).

Les efforts de Süleyman Demirel pour éviter d'être dénoncé par les militaires comme le protecteur des forces anti-laïques, comme le fut Menderes, furent servis par l'apparition sur la scène politique, depuis 1961, de mouvements de gauche rassemblés principalement au sein du Parti Ouvrier Turc. Bien qu'elle se soit toujours défendue d'adopter des positions marxistes, cette

formation comportait, même à la direction, des marxistes notoires, dont le président du parti, Mehmet Ali Aybar. L'apparition d'un parti socialiste fut, pour l'aile libérale du P.J., une véritable providence, dans la mesure où il devint possible de détourner la réaction religieuse de sa cible traditionnelle - les institutions laïques - pour la lancer contre les porte-parole du marxisme athée. Sur ce terrain, Demirel s'assurait l'appui des partis de l'opposition, y compris l'aile droite du P.R.P. et, dans une certaine mesure, de l'armée, peu suspecte pourtant de sympathie à l'égard du Premier ministre, auquel elle ne pardonnait pas la mise en sommeil du programme de réformes élaboré en 1961. Plus encore que la réaction religieuse, le "danger communiste" semble obséder les généraux, qui ne semblent pas hésiter, le cas échéant, d'encourager celle-là contre tout ce qui leur paraît être un produit de celui-ci. C'est ainsi que de nombreuses manifestations revendicatives, organisées par le P.O.T., se terminent par des heurts sanglants avec des contre-manifestants, conduits, d'après le témoignage de nombreux Turcs, par des hommes barbus portant le béret, signe distinctif de la profession de prédicateur. Dans tous les cas, la gauche s'est toujours plainte de la partialité des autorités civiles et militaires, qui assistaient sans intervenir aux agressions des forces de droite. Ces déclarations doivent naturellement être considérées avec quelque réticence dans la mesure où elles sont lancées dans le contexte de controverses politiques. Mais certains documents semblent étayer les accusations du P.O.T., comme par exemple ce numéro du quotidien Hürriyet, daté du 11 février 1969, qui publie une photo montrant un manifestant de gauche, étendu à terre, entouré de trois individus, dont deux sont armés de bâtons, tandis que le troisième, coiffé d'un béret, se penche en brandissant un couteau au-dessus de l'homme affalé; à quelques pas de là, un policier immobile contemple la scène (82). Jusqu'en 1971, les journaux turcs font état de telles

scènes, à chaque manifestation organisée par la gauche. Par contre, lorsque les manifestations sont le fait d'organisations de droite, les autorités assurent la protection avec vigilance et paient de leur personne pour enrayer les contre-manifestations gauchistes. Ce fut notamment le cas le 3 mars 1968, lorsque l'Union Nationale des Etudiants Turcs organisa une manifestation anti-communiste, suivie par des milliers d'étudiants, de paysans et d'ouvriers (83). La période s'étendant de 1965 à 1971 sera celle des grands affrontements - tant dans la rue qu'à l'Université et au Parlement - entre la gauche socialiste et la droite capitaliste, nationaliste et religieuse.

Contrairement à Menderes, qui alla de concession en concession à l'égard des hommes de religion, mais sut imposer une stricte discipline à l'intérieur du parti, Süleyman Demirel sut calmer la ferveur revendicatrice des cadres religieux, en leur jetant en pâture les "communistes", mais éprouva beaucoup plus de difficultés à imposer ses vues à l'extrême-droite du P.J. Ayant formé en 1969 un cabinet d'orientation libérale, composé essentiellement de techniciens, il se vit mis en minorité sur une question budgétaire, par ses propres troupes, en novembre 1969. Obligé de reformer un nouveau gouvernement, il se vit contraint d'y introduire des éléments imposés par l'extrême-droite, religieuse et ultra-conservatrice (84). Toutefois, bien qu'il eût à plusieurs reprises mécontenté les éléments les plus à droite de son parti, Süleyman Demirel eut des initiatives propres à soulever leur enthousiasme. Ce fut le cas notamment, lorsque le gouvernement entama, contre les instituteurs laïcs soupçonnés de gauchisme, une campagne de répression qui aboutit au déplacement de deux cents instituteurs hostiles au P.J., et favorables au P.R.P. et au P.C.T. (85). "Le Monde" suscite d'ailleurs quelque malaise au sein du gouvernement, en rapportant le

cas de deux instituteurs de Horasan qui furent relevés de leurs fonctions en raison de manifestations populaires dirigées contre eux à l'instigation du hodja de la mosquée, qui les avait taxés d'athéisme (86). S'emparant de l'affaire, la revue "Bugün" reproche au quotidien français de défendre uniquement ceux qui "défendent les idées du P.R.P. et du P.O.T., sans jamais faire mention des milliers de musulmans incarcérés pour leurs convictions religieuses (l'allusion viserait surtout les Nurdjular). En outre, le correspondant du Monde est convoqué par le directeur général de l'Information, qui procède à une mise au point pour le moins surprenante : "L'imam, selon lui, n'aurait pas dressé sciemment la population contre les instituteurs, mais aurait déclaré aux fidèles, au cours d'un sermon, "qu'on ne pouvait mettre en doute l'existence des djinns et des fées et que seuls les communistes niaient ce fait". Les enseignants ne reconnaissent pas la réalité des djinns et des fées, il devenait évident, pour les fidèles, qu'ils ne pouvaient être que communistes, d'où les incidents dont furent victimes les éducateurs. Toujours selon le directeur de l'Information, les deux instituteurs n'auraient pas été déplacés, mais le directeur de l'école qui les avait soutenus, aurait été envoyé au lycée d'Erzurum afin de calmer les esprits (87). La position adoptée par les autorités à l'occasion de ces incidents, est révélatrice de ce qui distingue Demirel et son parti d'un homme comme İnönü, qui, pour n'être pas moins conservateur dans les domaines politique, économique et social, reste fidèle à la voie tracée par Atatürk sur le plan culturel. Cette différence est fort bien illustrée par l'attitude adoptée par le gouvernement İnönü, au cours des incidents de janvier 1966 : un jeune Nurdju avait ameuté les villageois de Kerekurt contre les instituteurs qui apprenaient aux enfants à jouer au football, "jeu d'infidèles". Les instituteurs, le directeur de l'école et même le sous-préfet de Kirideğ, qui avait voulu inter-

venir, sont sérieusement malmenés. L'incident prend une telle ampleur, qu'il fallut faire appel à la gendarmerie pour ramener l'ordre dans la bourgade. Vingt-trois villageois, particulièrement turbulents, sont arrêtés, après qu'on leur eut rasé la barbe, déférés en justice et condamnés à des peines de prison. A l'occasion de ces émeutes, Ismet İnönü, dans un discours prononcé à la G.A.N., réaffirme une fois de plus sa volonté de réprimer avec rigueur, toute manifestation extrémiste, qu'elle vienne de la droite réactionnaire ou de la gauche marxiste.

Pourtant, quoique l'influence des hommes de religion sur la majorité de la population rurale et urbaine - y compris dans les grandes villes - reste considérable, dans certaines localités, touchées par un début de développement, se manifestent certains comportements nouveaux, annonciateurs de mutations plus profondes, à long terme. Dans la municipalité d'Erdemli, par exemple, l'amélioration des routes, la mécanisation de l'agriculture et l'emploi de semences sélectionnées, ont favorisé le développement d'une économie de marché, et aussi les contacts avec les centres urbains de la province. A l'occasion de ces contacts, plus fréquents qu'autrefois, avec la ville, les villageois découvrent l'existence de toute une gamme de biens de consommation, propres à rendre plus agréable la vie au village. Grâce à l'accroissement de leurs revenus, ils connaissent les joies de pouvoir se procurer des objets destinés à améliorer leur confort et le désir d'en acquérir plus encore. Ce besoin d'acquérir toujours plus de biens susceptibles de leur rendre la vie plus agréable, stimule la volonté des agriculteurs d'accroître la production et d'adopter des techniques nouvelles, toujours plus efficaces (88).

Avec l'évolution technologique, à partir de 1954, apparaissent des tensions qui semblent devoir modifier, dans un proche

avenir, certains aspects de l'organisation des sociétés rurales. En effet, si l'adoption d'innovations ne semblait pas avoir profondément affecté l'orientation traditionnelle en matière d'organisation sociale, de règles de morale et de coutumes, elle n'en avait pas moins engendré des conflits de générations, chaque jour plus aigus. En fait, les succès de la mécanisation de l'agriculture et l'application de nouvelles techniques agricoles, avaient été assurés par les jeunes générations. Celles-ci, conscientes de l'état de dépendance économique où se trouvait la communauté à leur égard, supportent mal le poids de l'autorité des anciens, assurée par le maintien de règles propres à une société patriarcale. Aussi n'hésitent-ils pas à contester la tutelle de leurs aînés et à revendiquer une position plus conforme à leur importance, au sein de la communauté (89). Or, il apparaît que les jeunes, dans leur lutte, disposent au moins d'un avantage : la maîtrise des techniques agricoles suppose un minimum d'instruction que les anciens, contrairement à eux, ne possèdent pas. L'importance accordée à l'instruction, dans ces communautés touchées par les premiers signes de développement économique, est particulièrement significative et s'explique à deux niveaux. Tout d'abord, les grands propriétaires, en raison de l'évolution des moyens de production mis en oeuvre, ont, de plus en plus, besoin d'une main-d'oeuvre capable d'apprendre les techniques nouvelles et de les maîtriser. La deuxième cause de l'empressement des grandes familles terriennes à encourager le développement de l'instruction est liée aux conditions politiques, nées de l'instauration en Turquie d'un système multipartite. En effet, dans les zones rurales ouvertes à l'économie de marché et, par conséquent, au monde extérieur, les notables, pourtant conscients des possibilités qui leur sont ouvertes, depuis 1946, de jouer un rôle politique à l'échelle nationale, et des avantages

qu'ils peuvent en retirer, ne possèdent pas le minimum d'instruction nécessaire à l'obtention d'une fonction importante au sommet de la hiérarchie d'un parti. Il doivent donc se contenter de préserver leur autorité et les intérêts de leur clan dans un village ou, au mieux, dans une province. Néanmoins, ils préparent leurs descendants à occuper les hautes fonctions qu'ils ne peuvent espérer pour eux et, dans ce but, s'efforcent de leur donner l'instruction qui leur faisait défaut. Aujourd'hui, à l'échelon local, les anciens restent à la tête du parti, mais la participation effective à ses activités est laissée aux jeunes possédant le bagage intellectuel nécessaire à l'obtention d'une charge politique de premier plan. L'activité politique intense des grandes familles et leur orientation nouvelle, semblent, peu à peu, amener les masses rurales à prendre conscience des réalités du monde extérieur et de l'importance de l'éducation (90). Il en résulte que, dans ces régions connaissant un début de développement, les instituteurs pourront exercer leurs fonctions sans avoir à craindre, à tout moment, de se faire lyncher par les populations (91), pour peu, toutefois, qu'ils ne remettent pas en cause l'autorité et les privilèges des grandes familles, auquel cas, le hodja aura toute latitude de dresser les villageois contre eux, et de leur faire subir un sort analogue à celui que décrit Mahmut Makal, avec comme ultime conséquence leur mise à pied, comme ce fut notamment le cas lors des événements de janvier 1967 cités plus haut.

L'adaptation rapide des villageois aux innovations liées à l'amélioration de leurs conditions de vie, se manifeste couramment, dans la non-observance de certains interdits religieux. Tout en restant, pourtant, profondément attachés à leur religion, nombreux sont ceux qui observent moins scrupuleusement certaines pratiques rituelles, comme les cinq prières par jour, si elles

contrarient la bonne marche du travail (92). Ici aussi, "time is money". Il est particulièrement frappant de constater combien un interdit, aussi formel que celui du prêt à intérêt, peut être tourné par les paysans, dès lors que le recours au crédit bancaire se révèle nécessaire à l'achat de biens d'équipement. Leur raisonnement en ce domaine - témoignant au reste d'une parfaite mauvaise foi - aboutit à affirmer que "prêter de l'argent et percevoir un intérêt n'est pas un péché, si le prêt rend service et si l'intérêt ne crée pas de difficulté insurmontable au preneur. Ils concluent donc que les opérations de la banque agricole ne sont pas un péché et que l'on peut, en toute et bonne conscience, recourir à ses services (93). Dans le même ordre d'idées, alors que la stricte orthodoxie musulmane réprouve l'utilisation de produits fabriqués par les infidèles, il n'est plus un paysan pour réprouver l'emploi de tracteurs ou d'autres produits importés, susceptibles d'accroître sa production et son bien-être matériel (94). Néanmoins, s'ils se montrent particulièrement réceptifs à toute nouveauté susceptible d'améliorer leurs conditions de vie, les agriculteurs se montrent beaucoup plus réticents à l'égard de certaines formes de modernisme, comme par exemple le cinéma, dans la mesure où il y est question de relations entre hommes et femmes, différentes de celles tolérées dans les villages (95).

Des études de Szyliowicz et de Hinderinck et Kiray, accomplies dans différentes parties du pays, il ressort que la paysannerie accepte plus facilement les valeurs en relation avec le développement socio-économique de son milieu, que celles susceptibles de modifier l'éthique traditionnelle.

Dans les grandes villes, la situation apparaît quelque peu différente. Dans sa majorité, la population reste profondément

religieuse, mais les impératifs de la vie économique, plus contraignante qu'à la campagne, rendent plus difficile l'observance scrupuleuse des prescriptions religieuses - c'est le cas notamment pour les cinq piliers de l'Islam - bien que les mosquées regorgent de fidèles le vendredi. En outre, l'activité économique de la ville étant plus diversifiée que dans les zones rurales, les comportements des habitants se révèlent moins uniformes : les secteurs des "petits métiers", porteurs, cireurs de chaussures, petits boutiquiers, camelots, forment des classes plus attachées aux valeurs traditionnelles. A ceux-ci, il faut rattacher les concierges, qui forment dans l'ensemble une catégorie ultra-conservatrice. Dans ces secteurs d'activités à caractère traditionnel, nous trouvons de nombreux paysans d'Anatolie ayant quitté leur village afin de trouver à la ville, un travail rémunérateur, susceptible de nourrir leur famille. Ces immigrants, nouvellement arrivés à la ville, conservent les valeurs traditionnelles, propres à la vie de village, valeurs qui déterminent leurs rapports sociaux, leurs attitudes morales et religieuses.

Dans le secteur industriel, nous nous trouvons en face d'une masse plus consciente de ses intérêts matériels et dont la conscience politique n'a cessé de mûrir, surtout depuis la naissance d'une activité syndicale, officiellement admise en 1960. Il devient donc de plus en plus difficile pour un parti, de mobiliser cette main-d'oeuvre en fonction des critères religieux, les votes étant de plus en plus conditionnés par des considérations d'ordre économique. Il n'en reste pas moins vrai que les partis conservateurs gardent toujours la possibilité d'ameuter la population - tant du secteur traditionnel que du prolétariat industriel - en désignant les partis progressistes

comme communistes. Le P.O.T. surtout, fit les frais de ce genre de propagande. L'attitude de la droite fut plus nuancée à l'égard du P.R.P., dans la mesure où ce furent surtout des personnalités comme Bülent Ecevit, de tendance socio-démocrate, qui firent l'objet des attaques des partis de droite. Des personnalités comme İnönü, Nihat Erim et Kasim Gülek auraient, en effet, difficilement pu être taxés de communistes. On peut donc prévoir, depuis l'élection d'Ecevit à la tête du P.R.P., une recrudescence des attaques de la droite contre le parti tout entier cette fois. Il n'est pas aventuré en outre, de prédire un recul du parti, si des élections libres étaient organisées dans le courant de l'année 1973 : de nombreuses défections se produiront, sans aucun doute, aussi bien du côté des anciens cadres - des notables et de nombreux membres de la bourgeoisie voyant leurs intérêts immédiats compromis par une politique socio-démocrate - que du côté de la base, tant est évidente l'aversion de la masse pour tout langage socialiste assimilé au communisme athée et à son principal porte-parole, l'U.R.S.S. En tout état de cause, le P.R.P., dans l'immédiat, ne peut compter avec certitude, que sur l'appui des intellectuels réformistes et, sans doute, sur une partie de l'intelligentsia marxiste modérée, pour laquelle le parti réformé d'Ecevit peut offrir une position de repli acceptable, après la répression exercée contre la gauche et le P.O.T. Reste aussi la clientèle des jeunes officiers réformistes, peu satisfaits - et ils semblent nombreux - des résultats politiques, économiques et sociaux, obtenus depuis l'intervention des généraux dans la vie publique, en mars 1971.

Quant au P.J., principal rival du nouveau parti social-démocrate, son hégémonie ne semble pas devoir être menacée

avant longtemps, tant il semble assuré de l'appui d'une large masse hétéroclite, composée d'intellectuels, d'ouvriers, de petits fonctionnaires et d'employés de bureau - classe dans son ensemble assez conservatrice - pour lesquels tout programme à coloration socialiste évoque irrémédiablement l'hydre communiste, avec, comme corollaire, le danger de voir s'écrouler tout le système de valeurs traditionnelles à caractère sacré, rassurantes dans la mesure où elles assuraient l'identification des individus à une forme de société qui y trouve les éléments de sa cohésion. Et c'est sur ce terrain que se situe le rôle essentiel des hommes de religion : supports d'un parti conservateur ou encore de partis extrémistes, ils dénoncent les dangers présentés par toute formation politique à tendance réformatrice - dénoncée aussitôt comme communiste - pour cet ensemble de valeurs, dont le caractère sacré est abondamment souligné. C'est donc en exploitant la crainte populaire de l'athéisme et de l'ennemi séculaire russe, qu'un parti conservateur comme le P.J. - parti de la bourgeoisie industrielle et commerçante - espère, non sans raisons, rester longtemps encore le parti turc populaire par excellence.

x

x

x

Au total, la Turquie apparaît comme un pays extrêmement conservateur et conformiste à tous les niveaux. D'une part, la grande majorité de la population, en raison de son niveau culturel fort bas et de son horizon extrêmement limité, n'éprouve que répugnance pour les idées nouvelles et les vues non-conformistes; la solidarité du groupe représentant un gage de sécurité matérielle, et sa conformation à la tradition une assurance de santé morale. D'autre part, les sphères dirigeantes refusent toute

discussion, venant d'en bas, des questions économiques et sociales, qu'elles considèrent comme leur chasse gardée. C'est là une des conséquences du régime de parti unique, dont la tendance à contrôler et à orienter la pensée des citoyens est responsable de l'état d'esprit des gouvernements depuis 1945. Les programmes des kémalistes étant conçus en fonction de la nécessité d'assurer la grandeur de la Nation, toute discussion à ce sujet était considérée comme une manifestation anti-nationaliste condamnable. Sous le régime de parti unique, comme sous les gouvernements qui se succédèrent depuis 1945, le nationalisme apparaît comme le dogme de base dans les programmes des partis politiques, la force suprême qui domine toutes les actions de la société. C'est au nom du nationalisme que l'on procède à l'assimilation forcée de minorités non-turques, comme les Kurdes; c'est toujours au nom du nationalisme que le P.D., devenu le parti d'une oligarchie omnipotente, après avoir aboli les structures étatistes de l'économie, a cru devoir garder, chose inconcevable dans une société libérale, le principe du solidarisme, qui exclut la lutte des classes, et, en tout état de cause, refuse le droit de grève aux salariés qui restent, ainsi, entièrement à la merci de l'employeur; c'est, encore, au nom du nationalisme que le P.J. et les classes moyennes combattent les courants sociaux nuisibles à la "solidarité nationale" et à l'"unité". A partir de 1946, face à la montée des courants de gauche, les gens au pouvoir se livrent à une nouvelle interprétation du nationalisme en fonction de l'histoire (entendons l'histoire de l'Empire ottoman) et de la religion, qui reste le facteur essentiel d'unité entre les Turcs et la protection contre les courants dénoncés comme anti-nationaux. C'est donc dans un climat très peu favorable que se développera le "réalisme social" littéraire; courant particulièrement contestataire et anti-conformiste.

Chapitre IV.

De la "littérature nationale" au "réalisme social".

Comme dans les domaines politique et économique, la période kémalienne inaugure une ère nouvelle dans le développement culturel et littéraire de la Turquie. Fidèle à ses conceptions rigoureusement dirigistes, l'Etat s'efforce d'orienter la vie culturelle dans le sens de ses options nationalistes, modernistes et occidentalisantes. Dans cette optique, la littérature aura pour fonction de compléter l'éducation de la masse. Les oeuvres jugées satisfaisantes devaient, en effet, enrichir la bibliothèques des Maisons du Peuple : étaient estimés dignes de figurer dans ces foyers de culture populaire, les seuls ouvrages prônant l'adoption de la civilisation occidentale comme unique source possible de la modernisation, exaltant l'amour de la Nation et la fierté d'être Turc, stigmatisant et ridiculisant les traditions incompatibles avec la notion de progrès. C'est donc une conception essentiellement didactique de la littérature que veulent imposer les réformateurs kémalistes (96). Ce point de vue rencontre l'adhésion de la plupart des élites, qui recurent leur formation intellectuelle sous la République, et par nombre de leurs aînés, nationalistes et modernistes de la première heure sous l'ancien régime; parmi ces derniers, Hüseyin Rahmi Gürpınar, Halide Edip Adıvar et Yakup Kadri Karaosmanoğlu, surtout, méritent d'être mentionnés. Jusqu'en 1940, la littérature turque républicaine apparaît, à première vue, comme un prolongement de "la littérature nationale" en raison de leur orientation commune. Néanmoins, la vision du monde des générations formées dans le cadre des conceptions éthiques et sociales propres à l'ancien régime, et celles des élites formées à l'école kémaliste se révèlent fondamentalement différentes. L'introduction de normes et de valeurs occidentales avait engendré, chez les jeunes intellec-

tuels, des comportements et des modes de penser nouveaux, qui se reflètent dans la plupart des oeuvres parues à la veille de la seconde guerre mondiale (97); la littérature de cette période traduit fidèlement l'état d'esprit moderniste de la Turquie républicaine.

Conformément aux vœux des théoriciens d'un renouveau culturel authentiquement turc, ces auteurs puiseront leur inspiration dans la vie des campagnes et des villes anatoliennes. Ceci nous vaut des récits généralement peu réalistes, se complaisant dans une glorification quelque peu sentimentale du paysan et de l'Anatolie considérée à peu près comme un véritable paradis terrestre. Néanmoins, ces panégyriques présentent souvent des détails ethnographiques intéressants (98) ou, encore, révèlent un état d'esprit caractéristique de l'élite; c'est le cas, notamment, de Peyami Safa, partisan de la soumission totale de l'individu au pouvoir et à la Nation qu'il représente (99). Les critiques, élevées, à l'occasion, contre certaines formes de vie rurale, ne visent que des reliquats du passé : fanatisme religieux, obscurantisme, résistance des populations à l'éducation moderne; mais c'est en vain que l'on rechercherait, dans la grande majorité des cas, la moindre attaque à l'égard des lacunes de l'administration. Et c'est là une caractéristique des écrivains, tant de l'ancien régime que de la période républicaine : l'autorité ne peut être critiquée (100).

Cette conception va être battue en brèche par des intellectuels, non moins nationalistes ni modernistes que les élites au pouvoir, mais qui, pour partager le point de vue de ces dernières sur la question de l'Etat omnipotent, n'en déplorent pas moins l'incapacité de l'autorité à remédier à certaines inégalités sociales

injustifiables dans un régime à vocation populiste.

Nous trouvons les premiers contestataires en 1928, dans le groupe des Yedi Maşaleci ("Les sept porteurs de torche"), qui s'inspira du surréalisme français, mais réussit à créer un art original en l'adaptant aux réalités turques. En cette période où la liberté d'expression n'était guère accordée au citoyen, c'était un moyen commode d'exprimer des idées non orthodoxes sans effaroucher le conformisme des milieux officiels. Ce mouvement joua un rôle important dans le développement intellectuel et artistique de la Turquie, bien qu'il fût rapidement réduit au silence (101).

De plus en plus, les intellectuels se mirent à discuter afin de déterminer ce qu'était une oeuvre nationale. De ces confrontations, trois tendances se dégagèrent : pour certains, tout ce qui était écrit en turc était national; pour d'autres, une oeuvre nationale était une oeuvre nationaliste; pour la majorité enfin - qui rompit de ce fait avec les conceptions qui avaient prévalu jusqu'en 1930 environ -, une oeuvre, pour être nationale, devait trouver son inspiration dans la vie quotidienne du peuple turc, dans ses conditions économique et sociale, et les décrire avec objectivité, mais en ne négligeant pas l'esthétique du roman. Ceci posé, ces écrivains sont amenés à s'interroger sur la fonction sociale de la littérature. Et sur ce point, la discussion ne tarda pas à s'envenimer. Le pays, en effet, se développait à deux niveaux : d'une part, une minorité de citoyens acquérait rapidement un statut quasi européen, et, dans les campagnes, les grands propriétaires prospéraient; d'autre part, la majorité du peuple, surtout dans les provinces, restait illettrée et vivait dans des conditions matérielles précaires. Pour avoir voulu exprimer sans détours ces réalités, la plupart des auteurs d'après 1935 se sont vus accuser

de gauchisme; et de fait, nombre d'entre eux n'ont guère tardé à verser dans le marxisme en raison de carences du pouvoir.

L'introduction des problèmes sociaux dans la littérature date de 1932, alors que le groupe Kadro, dirigé par Yakup Kadri - que l'on pourrait difficilement accuser de communisme - édita une revue, avec l'approbation du gouvernement désireux de voir se créer une philosophie socio-politique dont il pourrait s'inspirer. Toutefois, des études objectives destinées à réorienter la littérature dans le sens d'un réformisme lié aux réalités du pays, aboutirent à créer un climat de tension entre Kadro et la bureaucratie critiquée sans ménagement. Alarmé par l'action des amis de Yakup Kadri, le gouvernement ordonna la dissolution du groupe et l'interdiction de la revue du même nom (102).

Ainsi, les premières attaques dirigées contre l'incompétence de la bureaucratie venaient de kémalistes convaincus, qui, sans désavouer les principes mêmes du système, ne pouvaient accepter l'interprétation qu'en donnaient les instances supérieures du régime. Le désaveu de ces kémalistes progressistes rejoignait d'ailleurs les critiques d'écrivains marxistes, parmi lesquels Nazim Hikmet et Sabahattin Ali, qui apparaissaient comme les véritables maîtres à penser des principaux écrivains du mouvement littéraire le plus important depuis la fondation de la République : le "réalisme social". Cette influence est d'ailleurs attestée par les promoteurs du "réalisme social" : Orhan Kemal, Kemal Tahir et Yasar Kemal, qui connurent Nazim Hikmet en prison. Cette rencontre fut décisive pour leurs spéculations littéraire et politique. Outre cette génération de marxistes marqués par la personnalité de Nazim Hikmet, de jeunes écrivains venus d'autres horizons vinrent grossir les rangs des "réalistes sociaux". Parmi ceux-ci, nous retrouvons nombre d'enseignants sortis des Instituts de Vil-

lage. Ce nouveau type d'intellectuel formé dans le respect de la personnalité d'Atatürk et de ses réformes modernistes, ne tarde guère - sans toutefois renier totalement la valeur de Mustafa Kemal - à remettre en question les réalisations de l'administration républicaine dans les domaines économique et social. Pour avoir vécu la vie des paysans dans les villages où ils enseignaient, ces instituteurs ont pu constater que, malgré les rapports optimistes des dirigeants, rien de concret n'avait été fait pour aider les masses rurales à sortir de leur misère séculaire. En révélant les énormes lacunes des autorités sur ce point, ces enseignants rejoignaient les constatations des marxistes, et se voyaient dénoncés comme tels par les gens au pouvoir dont l'incompétence ou la mauvaise foi étaient mises en lumière. Taxer de communiste quiconque dévoilait les inégalités sociales engendrées par le système, fut, d'ailleurs, un expédient auquel eurent recours tous les gouvernements qui se succédèrent depuis la naissance de la République. Communistes et athées, les instituteurs de villages se voyaient immédiatement désavoués par les masses superstitieuses et conservatrices dont ils avaient précisément voulu défendre le droit à une vie meilleure. Pourtant, au départ, un homme comme Mahmut Makal ne pouvait être soupçonné de sympathie envers les communistes. Néanmoins, c'est comme communiste qu'il fut arrêté et incarcéré, en 1950; il fut relâché peu après par le gouvernement démocrate, qui considéra les écrits de Mahmut Makal comme un excellent support à sa propre propagande dans la mesure où ils mettaient en relief l'incurie des gouvernements précédents (103). La mansuétude des nouveaux dirigeants à son égard se mua rapidement en une vive animosité, lorsqu'ils se virent à leur tour mis en accusation. L'obstination du pouvoir - quelle que soit la formation politique à laquelle il ait appartenu - à s'acharner sur ceux qui se donnaient pour tâche de faire connaître la véritable situation du pays, eut pour résultat de faire de nombreux institu-

teurs de village, avides de réformes, des marxistes authentiques, comme ce fut le cas notamment pour Fakir Baykurt, l'un des représentants les plus significatifs du "réalisme social". Cet engouement d'une fraction de plus en plus importante de l'intelligentsia progressiste pour les mouvements de gauche s'explique par le fait que les marxistes furent les seuls à donner une explication claire et simple des difficultés économiques, et à proposer des solutions pratiques pour mettre fin à l'injustice sociale ainsi qu'à la misère. L'incapacité des autres courants idéologiques à présenter des solutions aux maux de la Turquie - bas salaires, manque d'emplois, mépris des employeurs et des élites au pouvoir pour les paysans et les ouvriers - justifie le succès des formations socialistes en 1946, alors même que les revendications territoriales de Staline rendaient l'U.R.S.S. impopulaire (104). La réaction du gouvernement, à l'époque, empêcha peut-être une extension du courant marxiste, mais elle ne supprimait pas les causes objectives du mécontentement des intellectuels progressistes, que ne pouvaient non plus satisfaire les gouvernements conservateurs qui se succédèrent à partir de 1950. Il en résulte que le "réalisme social", manifestation oppositionnelle aux structures politiques et sociales existantes, peut être considéré aujourd'hui, dans son ensemble, comme un mouvement d'inspiration marxiste.

Littérature marxiste donc, mais aussi littérature essentiellement provinciale par la nature des sujets traités. Et c'est là un autre fait nouveau. En effet, alors qu'auparavant les écrivains son en majorité citadins, ou encore, cachent leurs origines paysannes, les "réalistes sociaux" sont généralement des provinciaux qui puisent leurs sujets dans les milieux où ils sont nés (105). Certains, comme Mahmut Makal ou Fakir Baykurt sont fils de paysans; d'autres, comme Orhan Kemal ou Samin Kocagöz sont issus de la grosse bourgeoisie provinciale, citadine ou terrienne; Yaşar

Kemal, quant à lui, est né dans une famille appartenant à la petite bourgeoisie rurale; seul, parmi eux, Kemal Tahir est istambouliote, bien que ses premiers ouvrages aient pour cadre les campagnes anatoliennes. Mais quelle que soit leur origine, tous ces écrivains manifestent la volonté de bâtir leurs récits sur une observation objective de la vie de village. En effet, jusqu'à-là, les romanciers de la fin du XIXe siècle et du début du XXe siècle s'étaient surtout attachés à décrire la bourgeoisie d'Istanbul. Plus tard, dans la "littérature nationale", quelques artistes d'Istanbul consentirent à tourner un regard distrait vers l'Anatolie, mais les descriptions qu'ils offrent des milieux ruraux, qu'ils ne connaissent pas, sont trop artificielles. Il y eut pourtant à ces époques, quelques auteurs que le sort des paysans anatoliens ne laissait pas indifférents, et qui tentèrent d'attirer l'attention du public et des autorités sur leur misère. Ceux-là furent, en quelque sorte, les promoteurs du "réalisme social" et, en tout cas, du "roman de village".

La première oeuvre que l'on peut considérer comme un prototype du genre est "Karabilik" ("De la terre"), publié en 1880, par Nabizade Nazim (1862-1893). L'auteur, qui appartient au courant réaliste, affirme dans sa préface qu'il a voulu "ouvrir une porte à ceux qui vivent loin des paysans ..., et les éclairer sur le cadre de vie et les moyens de subsistance des cultivateurs ...". De fait, Karabilik décrit la situation misérable des paysans dans un village de la région d'Antalya. Ceux-ci, petits cultivateurs illettrés et primitifs dépourvus de moyens de production, perdent peu à peu le maigre lopin de terre qui faisait d'eux des hommes libres, au profit de Grecs riches. Cette nouvelle, selon les déclarations de l'auteur, est le reflet exact, non seulement de la situation matérielle, mais aussi des attitudes, des sentiments et

des pensées des villageois, qu'il fait de surcroît parler dans le dialecte de leur région, annonçant par là le style réaliste des écrivains qui produisirent leurs oeuvres après 1945 (106).

Un deuxième exemple de "roman de village" est présenté par Ebubekir Hâzım Tepeyran (1864-1947) dans sa nouvelle "Köçük Paşa" ("Petit Pacha"). Ce récit, qui raconte les relations entre les habitants d'un village des alentours de Niğde et un konak d'Istanbul, s'est attaché à mettre en lumière les nombreux problèmes auxquels sont confrontés les villageois. Son but : provoquer une réaction des pouvoirs publics. "Nous ne devons pas éviter de voir la réalité. Si nous nous bouchons les oreilles lorsqu'on prononce des paroles justes, nous nous trompons nous-mêmes; si nous savons où se trouve notre plaie, il devient plus facile de la guérir" (107).

Le grand précurseur du roman "réaliste social" s'attaquant aux problèmes ruraux, reste pourtant Yakup Kadri avec l'une de ses oeuvres les plus significatives, "Yaban" ("L'étranger"), paru en 1932. Nous avons déjà souligné le rôle de cet écrivain, lorsque, à la tête du groupe Kadro, il amena bon nombre d'intellectuels à prendre conscience de l'incurie de la bureaucratie. Dans "Yaban", c'est l'indifférence de l'intelligentsia au pouvoir à l'égard du paysan qu'il stigmatise. Ahmet Celâl, le héros du roman, accuse les intellectuels d'être directement responsables de l'état de sous-développement des paysans : "... Qu'as-tu fait pour cette masse pauvre et misérable ? Pendant des années, des siècles, après avoir sucé son sang, et l'avoir jetée à terre comme une loque, tu viens maintenant et tu te reconnais le droit de la mépriser. Le peuple anatolien avait une âme, tu n'as pu y pénétrer; il avait une tête, tu n'as pu l'éclairer; il avait un corps, tu n'as pu le nourrir; il avait une terre sur laquelle il vivait, tu n'as pu l'aider à l'exploiter. Lui, il a poussé comme une herbe sauvage entre la terre dure et le

ciel sec. Maintenant tu viens avec une faux, qu'est-ce que tu as semé pour pouvoir récolter ? (108)".

Les écrivains que l'on peut considérer comme les premiers "réalistes sociaux" sont Sadri Ertem (1898-1943), Sabahattin Ali (1906-1948) et Reşat Enis Aygen (1909), qui commencèrent à publier aux environs des années trente. A ces pionniers du genre succède, après 1945, une génération qui donne au "réalisme social" son orientation et sa forme définitives (109).

C'est, avant tout, une littérature bâtie sur l'observation de la vie quotidienne, sur des expériences personnelles, sur des notes prises sur le terrain. "Le véritable roman turc va naître de la réalité de notre ouvrier et de notre paysan. Nous romanciers, devons apprendre toutes les particularités de la vie de ces deux entités et suivre continuellement tous les changements dans leurs conditions économiques et sociales (110)". Cette conception, dans sa première partie du moins, se situait dans la ligne des conceptions officielles en matière culturelle, mais les conclusions pessimistes auxquelles aboutissent les auteurs, sur les plans économique et social - questions considérées comme réservées à l'élite dirigeante - ne manquent pas d'effaroucher les gouvernants, qui les accusent de noircir délibérément le tableau pour servir la propagande communiste. Les "réalistes sociaux" repoussent cette accusation en déclarant que seul un souci d'objectivité anime leur démarche. Cette affirmation est confirmée par les écrits de Mahmut Makal et les témoignages de nombreux instituteurs de village. Dénoncer la misère des masses exploitées par une minorité de privilégiés, et amener les intellectuels et les politiciens de bonne volonté à réagir contre cet état de choses, tels sont les buts des "réalistes sociaux". Cette conception utilitaire et engagée de la littérature est attestée aussi par Fakir Baykurt : "Maintenant nous attendons que la littérature soit

utile. Nous n'en sommes plus au gaspillage des papiers, des plumes et des efforts des écrivains et des éditeurs. Les romans que les gens de notre tendance ont publiés depuis trente ans sont des documents destinés à éclairer les politiciens, les hommes d'affaires et tous les responsables (111)".

Les thèmes des récits de Mahmut Makal, Fakir Baykurt et Talip Apaydin, par exemple, visent à donner à l'Anatolien, souvent réduit à une condition passive par la pauvreté et le fatalisme, le désir de vivre et d'agir conformément à des conceptions de vie individualistes modernes. La vie est une source potentielle de joie et doit être vécue dans cet esprit. Partant, cette littérature encourage l'homme à vivre intensément sa vie et à profiter des plaisirs qu'elle offre. Cette approche est complétée par une philosophie morale et politique affirmant l'impérieuse nécessité pour l'homme de mener sa vie comme il l'entend. Le devoir de l'intellectuel est de renverser tous les obstacles qui se dressent sur le chemin de la liberté et de l'indépendance d'esprit de ses contemporains. D'où leur combat contre l'obscurantisme et l'ignorance des masses, qu'encouragent les grands propriétaires appuyés sur les hodja, afin de renforcer la croyance populaire en la prédestination immuable de l'ordre social établi. Les hodja, sous prétexte d'enseigner les règles religieuses, prêchent l'obéissance et la résignation, assurant ainsi leur subsistance au détriment des populations (112). Il apparaît également dans ces récits que, dans le cadre du village, grands propriétaires et paysans, tous aussi ignorants les uns que les autres, forment un groupe homogène, menant le même genre de vie et croyant aux mêmes règles sociales. Pour élever les deux groupes à un niveau civilisé, un seul moyen pour nos auteurs : l'éducation scolaire (113).

La lutte des paysans pour leur survie, et les relations aḡa - petits cultivateurs sont les sujets traités par Yaşar Kemal, Kemal Bilbaşar, Samim Kocagöz et, en partie, par Kemal Tahir, qui font ressortir l'un des aspects les plus détestables des rapports entre les grands propriétaires et la masse paysanne, entièrement soumise au caprice des premiers (114) : nous voyons, dans leurs écrits, avec quelle angoisse l'agriculteur attend l'autorisation de l'aḡa pour pouvoir travailler et assurer, tant bien que mal, sa maigre subsistance; c'est avec résignation qu'il accepte son destin et se soumet aux décisions de l'aḡa, qui a, en fait sinon en droit, le pouvoir de disposer de la vie et du labeur de chacun, au point de pouvoir exiger même un travail inhumain de la part des enfants (115). Ce sont là des abus que les représentants du pouvoir central préfèrent souvent ignorer. Alors, parfois, contre l'oppression de l'aḡa ou de l'agent gouvernemental, se dresse le bandit de grand chemin, qui apparaît, à l'origine, sous les traits d'un petit fermier incapable de supporter plus longtemps l'injustice. Il prend le maquis et se met à piller les riches pour aider les cultivateurs pauvres. Ce héros de la littérature turque est repris notamment par Kemal Tahir dans "Köyün Kamburu" ("Le bossu du village") et par Yaşar Kemal dans "İnce Memet" ("Memet le Mince"). Une tendance actuelle de cette littérature fait du brigand une espèce de réformateur social qui distribue aux pauvres la terre prise aux riches (116). Les auteurs de tels récits se verront reprocher par les dirigeants et par certains critiques littéraires (117) de présenter des hors-la-loi sous des dehors sympathiques et d'attenter ainsi à la moralité publique. Ce fut la raison officielle invoquée pour interdire le tournage d'un film tiré de "İnce Memet". Cette hostilité des hommes au pouvoir s'explique par le fait que la révolte contre l'autorité est justifiée ici par l'incapacité flagrante des gouvernements à instaurer la justice sociale et à mettre fin aux abus des féodaux. Car il s'agit bien d'une critique visant les cadres

intellectuels d'Ankara, qui, à l'époque du parti unique, appliquèrent les réformes dans un esprit dogmatique, sans posséder la connaissance sociologique des milieux auxquels ils s'adressaient, et qui se heurtèrent donc à la résistance - passive ou active, selon les cas - des milieux provinciaux. En outre le pouvoir central n'est souvent pas représenté avantageusement dans les campagnes par les agents qu'il y nomme. Certains jeunes cadres ne purent s'adapter au milieu où le gouvernement les avait placés et cherchèrent à revenir en ville; d'autres n'admirent pas certains comportements prônés par Atatürk : profondément choqués, ils se montraient indulgents pour ceux qui enfrenaient les réformes. C'est une fois de plus à Yakup Kadri que nous devons les descriptions incisives à l'égard des intellectuels qui se sont détournés de leurs idéaux réformateurs pour se cramponner à leur position sociale et à leurs privilèges. Ceux qui restent fidèles à leurs idéaux sont éliminés ou sont maintenus dans des fonctions subalternes (118). Par ses études extrêmement révélatrices de certains aspects de la société républicaine, Yakup Kadri éclaire les substrats de situations dénoncées aujourd'hui par les "réalistes sociaux", et étale leurs critiques de la société turque contemporaine.

Mais si la littérature - ajoutée aux études sociologiques effectuées sur le terrain - est d'un apport appréciable pour l'évaluation de la situation des zones rurales, elle s'avère indispensable à l'appréciation de l'état de la population urbaine - faute d'études sociologiques approfondies dans ce domaine. Ici encore nous possédons des oeuvres de Yakup Kadri, qui nous révèle certains comportements des classes possédantes et des intellectuels au pouvoir, enfermés dans un occidentalisme superficiel qui les coupe de plus en plus des masses. Mais c'est surtout dans l'oeuvre admirable de sensibilité de Sait Faik Abasiyanik (1906-1954) que nous

trouverons les premiers éléments d'une étude de la condition du petit peuple. L'auteur n'analyse pas les individus, mais décrit des épisodes de leur vie, dans de courtes nouvelles - genre dans lequel excellent la plupart des écrivains turcs - réalistes et débordantes de vie. Cette remarquable aptitude de l'auteur à saisir le détail de comportement qui situe exactement le personnage dans son environnement, est liée au fait que Sait Faik connaît bien ce petit peuple, au sein duquel il a vécu et qu'il a su observer avec objectivité, mais non sans sympathie. L'ensemble de son oeuvre présente une description des conditions de vie et des problèmes des citoyens de condition modeste. Cette voie est suivie par Oktay Akbal (1923). Certains "réalistes sociaux" se pencheront eux aussi sur le cas de la population citadine, mais l'analyse, dans leur cas, tend à nous présenter le caractère conflictuel des relations entre les diverses catégories sociales. Orhan Kemal se penche, avec sympathie, sur le sort des couches les plus défavorisées de la société urbaine et sur celui des paysans venus à la ville pour y trouver un travail susceptible de nourrir leur famille. Il s'insurge notamment contre l'exploitation dont le prolétariat est victime et contre la désinvolture avec laquelle un patron se débarrasse d'un indésirable qui ose élever la voix pour se faire rendre justice; l'employeur, soucieux d'assurer le maximum de rentabilité à son entreprise, n'éprouve aucune difficulté à jeter sur le pavé une partie de sa main-d'oeuvre, pour engager de nouvelles recrues à meilleur compte. La démarche de Kemal Tahir est quelque peu différente : alors que Orhan Kemal nous livre des observations tirées de sa propre expérience en soulignant les aspects justifiant une lutte des classes, Kemal Tahir part des mêmes constatations mais recherche les mécanismes politiques et sociologiques qui y ont mené. A mesure que son oeuvre se développe, elle présente un caractère de moins en moins dialectique; pour des raisons d'ordre intellectuel ou par prudence politique, l'auteur apparaît plus

comme un analyste soucieux de prendre ses distances par rapport à l'événement, que comme un écrivain engagé. Très différent des deux écrivains précédents, Aziz Nesin, humoriste féroce, se livre à une critique impitoyable des opportunistes, des intellectuels superficiels, des politiciens et des bureaucrates. Pour camper ses portraits, il puise son inspiration dans la vie quotidienne de la cité, là où justement se manifestent les petits travers ridicules de ses victimes.

Pour avoir étalé au grand jour les maux et les inégalités de la société turque, les "réalistes sociaux" dérangèrent - et dérangent toujours - les tenants du pouvoir. Leur insistance à découvrir au public les misères dont était accablé le pays constituait autant de démentis aux brevets d'autosatisfaction que se décernaient régulièrement les gouvernants. Grâce à ces auteurs, une grande partie de la jeunesse intellectuelle des villes prenait conscience d'une situation que l'on s'efforçait de lui dissimuler. Elle trouve d'autant plus sympathique la démarche de ces écrivains que nombre d'entre eux avaient payé cher leur attachement à leurs convictions et que, malgré les tracasseries policières qu'ils eurent à subir jusqu'à nos jours, ils y fussent demeurés fidèles. Quant à la grande majorité de la population, très conformiste sur les plans politique et social, elle leur reste hostile, en raison de l'étiquette marxiste que leur avait attribuée le pouvoir. Et ce n'est pas le moindre paradoxe que de voir les masses vilipender ceux-là mêmes qui dénonçaient les injustices dont elles étaient victimes. Toutefois, malgré le succès limité qu'ils ont rencontré jusqu'ici, les "réalistes sociaux" ont préparé, par les répercussions qu'ont eues leurs œuvres dans certains milieux susceptibles de jouer un rôle politique, le terrain psychologique à une évolution sociale débouchant sur l'avènement d'une véritable démocratie (119). Ils constatent que - au moins dans les villes - le développement écono-

mique de la Turquie a engendré de nouveaux groupes sociaux aux intérêts divergents, et qu'il convient dès lors de réajuster les valeurs sociales et de les réinterpréter en fonction de la nouvelle dimension sociale issue de la modernisation du pays (120). C'est pourquoi, après avoir accueilli avec enthousiasme l'avènement du régime multipartite en 1946, ils s'opposent au gouvernement du P.D., qui instaure la libre entreprise tout en maintenant le mythe de la solidarité du groupe et de l'Etat arbitre, et en condamnant les formations politiques basées sur la notion d'antagonisme des classes. C'est pourquoi, aussi, on les retrouve dans les rangs du P.O.T. en 1961, le seul parti autorisé à représenter un groupe social comme entité politique. Le but des "réalistes sociaux", dans leurs récits, est de mettre en relief les causes économiques et politiques des problèmes sociaux avec lesquels sont confrontées les masses turques (121). La solution à apporter à ces problèmes a suscité une controverse entre les tendance progressistes : pour les uns, les réformes politiques et culturelles ont acquis des racines suffisamment profondes pour que l'on puisse songer aujourd'hui à les consolider par des réformes sociales - c'est le point de vue des sociaux-démocrates de Süleyman Ecevit; pour d'autres, seules des réformes sociales préalables peuvent assurer la pénétration des réformes culturelles et éthiques de l'époque kémalienne dans les masses - c'est le point de vue de la plupart des "réalistes sociaux", et notamment des instituteurs de village, qui purent constater sur place combien la population rurale était demeurée étrangère à ces réformes. D'où l'importance accordée à l'éducation, considérée comme le moyen de préparer le peuple à agir pour la réalisation du développement social.

Afficher de telles opinions, contraires à l'intérêt des détenteurs du pouvoir dénotait un courage réel dans la mesure où

l'on s'exposait à être taxé de communiste dans un système qui ne tolérait pas de semblables orientations. Il ne fallait pas moins d'audace pour publier ce genre de littérature, ce que firent pourtant les éditions Varlik et la revue "Yedi Tenc", qui contribuèrent, au départ, à l'expansion du courant anatólien qui puise son inspiration dans la vie des paysans et du petit peuple des villes (122).

Les objectifs idéologiques des "réalistes sociaux" influent évidemment sur la construction de leurs oeuvres, qui s'attachent essentiellement à traduire les tensions et les conflits sociaux résultant des structures sociales. Leur conception dialectique de la société, partagée en exploitants et exploités, ne les conduit pas, comme l'affirme Ahmet Kabaklı à "présenter certains personnages archi-mauvais opposés à d'autres entièrement bons (123)", mais à dégager ce qui dans le système social en vigueur amène irrémédiablement les hommes à essayer d'être dans un camp plutôt que dans l'autre; dans cette lutte irréductible pour sa survie, l'individu ignore toute notion de solidarité de groupe - celui-ci ne possédant comme tel aucun moyen d'expression, puisque le droit de grève ne fut reconnu qu'en 1962 et non sans certaines réserves - et essaie de sortir de sa condition d'exploité même au détriment de ses compagnons de misère. Il résulte de ceci que le "personnage" central n'est plus ici le héros problématique du roman traditionnel, mais la société, chaque individu n'étant mis en scène que pour dévoiler les mécanismes sociaux qui conditionnent et justifient son action.

Contestataires sur le plan idéologique, les "réalistes sociaux" le furent aussi dans le domaine linguistique. Depuis les débuts de la période républicaine, de nombreux intellectuels, des journalistes et des romanciers, avaient suivi les directives des organismes officiels désireux de remplacer les vocables arabo-persans par des

mots authentiquement turcs et, au besoin, par les néologismes créés à partir de racines turques. Ce nationalisme culturel aboutit à la création d'oeuvres incompréhensibles pour la majorité de la population : des journaux comme "Cumhuriyet", surtout, et "Milliyet", dans une moindre mesure, emploient des termes introuvables dans les dictionnaires les plus récents et à peine compréhensibles, même pour les intellectuels. Le prototype de l'écrivain nationaliste fumeux en raison de l'emploi de nombreux mots créés de toutes pièces, est Nurullah Ataç (1898-1956), qui, vers la fin de sa vie, écrivit des récits à peine lisibles, même pour les lecteurs les mieux intentionnés (124). Les "réalistes sociaux", partant du point de vue qu'une oeuvre littéraire ne peut remplir sa mission si elle n'est pas comprise par la masse, furent parmi les premiers à dénoncer les excès de la Société pour la Langue Turque et de ses zéloteurs, et à faire du langage populaire, truffé de mots arabes et persans, un instrument de la création artistique. Cette conception les amène à recourir souvent au dialogue plutôt qu'à la description, pour fixer une psychologie; dialogue émaillé d'expressions idiomatiques propres à révéler les sentiments des personnages et leur appréciation exacte d'une situation.

Plus que personne auparavant, ces écrivains suivirent les directives des intellectuels kémalistes en recherchant dans la langue populaire le vocabulaire de leurs récits; mais contrairement à l'attente, cette démarche n'aboutit qu'à réhabiliter des termes étrangers condamnés par les milieux officiels au nom de leur nationalisme culturel. Il est vrai, d'ailleurs, que même les gouvernants réagirent après 1950 contre les linguistes nationalistes, en proclamant officiellement le maintien dans la langue turque des vocables arabes et persans devenus d'un usage courant dans le parler populaire. Il n'en reste pas moins que la Société pour la Langue Turque et les puristes continuent à oeuvrer dans le

sens d'une turcisation totale, mais sans pouvoir influencer, comme par le passé, sur l'évolution de la langue officielle.

Par les thèmes qu'il développe et par les règles esthétiques qu'il s'est fixées, le "réalisme social" peut bien apparaître comme une littérature essentiellement populiste. Sans être encore arrivé au terme de son développement formel, ce courant n'en a pas moins, semble-t-il, défini les principes qui conditionneront son évolution.

DEUXIEME PARTIE :

LES ROMANS D'ORHAN KEMAL OU LE
REFLET D'UN DESEQUILIBRE SOCIAL

Chapitre V.

L'homme.

Les étapes de sa vie.

Orhan Kemal - de son vrai nom, Mehmet Râsîd Ögütçü - naquit le 15 septembre 1914 dans le district de Ceyhan (Adana) (125), au sein d'une famille aisée. Son père, Abdülkadir Kemâli, avocat et grand propriétaire foncier, dirige sa maison d'une main de fer : comme lui-même "connaissait le Coran à cinq ans" (126), il n'apprécia guère l'inaptitude de son fils aîné (Orhan Kemal a trois sœurs et un frère) à retenir les versets qu'il lui donne à apprendre par cœur; aussi les coups pleuvent-ils sur cet enfant incapable.

Tout ensemble voilà une gifle, voilà un coup de pied (...). Les coups de pied, les coups de poing, les gifles m'envoient à terre avec ma chaise ... Puis les devoirs ont encore augmenté et les coups aussi (127).

A vrai dire son père était un homme important, qui entendait que ses fils soient dignes de lui : membre influent du parti Union et Progrès, il fut aussi lieutenant d'artillerie dans les Dardanelles pendant la première guerre mondiale; après la signature de l'armistice par le gouvernement impérial, il rejoint les forces nationalistes et combat dans leurs rangs. A cette époque, fuyant l'occupant français, la famille Ögütçü se réfugia à Konya où le jeune Mehmet assiste pour la première fois à des manifestations de fanatisme religieux. Ce souvenir, nous confia-t-il, devait le marquer toute sa vie, et lui fit prendre en haine ceux qui, au nom de Dieu, entraînaient la foule dans des excès aussi haïssables.

Un jour nous apprîmes que les insurgés (*) avaient enfermé le Vali dans une écurie; un autre jour, la nouvelle circula que les insurgés, qui avaient occupé la colline Alâettin, avaient décapité un jeune officier et avaient déposé sa tête sur les genoux de sa mère. - Nous voulons la Şeriat, nous ne voulons pas ce gouvernement d'infidèles, nous ne voulons pas des athées, nous voulons la Şeriat, criaient-ils en parcourant les rues (128).

Après la guerre d'indépendance, la famille s'établit parfois à Adana, et le plus souvent sur ses terres, dans les environs de Ceyhan. A la faveur de la guerre turco-grecque, Abdülkadir Kemâli est redevenu un homme politique important : élu député à la première Grande Assemblée Nationale (1920-1923), il se retrouve dans le groupe opposé à Atatürk (129). Ce fut pour la famille une période de grande prospérité coïncidant avec l'importance du rôle politique joué par le père.

Le père, à nouveau, le cou rouge serré dans un col amidonné et dur comme un os, était très élégant avec sa serviette jaune; en raison de ses hautes fonctions, il se rendait souvent dans des régions lointaines (130).

Bien qu'ils ne se voient pas fréquemment, les rapports entre le père et le jeune Mehmet ne s'améliorent guère; c'est toujours avec une certaine inquiétude que ce dernier voit reparaître le maître de maison.

Quand, avec sa canne à pommeau d'argent et sa serviette jaune, il se mettait à me regarder avec ses sourcils touffus froncés, j'éprouvais une grande terreur (131).

(*) Il s'agit ici des gens qui récusent l'autorité du gouvernement nationaliste siégeant à Ankara (N.d.T.).

Se mère, Azime, par contre, lui inspire une tendresse mêlée de pitié.

Quant à ma mère (pendant que le seigneur père éduque ses fils, elle est comme une étrangère et elle sait qu'elle ne peut intervenir en aucun cas), les yeux pleins de larmes, elle restait dans un coin, triste (132).

Le père, d'ailleurs, ne semble guère estimer cette créature douce, aimable et effacée.

Le père se fâchait quand la mère traitait le personnel avec familiarité (...). La grand-mère et les tantes disaient que ma mère était une femme à l'âme de servante, vile, sans énergie ! Effectivement maman ... maman, qui avait été enseignante, ne savait pas se donner des airs de grandeur (...). Elle était désolée parce que la femme du domestique et la servante Gülizar restaient clouées sur place, intimidées; elle leur disait alors :

- Pour l'amour de Dieu, ne soyez pas aussi intimidées; nous sommes entre nous, mangeons sans contrainte, faites comme il vous plaît (133).

Se hanté sera exploitée sans vergogne par des voisins qui, après s'être introduits dans le sous-sol, emportèrent divers bibelots sans se soucier des ennuis que leur incursion pouvait valoir à la pauvre Azime. Mis au courant de l'incident, le père ne tarda guère à se manifester brutalement, comme à l'accoutumée.

Mon père entre comme un bolide, il avait aux pieds des bottes de cuir ... Furieux, il se jeta sur ma mère; il la prit par les cheveux, et elle, avec un cri de terreur, roula à terre (...). A la fin, le père souleva ma mère et la conduisit à l'étage. En chemise de nuit, le visage baigné de larmes, les cheveux ébouriffés, elle chancelait.

-Dis-moi, fit le père, est-ce vrai ce que j'ai entendu ?

Ma mère tomba à genoux sans répondre.

Mon père la frappa de la pointe de ses bottes et répéta :

- Dis-moi, est-ce vrai ce que l'on m'a dit ?

Ma mère gémit :

- Je ne sais pas ... Je ne sais pas ... Qu'as-tu entendu dire ?

- Qu'ils ont ouvert la porte et saccagé le sous-sol.

Ma mère balbutia :

- De même que Dieu existe, je n'y suis pour rien, tu sais...

Le père prit maman par les cheveux, la traîna dans la chambre, puis lui donna des coups de botte, il la battit et lui arracha une touffe de cheveux qu'il jeta à terre avec mépris. Nous, les frères, dans notre longue chemise de nuit, nous nous serrions peureusement l'un contre l'autre, sans avoir le courage de pleurer. Nous restions de glace. Maman ne bougeait plus ... Je regardai mon père, animé d'un terrible instinct de révolte, mais ses sourcils noirs froncés m'inspiraient de la terreur; il était grand et fort comme un diable (134).

Ses seuls moments de bonheur, Mehmet les connaît lorsque son père, sollicité par ses fonctions, reste éloigné du foyer.

Il y a beaucoup de garçons qui sont tristes lorsque leur père s'en va; moi, au contraire, je m'en réjouissais ... (135).

Entièrement plongé dans la vie politique, AbdÜlkadir Kemâli fonde les quotidiens "Toksüz", "Mücadele" et "Ahali"; puis il crée en 1930, à Adana, le Parti Populaire, formation opposée aux kémalistes. La réaction vigoureuse de ces derniers et les mesures répressives qu'ils prirent à l'encontre du leader de l'opposition, contraignirent AbdÜlkadir à s'expatier sans tarder. Il se réfugia au Liban, d'où il manda sa famille auprès de lui. Ayant rassemblé le peu d'argent et d'objets de valeur qui lui restaient, celle-ci quitta la Turquie (136). Les premiers mois d'exil furent assez encourageants pour les émigrés.

A Beyrouth, nous nous établîmes dans le quartier de Fistikli. Mon père n'ayant pas la citoyenneté libanaise, ne pouvait exercer la profession d'avocat. Il vendit les bracelets de ma mère et avec le capital de 10 livres-or, il ouvrit un petit restaurant dans une rue près de la place Burç (...). Niyazi et moi faisions les plongeurs. J'avais alors 17 ans et j'étais très content de ce genre de vie (137).

Cette période heureuse fut de courte durée.

Le restaurant fit faillite. Nous avons tout vendu : les casseroles, les carafes, les fourchettes et les couteaux; avec l'argent ainsi amassé et avec celui que Niyazi gagnait, nous parvenions à nous en tirer, en étant très économes et en ne dépensant que 7 à 8 piastres syriennes par jour. Niyazi était devenu colporteur, moi je ne faisais rien. Un des parents de mon père avait promis de me trouver du travail, mais deux semaines passèrent sans nouvelles (138).

La situation d'AbdŪlkadir et de sa famille devient de plus en plus critique, lorsqu'enfin Mehmet trouve à son tour du travail. Cet événement, qui aurait dû réjouir chacun, eut surtout pour résultat de creuser plus encore le passé d'hostilité qui séparerait le père du fils.

A lui (le père) qui me donnait la grande nouvelle qu'Ibrahim Efendi m'avait trouvé du travail, je pardonnai les vexations qu'il m'avait faites, toutes les injures dont il m'avait abreuvé ... Je sentis en ce moment comme un besoin impérieux de lui sauter au cou, de l'embrasser et de lui dire : "Papa, mon papa, sais-tu ce que j'ai pensé de toi ..."; et de lui confesser tout ce que j'avais conçu contre lui, de lui demander pardon, de lui baiser les mains et de pleurer devant lui. Cependant, lui se re-plongea dans ses livres ... Il n'entendait pas mon cœur battre de joie; il ne savait pas quelles pensées me venaient à l'esprit en ce moment. Il leva la tête, me dévisagea lentement, puis il dit :
- Pourquoi restes-tu planté ainsi ? Cela ne te va pas de travailler, n'est-ce pas ? Le vagabondage t'est entré dans

la moelle ... Sais-tu qu'un père n'est pas obligé d'entretenir un fils de 17 ans comme toi ! Demain tu iras au travail avec Ibrahim Efendi ... en avant, marche !

Tous les beaux sentiments que j'avais éprouvés pour lui en ce moment se brisèrent dans mon coeur, comme un plat de verre qui tombe sur le marbre. Ah ! s'il ne m'avait pas traité comme ça, peut-être aurais-je continué à bien l'aimer ! Après ? Après il me revient à l'esprit de méchantes pensées ... S'il doit mourir un jour, qu'il meure donc ! Je ne l'aimais pas, non je ne l'aimais pas (139) !

Pendant un mois, grâce au salaire de Mehmet et aux petits gains de Niyazi, la situation matérielle des exilés, sans être brillante, s'améliore sensiblement. Pour Mehmet, manoeuvre dans une imprimerie, c'est le premier contact avec le monde du travail, dont il partage l'existence : il découvre le caractère pénible de la condition ouvrière et la précarité de son statut, puisque lui-même, pour des raisons de rentabilité, se verra renvoyé du jour au lendemain. La certitude d'un salaire se révèle catastrophique pour la famille Oğütçü qui sombre dans la misère la plus noire. Pour Mehmet, c'est à nouveau la liberté, les longues flâneries dans les rues de Beyrouth. Cette existence oisive n'est pas du goût d'Abdülkadir qui n'apprécie guère la propension de son fils à se lier d'amitié avec le premier venu; il ne manque aucune occasion de lui exprimer sa désapprobation avec, comme seul résultat, d'accroître l'antipathie du fils pour ce père trop imbu de son ancienne importance.

Cela m'ennuyait d'être le fils d'un chef de parti, d'un avocat, d'un journaliste réputé dans son pays. Les habituels sermons me recommandant de ne pas traîner dans les rues, de ne pas jurer, de ne pas me mettre à jouer dans la rue avec les petits voyous, m'énervaient. Combien de fois ai-je pensé : j'aurais été beaucoup plus heureux d'être le fils d'un chiffonnier" (140).

L'atmosphère familiale devient insupportable pour Mehmet qui de surcroît ressent de plus en plus le mal du pays.

Bien que j'habite cet endroit depuis deux ans, je n'ai pu m'y habituer; j'en ai assez de ce pays étranger. Je désireais ardemment retrouver mon pays. Mon pays, mais seulement ma région, mon école, mes amis ! (...). A mesure que les jours passaient, mon désir de retourner au pays devenait plus violent. Je pensais que j'étais Turc avant tout. Le temps du service militaire approchait ... Si j'allais au consulat pour y demander de l'aide ? Pourquoi ne serait-ce pas possible ? Quel est le travail du consulat ? N'était-ce pas de s'intéresser au sort de ses compatriotes qui se trouvaient en pays étranger ? Mais je pensais que le consul était un ami de mon père (141).

A nouveau, le père se révèle être l'obstacle majeur aux aspirations de Mehmet. En effet, lorsque celui-ci lui fait part de son désir, Abdülkadir entre dans une violente colère. Néanmoins, peu après cet éclat, le père apprend à Mehmet qu'il l'autorise à regagner la Turquie afin d'y poursuivre ses études : lorsqu'il s'était rendu au Liban, il se trouvait en dernière année du cycle moyen. Le jeune garçon, au comble du bonheur, quitte sa famille pour regagner son pays natal. Mehmet a alors dix-huit ans. Nous sommes en 1932. Il ne reverra plus son père qui mourra en Palestine, dans le dénuement le plus complet, en 1949 (142).

Revenu en Turquie, il séjourne chez sa grand-mère paternelle et se réinscrit à l'école moyenne, en troisième année. Mais plus que l'école, c'est le football qui mobilise ses énergies. Depuis sa plus tendre enfance, il rêve de devenir champion de football; lorsqu'il habitait le Liban, il dévorait les magazines sportifs turcs qui commentaient les résultats des matches.

Je passais une bonne partie de la nuit à feuilleter de vieilles revues sportives et je contemplais avec la plus grande admiration les portraits des joueurs de football célèbres. Je lisais et relisais avec enthousiasme les descriptions des parties (143).

L'un des premiers soins de Mehmet sera donc, sitôt établi en Turquie, de se faire admettre au club de football local, où il ne tarde pas à se lier d'amitié avec de jeunes joueurs aussi passionnés de sport que lui-même.

Moi je hottaïs un bon penalty; les attaques de la tête de Gazi étaient prodigieuses. Hors du football et de ses problèmes, nous nous foutions de tout (144).

Ces dispositions ne favorisent naturellement pas les études de Mehmet, qui, d'ailleurs, préfère se rendre au café, où il peut rencontrer ses camarades de jeu.

Nous allions souvent au café du Crétois. Le café, qui se trouvait à l'ombre d'énormes eucalyptus, rappelait une grande boîte d'allumettes garnie de fenêtres. Il se trouvait en dehors de la vie. Surtout quand il faisait beau, des hommes, qui en avaient assez du bruit de moteur en ville, plaçaient leurs chaises sous les eucalyptus et se plongeaient dans leurs réflexions. Le cafetier était plus âgé que nous, mais c'était un farceur; il parlait un mauvais turc et vendait du haschisch à quelques vagebonds. Chaque matin, je sortais de la maison pour me rendre, prétendument, à l'école. Mes livres sous le bras, la casquette d'écolier ornée de dorure sur la tête, je courais au café du Crétois (145).

Au hasard d'une rencontre, dans le café du Crétois, l'envie leur prend de voir du pays et de réaliser leur rêve : devenir de véritables champions de football.

Un jour nous nous fîmes un nouvel ami. Necip était un

militaire originaire d'Istanbul : c'était un homme aux sourcils noirs, aux yeux noirs, au visage bleu émacié, qui nous faisait rire à perdre haleine et nous battait régulièrement au jacquet. Il allait bientôt être démobilisé. Il nous racontait Istanbul en brochant avec magnificence (...).

- Ici, disait-il, si vous attrapez un oiseau avec les dents, ce serait du vent ! Venez à Istanbul, et vous verrez du pays. Chez nous il y a un certain Ali qui travaille dans une usine de tabac. Il est de Sinop. Les premiers jours, il était loin de pouvoir jouer au football comme vous. Maintenant il est intérieur gauche à Fenerbahçe (146).

L'histoire de cet Ali de Sinop les obsède. Peu à peu, ils se décident à tenter, eux aussi, leur chance à Istanbul. Mais comment réunir l'argent du voyage, et, arrivés à Istanbul, comment y survivre ? La solution à ces problèmes est fournie par Gazi.

- Allons trouver les frères Ahmet et Regat, afin qu'ils nous apprennent le métier de tisserand. Travaillons et gagnons de l'argent; épargnons, après ... Après ça, nous laisserons tomber. De même à Istanbul, nous pourrions exercer le métier de tisserand. Si nous étions en difficulté ...

- Si nous étions en difficulté, nous ferions n'importe quoi ! (...)

- (...) A propos, tu te rappelles ce qu'a dit Necip au sujet d'Ali de Sinop qui travaille dans l'usine de tabac. Peut-être avons-nous aussi le don..

-C'est possible ... qui sait, dans les mains d'un bon entraîneur ... Un jour, peut-être, Fenerbahçe, puis l'équipe nationale (147).

Tout à leurs projets, Gazi et Mehmet, pleins d'optimisme, se rendent à l'usine de coton et demandent à Regat et Ahmet de leur trouver un engagement. Pour la deuxième fois de sa vie - mais en Turquie cette fois - Mehmet se trouve mêlé aux ouvriers et partage leur existence abrutissante.

Lorsque nous pénétrâmes dans l'atmosphère assourdissante de l'usine, la tête me tourna ... Ici, presque tout se passait au galop. Une secousse poussiéreuse, un tremblement, surtout un crépitement confus. Dans l'air de l'usine qui sentait la colle, les poussières de coton voltigeaient (...). Dans l'odeur de colle, la poussière de coton, le vacarme, je ne pensais plus à Istanbul ni à tout le reste. Je me mis à tousser longuement.

- Et voilà, dit Ahmet, c'est ça le monde de l'usine. Mon frère et moi ne cessons d'avaler cette poussière depuis longtemps. C'est pourquoi nos poumons sont complètement enveloppés dans une espèce de toile d'araignée.

Quelques temps après, nous allâmes aux toilettes; dans le corridor nous allumâmes nos cigarettes. Mes oreilles bourdonnaient.

- Pourquoi les portes des toilettes sont-elles coupées à hauteur des reins, lui demandai-je ?

- Pour que tu ne puisses pas rêvasser dans les toilettes et que le gardien puisse faire plus facilement son contrôle, répondit Ahmet.

- Faut-il aller à la toilette pour pouvoir rêvasser ?

- Il est préférable d'y aller pour rêvasser; on avale tant de poussière dans l'usine, comprends-tu (...) Il y a peu, je m'étais installé à la toilette; voilà qu'un rêve me traverse l'esprit; je sens que je quitte ce monde. Je volais, je volais ... Je fermais les yeux; c'était merveilleux ...

Le gardien des toilettes siffla pour rappeler à l'ordre ceux qui traînaient. Nous lancâmes nos mégots dans l'eau sale qui coulait bruyamment dans les urinoirs et nous rentrâmes dans l'usine. A la pause, je vis Gazi. Il était aussi fatigué que moi et avait avalé beaucoup de poussière lui aussi (148).

Naturellement, la grand-mère, que Mehmet avait cru plus sage de ne pas avertir, fut mise au fait des activités de son petit-fils. Malgré une scène violente qui l'opposa à elle, Mehmet tint bon et continua à aller à l'usine. Toutefois, ce genre de travail se révéla rapidement trop dur pour lui, et, renonçant à ses projets, il regagna l'école avec Gazi, non moins dégoûté que lui. Mehmet se retrouva à nouveau sans le sou, et, les ressources de sa grand-mère

n'étant guère brillantes, il ne mangea pas toujours à sa faim, ce qui lui valut une mésaventure lors de compétitions régionales d'athlétisme, dans lesquelles il se révélait pourtant fort doué.

Les matches de la ligue approchaient; les rencontres eurent lieu; entre-temps il y eut des concours d'athlétisme. Comme la disproportion était grande entre la nourriture que nous avalions et les calories que nous dépensions, Gazi et moi avions considérablement maigri. Nous avions honte de nos jambes squelettiques et de nos poitrines plates comme des planches de bois. Au soir, je n'avais mangé qu'un plat composé de sel, de poivrons rouges et de cumin, le tout accompagné d'un quart de pain noir - c'est ainsi que ma grand-mère faisait face aux fins de mois -, puis je m'étais couché. Le lendemain après-midi, il y avait les concours d'athlétisme. Je devais courir le 200 m, le 1500 m. et le 4 X 100 m (...). A midi, je n'avais rien mangé, pour la bonne raison qu'il n'y avait rien à manger. Seulement une tranche de pain rassis et sec. Au 200 m, j'arrivai second avec une poitrine d'écart. Nous gagnâmes le 4 X 100 m. Mon coeur battait comme s'il allait s'arracher et mes yeux s'obscurcissaient. Dans mon estomac, un gargouillis, une plainte. Mon estomac se brouillait. Juste à ce moment, on nous appela pour le 1500 m. Quoique ce fût impossible, le monde vacillait, les arbres changeaient de place (...) Les muscles de mes jambes tremblaient nerveusement, mes sourcils palpaient. Nous étions probablement sept hommes alignés côte à côte. Le revolver partit, nous filâmes. Premier tour, deuxième tour ... Mes yeux s'obscurcissaient de plus en plus. Dans mes trices, un trouble naissait; c'était comme si le sol se dérobaît sous mes pieds. Que m'arrivait-il ? Troisième tour, je passe devant le capitaine d'équipe. J'accrochai mon coeur à mes dents. Ils me suivaient à deux pas en arrière (...) Nous commençons le quatrième tour ... Je suis toujours en tête ... Il restait peu de distance pour terminer le quatrième tour. Tout à coup, je prends une bûche sur la tête et le paysage se retrouve sens dessus dessous ... (149).

Le soir même, Mehmet se remet rapidement de son malaise après avoir fait un repas pantagruélique dans un restaurant de la région. Mais par sa faute, son équipe perd la première place. L'orgueil sportif du jeune homme en souffre d'autant plus qu'il ne peut, sous peine de perdre ce qui lui reste de dignité, expliquer la raison de son

échec au capitaine d'équipe dont il a perdu la confiance. Entre-temps, la grand-mère, inquiète de la conduite de son petit-fils et désespérant de lui voir terminer ses études, écrit à sa fille cadette pour lui exposer la situation. Celle-ci croit trouver la solution en faisant venir son neveu auprès d'elle; elle envoie de l'argent à sa mère afin de payer le voyage de Mehmet. Celui-ci, sachant que sa tante habitait Istanbul, croit le moment venu de tenter sa chance dans la grande ville. Il accepte donc l'argent du voyage et, avec Gazi, gagne Istanbul au lieu de se rendre auprès de sa tante. C'est la première rencontre du futur écrivain et de la prestigieuse capitale des sultans. C'est aussi le coup de foudre; le début d'un attachement qui ne se démentira jamais. Même lorsque le romancier y aura élu domicile, il ne cessera jamais de redécouvrir chaque jour les multiples beautés de la cité impériale. Les jeunes provinciaux sitôt débarqués sont fascinés par cette vaste métropole qui avait si longtemps hanté leurs rêves.

Le neuvième jour de notre voyage, au matin, nous fûmes éveillés par le son rauque de la sirène des bateaux.

Hasan dit :

- Nous sommes arrivés.

Nous filâmes sur le pont. Le bateau jetait l'ancre à Galata. Istanbul était noyée dans un léger brouillard. En face, sur le pont de Galata, les trams allaient et venaient; les gens qui rappelaient des fourmis étaient agglutinés. Dans les eaux sales du port, des bateaux-mouches, des steamers ... Une grande rumeur, la fumée et l'odeur du charbon.

- Allaaah, Allaaah, dit Gazi

- Quoi, qu'y a-t-il ?

- Istanbul, he, Istanbul, dis donc, Istanbul ... Regarde cette beauté ! (...)

Il y a beaucoup de choses qui nous étonnent, nous provinciaux, à Istanbul. Belle Istanbul. Il n'y a pas de ville comparable à Istanbul. Mais que fait Istanbul des jeunes gens qui l'abordent avec chacun 60 piastres en poche; qu'en fait-elle ?

Nous prîmes tous trois le chemin de Karaköy; puis, par la rue des barques, nous nous dirigeâmes vers Beyoğlu. Gazi, à chaque pas, s'étonnait de tout; sa langue était comme paralysée. Nous avions fait une belle promenade à travers Istanbul, qui avait fait l'objet de toutes nos conversations. Nous étions tellement pris par Istanbul, qu'il ne restait plus trace, dans nos esprits, ni de nos bien-aimées (restées au pays) ni de nos projets (...). Nous étions enfin rassasiés de la beauté frappante d'Istanbul. Nous avions souvent faim, et la beauté ne remplit pas les ventres. Le moment de trouver chacun un travail était venu (150).

Mais il n'est guère facile de trouver du travail à Istanbul. Les deux amis s'en aperçurent bien vite. Après des semaines de recherches infructueuses, ils seront contraints de regagner, la mort dans l'âme, leur province d'Adana, où ils sont attendus par leurs familles, qui apprécient fort peu leur fugue.

Dès lors, ces années meublées de projets grandioses et de folles escapades prennent fin pour Mehmet : sa mère, venue lui rendre visite, lui apprend la situation désespérée de sa famille installée maintenant à Jérusalem; c'est pourquoi le père avait envoyé sa femme en Turquie, afin de rassembler le plus d'argent possible et de le lui rapporter aussi vite que possible.

Après que mon père eut passé la frontière, il arriva que le gouvernement procéda à la saisie administrative d'une partie de nos terres, et que les propriétaires terriens voisins s'y installèrent peu à peu, illégalement. Ma mère devait s'efforcer de sauver les terres. Si c'était nécessaire, elle devait intenter un procès, aller chercher les gens du cadastre afin de faire fixer les limites de nos propriétés, puis trouver des clients à qui les louer (151).

La grand-mère qui avait déjà entrepris de telles démarches auprès des voisins ne laisse guère d'espoir à sa bru.

- C'est un travail difficile; croyez-vous que je n'ai pas essayé ? Je suis allée de l'un à l'autre, par cet hiver rigoureux; la boue me venait jusqu'aux genoux. Je suis allée voir un certain Abdülfettah, le mari de Gülistan; tu te souviens d'elle ? Elle venait enfiler le tabac. C'est son mari. Maintenant ils sont devenus des "Lords". Des gens dont on ne tenait pas compte hier, auxquels on n'estimait même pas devoir adresser la parole. Aujourd'hui ce sont des monstres à sept têtes. Que veux-tu ? Avant d'avoir traversé le pont, il faut dire "Oncle" à l'ours. J'ai peigné sa barbe dans le sens du poil. Qu'il soit maudit ! "Mon fils vous envoie ses salutations", lui ai-je dit. "Il m'a dit, allez voir Abdülfettah aga, il ne vous laissera pas dans le besoin; il rassemblera entièrement les revenus de la terre; il vous les donnera de sa propre main", lui ai-je dit. L'infidèle se gonflait comme un porc dans son coin. Il faisait la gueule en écoutant. "Par Dieu, ma mère, dit-il, nous ne pouvons même pas labourer et emblaver convenablement nos propres champs. Mais vous pensez, les champs des autres ... Et en ce qui me concerne, j'évite les choses illicites ... De plus, vos champs restent vides. Venez ici et occupez-les !" (152).

La grand-mère qui, au cours de cette visite, fut traitée comme une mendicante, ressent profondément la déchéance de sa famille. Quant à la mère, la misère des siens, restés à Jérusalem, est telle qu'elle ne peut renoncer sans combattre à faire valoir ses droits sur les biens contestés.

Ma mère avait entrepris avec une ardeur nouvelle les démarches pour récupérer les terres : les requêtes, les actes de propriété foncière, les procès pour en obtenir un juste prix, les contacts à prendre avec les juridictions civiles... Les jours, les semaines, les mois passaient, sans grand résultat. Ma mère se fatiguait. Tard au soir, elle rentrait fatiguée, elle abandonnait ses liasses de papier timbré et se laissait tomber sur le lit. Nous restions à la maison sans allumer la lampe jusqu'à des heures tardives afin d'économiser le pétrole. Les cheveux de ma mère blanchirent soudain, ses yeux qui s'enfonçaient dans les orbites, répandaient la tristesse dans la maison (153).

Entre-temps, Mehmet avait promis à sa mère de se remettre à étudier sérieusement, mais le spectacle de sa misère et le rappel de l'infortune de sa famille à Jérusalem lui rendent la fréquentation de l'école plus pénible encore qu'auparavant.

Les semelles de mes sandales étaient trouées, les jambes de mon pantalon étaient effilochées. Malgré les ordres stricts de mon père, ma casquette de l'école moyenne ornée de galons, malgré l'atmosphère extravagante de notre 3e B. où il se passait des choses incroyables, l'école ne pouvait me séduire, le lien avec elle se relâchait de plus en plus. Je n'étais plus un enfant. Mon frère et mon père étaient misérables à l'étranger; ma mère avec ses cheveux qui blanchissaient et ses yeux enfoncés dans les orbites, pataugeait sans cesse, enfoncée dans la boue jusqu'aux genoux; mes sœurs maigrissaient de jour en jour. Vraiment, fréquenter l'école moyenne dans ces conditions, était un luxe. Il se faisait que je n'avais pas le droit de prolonger ce luxe (154).

Sa décision d'abandonner l'école et de chercher du travail afin de ne pas fonder son avenir sur la misère des siens, est encore renforcée par le spectacle des humiliations que subit sa mère en essayant de trouver de quoi nourrir la grand-mère, ses filles et son fils.

Quoi qu'il en soit, je constatai que nous glissions sur la mauvaise pente d'une manière effrayante. Où nous arrêterions-nous ? (...) Un beau jour où nous disions adieu même aux olives noires et au pain (...), ma mère partit pour demander de l'argent à prêter (...). Ma mère revint enfin, les mains vides. Elle semblait sans forces. Elle monta les escaliers avec peine. Juste comme elle allait pénétrer dans la chambre, elle s'appuya au chambranle. "De l'eau, dit-elle, de grâce, un peu d'eau". Qu'était-il arrivé ? (...) Ma mère avait été très mal accueillie par quelqu'un qui fut très proche de nous; elle s'était rendue là pour demander de l'argent à prêter. On ne l'avait même pas invitée à monter. On lui demanda ce qu'elle voulait à la porte de rue (...) Ma mère dit : "Les enfants ont faim à la maison, je ne suis pas venue pour ouvrir les anciens dossiers". La femme qui fut proche de nous s'énerva :

"Très bien, dit-elle, vous n'êtes pas venue pour ouvrir les anciens dossiers ? Dans ce cas, formons immédiatement les anciens dossiers !" Et elle claqua la porte au nez de ma mère (155).

Il quitte l'école, cherche du travail et réussit à se faire engager comme manœuvre. Le travail se révèle rapidement trop dur pour lui. Il l'abandonne, cherche un nouvel emploi et finit par être engagé comme comptable dans l'usine de textile où il avait travaillé auparavant comme ouvrier avec Gazi.

Plus tard, mon chemin croisa à nouveau celui de l'usine : c'était précisément celle où j'avais tissé des toiles avec Gazi ... Mais cette fois, j'y entrai comme aide-comptable ! Chaque mois, 24 livres 95 piastres exactement, me passaient par les mains. J'étais indépendant (156).

Ce fut à cette époque qu'il rencontra dans l'usine une jeune ouvrière bosniaque, Nuriye, qu'il épousa. Elle fut pour lui un soutien constant dans les difficultés qu'il eut à affronter, tant sur le plan matériel que politique. Mais si le mariage apporta à Mehmet le bonheur et la stabilité, il fut aussi une source de difficultés nouvelles. Surtout lorsque naquit le premier enfant. Comment, en effet, nourrir une famille de trois personnes avec 24 livres et 95 piastres ? Les difficultés ne cesseront d'ailleurs de s'accroître à mesure que la famille s'agrandit. Les ennuis ne l'empêchent pas, toutefois, de continuer, comme par le passé, à lire abondamment : la philosophie, la sociologie et la littérature le passionnent; mais par-dessus tout, la poésie, suscite son enthousiasme.

Vint le temps du service militaire et les premiers ennuis de Mehmet avec l'autorité. Il a vingt-trois ans et il entre à l'armée assez calmement. Il était beaucoup plus instruit que ses camarades de régiment. Aussi, trouvait-il sans cesse des erreurs dans les

cours que donnait le lieutenant, et même dans ceux du capitaine; ce qui les indisposait. En outre, pour voir sa femme et sa petite fille, il fait souvent "le mur", et parvient, à force d'astuce, à quitter Mide, où il était caserné, pour se rendre à Adana. Nous sommes en 1937, période au cours de laquelle les revendications turques sur le Sanjak d'Alexandrette créent une tension entre la France et la Turquie; en raison de ce conflit, toutes les permissions accordées en temps normal aux soldats sont levées. Son capitaine, très tolérant, avait accepté de fermer les yeux sur ses absences à condition que Mehmet, s'il était pris, avoue aux gendarmes qu'il avait fui à l'insu de ses supérieurs. Il trouve rapidement le moyen de gagner Adana en train, sans attirer l'attention de la police militaire. Aussi, ses ennuis ne viendront-ils pas de l'armée, mais de la police. Il raconte ainsi les circonstances de son arrestation.

- A la gare d'Adana, quelqu'un de la première section politique me vit; des fonctionnaires civils, qui connaissaient mon père, s'attachèrent à mes pas les jours où je restais à Adana, après avoir quitté la caserne. Moi j'étais venu à Adana seulement pour voir ma femme et ma fille, mais eux cherchaient anguille sous roche. Ils ne furent pas agréables, mais ils ne furent pas injustes non plus ... Mais la poésie, la littérature, la politique et d'autres choses s'en mêlèrent. Je parlais beaucoup. Je me lançais dans des discours enflammés, je préparais mes discours sans en savoir la raison et je prenais le ton d'un leader. Dans les discussions que j'entreprenais, il fallait absolument que j'aie le dernier mot. Il fallait absolument que les autres fussent d'accord avec mes idées. Et ils l'étaient. Ce fut sur ce point que la police s'arrêta. Moi, je n'étais vraiment au courant de rien.

Ces dernières années, Nazim Hikmet avait été publié, je le connaissais par des livres remarquables. Je n'étais pas communiste. Au contraire, j'étais anti-communiste. Au reste, je ne savais même pas ce qu'était le communisme. Mais je voulais apprendre tout ce que je ne savais pas. Dans mon pays, il n'était pas possible d'apprendre cela. A cette époque, il était interdit de publier des ouvrages relatifs à cette doctrine. Mais moi, je l'avais apprise comme j'avais pu, en lisant des livres, surtout des publications de sociologie, d'histoire ou de philosophie.

A la caserne, je transportais dans mon sac de soldat des coupures de journaux et des livres de poèmes de Nazim Hikmet; je les lisais entre les exercices ou dans les débits de boisson de la ville de Niğde, pendant les congés hebdomadaires; je discutais avec ceux qui s'opposaient à mes vues. Pendant mes discussions, des fonctionnaires en civil de la section politique étaient présents. Quoi qu'il en soit, je fus arrêté au moment jugé opportun et je comparus devant le tribunal militaire. Le jeune homme dont le père était un politicien, avaient été arrêté pour des raisons politiques comme son père. Je commençais à me considérer comme un homme important dont l'Etat s'occupait (*).

Le tribunal militaire du 6e corps d'armée de Kayseri le condamne à cinq ans de réclusion criminelle et le transfère à la prison civile. Les condamnés le reçoivent comme un héros emprisonné en raison de ses convictions. Il passe son temps à rédiger des requêtes, et même des projets de recours, pour les malheureux qu'il rencontre dans la prison. "Pour cela, dit-il, ils m'aimaient beaucoup".

Un an et demi plus tard, il rencontra Nazim Hikmet. Il lui montra ses poèmes, non sans appréhension. "Il (Nazim Hikmet) ne les aima pas. Et il avait raison. La plupart des poèmes que j'avais écrits, portaient la marque de son influence. Je devais l'essentiel de ma culture artistique et littéraire à Nazim" (*). Ce fut grâce aux critiques et aux conseils de Nazim Hikmet que Mehmet Ögütçü trouva sa voie comme nouvelliste et romancier. Mais il ne renonça pourtant pas immédiatement à la poésie. Il publia successivement, sous le pseudonyme de Orhan Raşit, la nouvelle "Balık" ("Le poisson") (1940), dans la revue "Yeni Edebiyat" cette nouvelle a pris place, plus tard, dans son premier roman autobiographique "Baba Evi" ("La maison du père"); un poème dans le n° 21 de la même revue et, dans

(*) Propos recueillis par l'auteur.

le n° 22, une nouvelle intitulée "Bir Yılbaşı Kacerâci" ("Une aventure au Nouvel An") (1941); dans le n° 24, encore un poème; puis dans le n° 26, à nouveau une nouvelle, "Kardeşim Niyazi" ("Mon frère Niyazi") (1941). Dans la revue "Yürüyüş", il fait paraître ses œuvres suivantes : dans le n° 9, une nouvelle : "Babam" ("Mon père") (1942); dans le n° 11, un poème; dans le n° 13, la nouvelle "Telefon" ("Le téléphone") (1942); dans le n° 14, à nouveau un poème; dans les n°s 17-18, la nouvelle connue sous le titre "Bir Ölüm Dair" ("Au sujet d'une mort") (avril-juillet 1943). Dans le journal "İkdam" il fait paraître ses nouvelles "Gülüm" ("Gülüm") et "Asma Çubuğu" ("Le cep de vigne") (1942). En 1943, il fait publier sa nouvelle "Çocuk Ali" ("Ali l'enfant") dans la revue "Yurt ve Dünya" (1943).

Pour Orhan Kemal - ce fut le dernier pseudonyme qu'il choisit et sous lequel il gagna la célébrité -, son séjour en prison fut bénéfique; il en sortit ayant acquis une personnalité littéraire nouvelle; il y a mûri, et son inspiration, il ne la cherchera désormais qu'en lui. La revue "Varlık" l'a remarqué et lui offre de publier ses nouvelles : la première qu'il y fit paraître avait pour titre "Revir Meydancı Yusuf" ("Yusuf le balayeur de l'infirmerie") (1944). Lorsque "Varlık" organise en janvier 1945 une enquête auprès de ses lecteurs qui sont appelés à désigner le meilleur nouvelliste de l'année, Orhan Kemal l'emporte à une très large majorité. Avec ses deux romans autobiographiques "Baba Evi" ("La maison du père") et "Avare Yillar" ("Les années difficiles"), et son recueil de nouvelles "Ekmek Kavgası" ("La bataille du pain"), sa renommée s'étend et ne cessera de s'affirmer au fil de ses publications (157). Ses premières nouvelles attirent l'attention des nouvellistes réputés de l'époque, et surtout celle de Sabahattin Ali, qui écrit à Nazim Hikmet pour lui faire part de son enthousiasme et l'interroger sur la personnalité de ce nouvel écrivain

dont le talent lui semblait prometteur.

La période qui s'étend de 1949 à 1970 est une période de production intensive : nouvelles, romans, scénarios, pièces de théâtre, articles parus dans des journaux se succèdent à un rythme effréné. En effet, Orhan Kemal, qui a décidé de vivre de sa plume et s'est installé à Istanbul, est obligé de produire sans arrêt pour assurer la subsistance de sa nombreuse famille (il a quatre enfants, une fille et trois fils). Constamment confronté, jusqu'à la fin de sa vie, avec des problèmes d'argent, il fut obligé de se disperser et de rédiger ses écrits au fil de la plume, sans avoir pu, la plupart du temps, les relire. D'où l'abondance de sa production et certaines imperfections formelles.

Dans la série de ses publications, nous pouvons retenir, dans le domaine de la nouvelle, les recueils suivants :

- "Ekmek Kavgası" ("La bataille du pain") (158)
- "Seçilmiş Mikâyeler Dergisi Orhan Kemal'sayısı" ("Revue de nouvelles choisies, numéro consacré à Orhan Kemal") (159)
- "Sarhoşlar" ("Les ivrognes") (160)
- "Çamaşırcının Kızı" ("La fille de la lavandière") (161)
- "72 Kõğuş" ("Cellule 72") (162)
- "Grev" ("Grève") (163)
- "Arka Sokak" ("La rue de derrière") (164)
- "Kardeş Payı" ("Partage de frères") (165), pour lequel il reçut en 1957 le prix Saîf Faik de la nouvelle.
- "Bâbil Kulesi" ("La tour de Babel") (166)
- "Dünyada Harp Vardı" ("Il y eut la guerre dans le monde") (167)
- "Mahalle Kavgası" ("La guerre du quartier") (168)
- "Önce Ekmek" ("Du pain d'abord") (169)
- "Küçükler ve Büyükler" ("Les petits et les grands") (170)



Les romans qu'il a publiés de 1949 à 1970 sont (*) :

- "Baba Evi" ("La maison du père") (**)
- "Avare Yıllar" ("Les années difficiles")
- "Murtaza" ("Murtaza")
- "Cemile" ("Cemile")
- "Beraketli Topraklar Üzerinde" ("Sur des terres fertiles")
- "Suçlu" ("Le coupable")
- "Devlet Kuşu" ("La bonne fortune")
- "Vukuat Var" ("Il y a un incident")
- "Gâvurun Kızı" ("La fille de l'infidèle")
- "Küçük" ("Le tout petit")
- "Dünya Evi" ("La maison du monde") (171)
- "El Kızı" ("L'étrangère")
- "Hanımın Çiftliği" ("La terre de la femme")
- "Eski ve Gülleri" ("Le chiffonnier et ses fils")
- "Gurbet Kuşları" ("Les oiseaux de l'exil")
- "Sokakların Çocuğu" ("L'enfant des rues")
- "Kanlı Topraklar" ("Les terres sanglantes")
- "Bir Filiz Vardı" ("Il y avait un bourgeon")
- "Yalancı Dünya" ("Le monde trompeur")
- "Müfettişler Müfettişi" ("L'inspecteur")
- "Evlerden Biri" ("L'une des maisons")
- "Arkadaş Islıkları" ("Les sifflements amicaux")
- "Kötü Yol" ("La mauvaise voie")
- "Üç Kâğıtçı" ("Le faussaire") (172)
- "Kaçak" ("Le fugitif")

Ces romans peuvent être groupés en trois catégories :

- les récits autobiographiques désignés par Orhan Kemal sous le titre général de "Küçük Adamın Notları" ("Notes du petit homme"),

(*) voir bibliographie des romans d'Orhan Kemal.

(**) Les romans sont classés par ordre chronologique de rédaction.

qui recouvre des oeuvres comme "Baba Evi", "Avare Yillar", "Cemile" et DÜnya Evi".

- les romans appartenant au cycle de Çukurova : "Bereketli Topraklar Üzerinde", "Vukuat var", "Hanimin çiftliği", "Eskici ve Oğulları", "Kanli Topraklar".
- les romans concernant "les petits hommes" dans la "grande Ville". Ces oeuvres lui assurèrent une renommée internationale, puisque "Baba Evi" fut traduit en italien par Paolo Cerulli sous le titre de "La casa del Babbo" (173), et "Bereketli Topraklar Üzerinde" en français par Kemal et Jacqueline Bastuji sous le titre de "Sur les terres fertiles" (174). De plus, plusieurs de ses romans ont été traduits en russe, en bulgare, en hongrois, en roumain et en serbo-croate.

Certains récits parus dans des journaux n'ont jamais été publiés sous forme de livres. C'est le cas de "Son Kurşun" ("La dernière balle"), paru dans la revue "Merhaba" en 1953; de "Yeşilçam Sokakı" ("La rue du pin vert"), dans la revue "Manolya", en 1954; de "Fırtınalı Gece" ("Nuit de tempête"), dans le journal "Vatan", en 1955; de "Kenarin Kelberi" ("La beauté des faubourgs"), dans "Halk", en 1956; et, enfin, de "Bar Kızı" ("La fille du bar"), dans "Akşam", en 1956 (175).

A ces oeuvres de fiction, il faut encore ajouter une série d'articles : "Mahkemenin gizgileri" ("Les faits saillants au tribunal"), "Şehirden gizgileri" ("Les faits saillants à la ville"), parus dans "Vatan" respectivement en 1955 et en 1956; "Çok çocuklu Aileler Arasında" ("Parmi les familles nombreuses"), paru dans "Akşam" en 1956 (176). Signalons aussi un livre intitulé "Senaryo Tekniği" ("Technique du scénario" (177) et un recueil de souvenirs, "Nazım Hikmetle Be Buçuk Yıl" ("Trois ans et demi avec Nazım Hikmet") (178).

Pour clôturer cette longue liste, il convient encore de mentionner les pièces de théâtre écrites par Orhan Kemal : il y eut d'abord "İspinozlar" ("Les pinsons"), qui rencontre un vif succès; ensuite "Yalova Kaymakamı" ("Le kaymakam de Yalova"), qui tint l'affiche trois ans; "72 Koğuş" ("Cellule 72") pièce tirée d'une nouvelle, qui fut saluée par les critiques unanimes et fut jouée non seulement dans les grands centres, mais aussi dans les petites villes de province, où il fut chaleureusement applaudi; "Eskici Dükkanı" ("La boutique du chiffonnier") fut aussi bien accueilli par le public que la pièce précédente; enfin, la carrière d'homme de théâtre d'Orhan Kemal se termine sur un autre succès retentissant avec "Murtaza" ("Murtaza"), pièce adaptée du roman du même nom (179).

Orhan Kemal meurt le 2 juin 1972 à Sofia, où il assistait au Congrès des écrivains socialistes. Ennemi de l'injustice et du conformisme, il laisse à ceux qui l'ont connu le souvenir d'un homme profondément honnête et chaleureux, fidèle à ses convictions au point de leur sacrifier sa liberté pour les servir. L'amitié faisait chez lui l'objet d'un véritable culte, et aucun ami ne fit jamais appel à lui en vain. Sa maison, sa table, son cœur tout à la fois nous étaient ouverts à toutes les heures de la journée et du soir. De nos longues discussions, nous retiendrons son insatiable curiosité intellectuelle et une bonté inépuisable qui ne manquait aucune occasion de s'exprimer au service de ses familiers et des déshérités. Auprès de lui, nous réapprenions l'amour des hommes et les vertus de l'enfance : l'espoir fou et l'enthousiasme.

Les événements de sa jeunesse, fondements de son orientation
idéologique.

Tout au long de son oeuvre, Orhan Kemal apparaît comme un détracteur impitoyable de l'ordre social instauré depuis le début de la période kémaliste. Psychologiquement tout l'avait préparé à se poser en adversaire du nouveau régime instauré depuis 1923. Né dans une famille riche et respectée, il supportera de plus en plus mal sa misère à mesure qu'elle lui apparaîtra comme une source d'humiliation : sa grand-mère est traitée avec grossièreté par des gens qui étaient ses inférieurs avant 1930; sa mère se fait rabrouer par d'anciens amis auxquels elle avait demandé de l'argent à prêter. Lui-même, s'imaginant le respect dont il eût été entouré si son père n'avait été contraint de s'exiler, commence à ressentir sa pauvreté comme une déchéance.

A cause de mes sandales trouées et de mon pantalon élimé, il me semblait que je portais le terrible fardeau de la honte. Il en résultait que j'étais le fils stupide d'un père stupide. L'évaluation qui donnait la mesure de ce qui est bien ou mal est leur (= des bourgeois) évaluation. Moi en fonction de cette estimation j'étais, soit un imbécile, soit un homme laid, soit encore un pauvre type. C'est pourquoi je m'efforçais de les fuir, de ne pas leur montrer mes sandales trouées et mon pantalon élimé. Partout où ils pouvaient me voir, j'étais mal à l'aise, à cause de leurs regards braqués sur moi et de leurs chuchotements, qui semblaient confirmer mes impressions. J'étais envahi de complexes qui ne faisaient que s'amplifier. Je commençais à avoir honte de mon nez bosselé, de mes mains décharnées, de mon visage émacié. Si je sentais le regard de l'un d'eux se poser sur moi, mes cheveux se hérissaient, une sueur froide coulait le long de mon dos, mes oreilles se mettaient à bourdonner, un tremblement nerveux agitait mes paupières, mes mains étaient glacées : il me semblait que je me ratatînais, que mon nez bosselé se bosselait davantage, que j'enlaidissais encore. Par après, j'étais même devenu honteux des belles choses exposées aux vitrines. Tout cela était réservé aux gens qui croyaient avoir été créés pour bien

manger, pour bien s'habiller et pour flâner. Lorsque je me glissais à leurs côtés, ils semblaient pincer les lèvres et froncer les sourcils. Moi je les fuyais, ainsi que toutes les belles choses qui leur étaient réservées (...). Je voulais retrouver la lumière, trouver une porte de sortie. Une délivrance absolue était nécessaire au point que je pourrais vendre des melons, des pastèques, travailler à l'usine. Dans ces milieux, je pourrais me promener avec mes sandales trouées et avec mon pantalon élimé sans qu'on s'occupe de moi, sans qu'on me fasse honte; sans avoir honte de mon nez bosselé et de mes mains décharnées (180).

Afin d'éviter tout contact avec les gens susceptibles de connaître l'histoire de sa déchéance sociale, Orhan Kemal se retire dans les champs situés à proximité de la ville. Mais la solitude ne lui procure pas la paix de l'âme qu'il recherche. Ses problèmes l'assaillent sans cesse.

Qu'avait-il voulu de notre famille, le juge de notre destin, le maître de la création, le créateur du bien et du mal, du diable et du miséricordieux ? Pourquoi mon père s'était-il occupé de politique; pourquoi s'était-il exilé; pourquoi étions-nous tombés dans la misère, pourquoi étais-je obligé de me promener avec des sandales trouées et un pantalon élimé; pourquoi étais-je la cible des regards aigus de ceux qui nous entouraient ? Ce qui est certain, c'est que tout ceci a été écrit sur nos fronts, de toute éternité, par Allah qui est le juge de notre destin, le Maître de l'univers (...). Fort bien, mais pourquoi ? Que lui avons-nous fait pour qu'il écrive ce triste destin sur nos fronts ? Pourquoi ces regards aigus de notre entourage ? Ou bien aurais-je moi-même écrit ce destin sur mon propre front ? Ou bien Allah est-il de leur côté ? Et s'il était aussi de leur côté ? Ce serait une chose terrible, vraiment terrible (...). Il me semblait être devenu un scorpion enfermé dans un cercle de feu. Si j'arpentais le pavé de la ville, je me trouvais dans le cercle de feu de ceux qui croyaient être venus au monde pour manger abondamment et pour flâner; quand je me lançais dans les champs, je me trouvais dans un autre cercle de feu : celui d'Allah et de ses problèmes. Je n'avais aucune voie pour en sortir (181).

La fréquentation de l'école ne lui offre aucun réconfort moral. Là aussi il se sent considéré comme un déclassé; le jour où le directeur réprimandera sa classe pour indiscipline, il se sentira particulièrement visé et quittera l'école.

J'avais baissé les yeux, ma tête tournait, mes oreilles bourdonnaient. Toi, surtout toi ... L'enfant que la cigogae avait jeté, l'aubergine noire que les gelées avaient abîmée ... Qu'avais-je à faire, ici, dans leur cercle de feu ? Qu'est-ce que j'attendais d'eux ? Ce qu'ils me donneront, est-ce l'instrument pour avoir facilement du pain ? Toi, parmi eux, tu es un limaçon obligé de te retirer dans ta coquille ! As-tu compris ? Qu'ils gardent leur diplôme, sors ta voiture (162) !

Dans l'immédiat, le fait d'avoir quitté l'école n'allège pas ses complexes : ils se renforceront au contraire lorsqu'il se rendra compte qu'aux yeux des anciens amis de son père, cette décision le place plus bas encore dans l'échelle sociale. Cette évidence s'impose à lui lorsqu'une ancienne relation l'interroge.

- Tu as terminé le lycée, bien sûr !

Hélas, en ce moment, je suis écrasé par mon insignifiance. Sans aucun doute, je suis l'homme le plus chétif et le plus laid du monde. Et s'il apprenait que ce n'est pas seulement le lycée, mais même l'école moyenne que je n'ai pas terminée (163) ?

Le malaise du jeune homme s'accentuera davantage encore lorsque la famille entière se met à lui poser des questions.

- Il n'a pas pu terminer le lycée (répond l'homme à sa femme qui l'interroge).

Ah ! la valeur que ces gens attribuent à l'instrument pour gagner facilement son pain.

- Les moyennes ? demande-t-elle.

- Je ne crois même pas qu'il ait pu terminer ses moyennes (164).

Pour se tirer d'une situation humiliante, il s'invente une brillante carrière.

- J'ai présenté l'examen d'entrée dans une banque. Dans quelques jours, je commencerai à travailler.

L'homme s'étonna.

- Vraiment, maşallah ... Si c'est ainsi ...

- C'est ainsi.

- Tu as dit "dans une banque" ?

- Oui, dans une banque.

- Dans ce cas, les diplômés du lycée ne se sont certainement pas présentés.

- Nous étions vingt personnes; parmi nous, cinq avaient le diplôme du lycée; trois autres étaient de brillants comptables.

- Bravo ! Je ne croyais pas que ...

.....

- Cette année, j'entrerai au lycée. Après cela, l'Université. Puis après, peut-être présenterais-je des examens en Europe.

- Très intelligent, très entreprenant, maşallah !

Le vieillard cligna de l'oeil en direction de sa femme.

- Tout à fait comme son père, dit la femme (185).

Cette dernière remarque n'est pas de nature à apaiser les tourments d'Orhan Kemal. Toute sa jeunesse, en effet, est hantée par l'image de ce père qu'il déteste et envie à la fois. La comparaison n'est guère favorable au jeune homme : le père possédait une instruction et une culture appréciables; il fut, avant 1930, un homme politique estimé et sa position sociale en faisait un homme respecté. Sur le plan physique, le contraste entre le fils et le père est total, comme ne manquent pas de le faire remarquer ceux qui ont connu celui-ci.

- Tu ne ressembles pas à ton père, dit-il; lui, il ne pouvait entrer par la porte. Toi tu es resté chétif (186).

.....

- Mais, dit-elle, il ne ressemble pas du tout à son père, n'est-ce pas (...) Son père ne pouvait entrer par ces portes, maşallah (187).

En renonçant à poursuivre ses études, Orhan Kemal devait abandonner tout espoir de devenir un jour l'égal de son père, de reconquérir le rang social qui fut celui de sa famille, et de jouir de l'estime de ceux qui la connurent. Ces certitudes accrurent son désarroi. Sa manie de la persécution s'aggrava à mesure que s'estompait l'espoir de trouver un monde où sa misère ne serait plus un objet de mépris. Providentiellement, il rencontra un ouvrier qui l'aïda à surmonter ses complexes et l'engagea à chercher du travail sans se soucier de l'opinion publique.

- ... A Beyrouth, vous avez fait le métier de plongeur. Vous pouvez aussi le faire ici. Ou bien, par exemple, ne pouvez-vous pas vendre de l'ayran ?

.....

- Si c'était dans un autre pays, je pourrais en vendre, mais ...

- Vous ne pouvez pas en vendre ici ... Parce que cela porterait préjudice à votre qualité d'aristocrate ... Que diraient les gens, n'est-ce pas ? Ils pourraient dire : "Cet enfant qui est tombé si bas n'est pas le fils de cet homme", n'est-ce pas ? Ils vous feraient rougir de honte (188).

Au terme de longues discussions, le nouvel ami d'Orhan Kemal parvient à le convaincre d'adopter une attitude conforme, non pas aux exigences du milieu dont il est issu, mais aux nécessités de la situation présente. Ces sages conseils amèneront le jeune homme à assumer sa condition de fils de famille ruinée et à accepter n'importe quel emploi susceptible de rapporter quelque argent. Il cesse dès lors d'être un fardeau pour sa famille, découvre avec surprise la joie de ne dépendre désormais que de lui-même et se dégage peu à peu de ses complexes.

Trois jours plus tard, je fus engagé pour transporter des cailloux sur un chantier (...). J'étais enthousiaste ... Cela me rappelait la joie de ce matin où nous étions allés pour la première fois à l'usine avec Gazi. Je voulais crier, injurier les pavillons et les maisons endormis, faire savoir que j'allais gagner mon pain à la sueur de mon front, proclamer ceci au monde entier. Ni mon nez bosselé, mes mains décharnées, ni mon pantalon élimé ne me tourmentaient plus. Mes camarades de travail ne s'occupaient pas moi. Je voulais crier : "Que vos diplômes se déchirent en mille morceaux sur votre tête !" (189).

Le fait de n'avoir pu décrocher un diplôme semble avoir suscité chez lui quelque amertume, du moins avant qu'il ne s'oriente vers le métier d'écrivain. Il ne manquait aucune occasion d'afficher un certain scepticisme au sujet de la valeur réelle que confère à un individu la possession d'un diplôme. Et ce ne fut pas le moindre paradoxe qu'il se pose avant tout en romancier du petit peuple, mais ne rencontra de réel succès qu'auprès des intellectuels. Quel qu'il en soit, Orhan Kemal essaiera honnêtement de s'intégrer dans le milieu des gagne-petit qui est désormais le sien. Mais si ses rapports avec les ouvriers sont bons, ils résultent avant tout d'un effort d'adaptation de sa part, et non de la rencontre spontanée d'affinités véritables. Ce qu'il essaie d'idéaliser dans son œuvre biographique, c'est moins la qualité de la fonction d'ouvrier, dont le travail est le pilier du bien-être et du progrès de la société, que son propre engagement dans une voie inhabituelle pour "le fils d'un tel homme" (190). Et si l'on trouve des réflexions de ce genre dans "Avere Villar":

- Le monde n'est pas composé que de fonctionnaires. Les fonctionnaires ne constituent même pas un poil sur le chamou. La plupart des gens dans le monde ne possèdent pas de diplôme de l'école secondaire, mais ils travaillent, ils gagnent leur vie, ils font vivre les diplômés, ils vivent eux-mêmes et il se battent (191).

Il existe d'autres passages qui montrent combien il demeure attaché à ce que représentait sa famille, combien lui est agréable la considération qui reste liée à la place qu'elle occupait dans la hiérarchie sociale. Ainsi, lorsqu'il se rend pour la première fois à l'usine, il fait dire à l'un des ouvriers avec qui il travaille :

- Je pense à l'oeuvre de Dieu ... Comment est-il possible que le fils d'un tel père puisse venir travailler en ma compagnie (192).

Dans le même esprit, nous trouvons cette phrase d'un ami de son père qui lui recommande de continuer ses études :

- Présente sans faute les examens du lycée, dit-il; mets le diplôme dans ta poche ... Continue tes études supérieures ... car ton père ... car la famille à laquelle tu appartiens (193).

Parfois aussi, il aime à souligner sa simplicité et sa cordialité avec les ouvriers, bien que, comme comptable, il appartienne à une catégorie sociale supérieure. Parlant du héros dans "Cemile", un de ses romans autobiographiques, il décrit son comportement en ces termes :

- Il était familier avec les ouvriers; il aimait parler et plaisanter avec eux (194).

Comportement dont les ouvriers ont tout lieu de se réjouir, dans une société où les hiérarchies sociales sont fortement marquées. Aussi l'auteur aime-t-il souligner les commentaires que suscite parmi les ouvriers cette attitude inhabituelle.

- ... C'est un type vraiment bien (...) Je lui ai dit : "Viens, fumons une cigarette !". "D'accord, a-t-il dit". Il m'a même accompagné dans le couloir qui mène aux latrines. Si c'avait été un autre employé... (195).

Attitude d'autant plus choquante pour la bourgeoisie qu'il pousse le non-conformisme jusqu'à épouser une fille d'ouvrier. Bien que sa famille soit ruinée, ceci apparaît comme une mésalliance scandaleuse. Et lorsqu'un de ses amis, Hasan Hüseyin, lui dit ...

- Ne pouvais-tu donc pas trouver d'autres filles ? En épousant une vulgaire fille d'ouvrier, tu as souillé le nom de ton père (196).

il ne fait qu'exprimer l'opinion générale. Le comble de l'ironie, en l'occurrence, sera de voir la femme d'Orhan Kemal, elle-même, prendre conscience de son ascension dans l'échelle sociale au point de reprocher à son mari sa familiarité avec des employés d'un rang inférieur.

- Je suis furieuse contre Saban, le commis.
 - Pourquoi ?
 - GÜLLÜ (une amie de la femme d'Orhan Kemal) a dit : "Dis à ton mari qu'il ne doit pas se lier d'amitié avec ce vagabond."
 - GÜLLÜ a-t-elle dit ça ?
 - Oui, GÜLLÜ, Aliş et sa femme. Et ils ont raison. Qu'es-tu, toi ? Qu'est-il lui ? Toi, tu es un employé; et lui (197) ?

Cet esprit de strict cloisonnement entre les couches sociales est enraciné à un degré tel qu'il sera fort difficile à Orhan Kemal de changer l'optique de sa femme, qui se laissera finalement convaincre par les arguments de son mari.

Pour avoir vécu parmi eux, Orhan Kemal connaît admirablement la mentalité des ouvriers, leurs aspirations, leur situation maté-

rielle et les conditions de travail qui leur étaient imposées. Et c'est en cela qu'il se distingue des précurseurs du "réalisme social". En effet, alors que Sadri Ertem ou Sabahattin Ali, par exemple, se penchent sur des phénomènes qui leur sont, à vrai dire, étrangers, Orhan Kemal et les "réalistes sociaux" de sa génération décrivent, dans la plupart des cas, des réalités vues de l'intérieur (198). Orhan Kemal n'a qu'à puiser dans ses propres souvenirs pour évoquer les abus dont les employeurs se rendent coupables à l'égard de leurs ouvriers. C'est ce que montrent certains passages relevés dans son oeuvre autobiographique, qui décrivent le monde de l'usine au moment où il travaille dans une fabrique de textiles, d'abord comme ouvrier, puis comme employé. On s'aperçoit, par exemple, qu'en cas d'accident de travail, la direction essaie de faire retomber la responsabilité sur les ouvriers, afin de n'avoir à payer aucune indemnité. Les faits se présentent de la manière suivante : un ouvrier placé devant un métier à tisser est frappé à l'oreille par une navette; il s'écroule, gravement blessé. Orhan Kemal s'entretient avec un de ses camarades.

- Bon (c'est Orhan Kemal qui parle), qu'arrivera-t-il maintenant ?
- Qu'arrivera-t-il ? tu l'as vu : la navette a dévié, le pauvre l'a ramassée sur l'oreille. S'il mourait, pour éviter de payer l'indemnité, la direction voudrait imputer la responsabilité de l'accident au pauvre Dursun (un autre ouvrier attaché au même métier). En vérité... l'incident est dû pour moitié à l'état du métier, pour moitié à la négligence du contremaître.
- Pourquoi ?
- Les fils tendus sur le métier étaient entièrement noués. Si la navette vient à toucher l'un de ces noeuds, elle est déviée de sa course. Le contremaître s'en fout, bien qu'il le sache (199).

En fait, la fonction de contremaître consiste à obtenir des hommes placés sous sa direction un rendement maximum. Il ne sera maintenu

À son poste qu'en fonction du degré de productivité de son équipe; craignant fort de perdre son temps, il n'accorde qu'une attention limitée aux mesures de sécurité. A ces mauvaises conditions de travail s'ajoute la psychose créée par l'instabilité de l'emploi. La règle générale régissant la machine économique turque étant celle du profit, en dehors de toute considération humanitaire, il était aisé pour un patron de se débarrasser, sans autre forme de procès, d'un ouvrier devenu encombrant, dès lors qu'il y trouvait quelque intérêt. Orhan Kemal en fit l'expérience alors qu'il était apprenti tisserand.

Tous les métiers étaient occupés. A côté des ouvriers spécialisés, d'autres ouvriers travaillaient sans percevoir aucune rémunération. Ceux-ci, comme nous-mêmes, avaient appris rapidement les rudiments du métier; ils avaient, comme nous, passé brillamment le test. Le contremaître leur avait dit : "Bravo ! je vous donnerai le premier métier disponible". Plus tard, nous avons compris que nous étions des cadres de réserve que les patrons gardaient sous la main, au cas où il leur faudrait licencier de la main-d'oeuvre (*) (...) Lorsqu'ils chassèrent de nombreux tisserands de l'usine, ils remplirent les places devenues vacantes avec les cadres de réserve (200).

Nous trouvons un autre exemple de licenciement immédiat observé par l'auteur dans "Cemile" : le salaire hebdomadaire avait été estimé insuffisant par les ouvriers, qui créent des désordres dans l'usine; le patron décide d'expulser les fauteurs de troubles et de les remplacer par une main-d'oeuvre recrutée dans une autre région.

(*) Soit à la suite de conflits; soit pour des raisons de rentabilité, si le salaire alloué aux ouvriers est considéré trop élevé.

- Monsieur (c'est le directeur de l'usine qui parle au patron), il est facile de faire venir des ouvriers d'Istanbul ou d'Izmir, mais avez-vous réfléchi aux conséquences d'une telle décision ?
- Quelles conséquences ?
- Les ouvriers provenant de ces régions sont moins maniables que ceux d'ici, et ils n'accepteront pas les conditions de vie des gens d'ici.
- Comment ?
- Avant tout, il y a la question du salaire... Ils ne travailleront pas pour le même prix que les indigènes; ils voudront être mieux rémunérés.
- Oui ?
- Leurs besoins sont plus grands.
- Sans doute ...
- ... Ils plient moins facilement devant les ordres de leurs supérieurs, et acceptent moins facilement les coups... Ils ouvriront les yeux de la main-d'oeuvre locale, qui était paisible et soumise jusqu'ici, mais qui finira par ne plus se contenter de ce qu'elle a ... (201)

Ce passage nous semble doublement intéressant. Il nous montre d'abord que le montant des salaires est fixé par le patron, libre de congédier les ouvriers assez téméraires pour exiger une revalorisation de leur rémunération. Il ressort, en outre, de ce dialogue que les ouvriers des grandes villes bénéficient d'une rétribution plus élevée que leurs homologues des petites localités provinciales, et forment en tout cas une masse moins soumise et plus revendicatrice. Ces différences de comportement entre les masses des grandes villes et celles des petites cités explique le développement rapide du syndicalisme et des partis de gauche qui s'est produit après la libéralisation de 1946 à Ankara, Istanbul et Izmir, et l'apathie des populations partout ailleurs. Il faut attribuer à la même origine le caractère plus dur de la lutte syndicale, après 1960, dans les trois centres urbains cités, et l'implantation rapide qu'y connut le Parti Ouvrier Turc, alors que son influence fut négligeable dans le reste du pays, à l'exception du bassin minier de Zonguldak et, à partir de 1960 environ, de cer-

taines localités à forte population kurde.

Les comportements et la psychologie du monde ouvrier sont décrits avec un sens remarquable de l'exactitude et de la nuance, fruit d'une expérience personnelle. Pour avoir vécu au contact de ce milieu, Orhan Kemal, malgré un a priori de sympathie, en connaît les défauts et les faiblesses, et en parle avec complaisance. Il sait, par exemple, combien il peut être facile à un ambitieux, qui sait utiliser un langage qu'ils comprennent, de pousser les masses aux pires excès, surtout s'il s'appuie sur leur xénophobie. L'usine où il a travaillé lui fournit, à ce propos, un exemple assez significatif. Cet établissement appartenait à deux associés; l'un d'eux, Kadir Ağa, désireux de s'assurer le contrôle effectif de l'affaire, tente de discréditer auprès des ouvriers l'ingénieur italien engagé par son collaborateur; pour mener à bien sa propagande de dénigrement, il peut compter sur le concours des contremaîtres, qui espèrent remplacer l'étranger indésirable et entreprennent de saboter le travail; leurs efforts sont couronnés de succès auprès des ouvriers, pour lesquels le mauvais état des travaux ne peut être imputé qu'à l'Italien.

- Eh (c'est Kadir Ağa qui parle à un jeune ouvrier) ! es-tu content de l'organisation de l'Italien ?
- Tu parles, Ağa, pourquoi donc nous as-tu collé cet infidèle sur le dos ?

.....

- Tous les ouvriers sont mécontents, dit le contremaître. Si cela continue ainsi, ça va mal tourner pour le type.
- Qu'y puis-je ? répondit l'Ağa. Je ne suis pas le seul maître de l'usine. Ce n'est pas moi qui ai engagé ce type (202).

Jour après jour, Kadir Ağa et ses complices poursuivent leur travail de sape auprès des ouvriers. Ceux-ci s'inquiètent de plus en plus : ils sont payés à la pièce; que le rythme de la production

reste aussi bas, et ils connaîtront des fins de mois particulièrement difficiles. Seuls deux ouvriers ont compris la manœuvre.

- ... Le contremaître et ses complices jettent de la poudre d'émeri dans la colle. La poudre d'émeri rouge, c'est bien connu ... Elle ronge les fils de fer qui endommagent les fils de coton.
- Quel avantage trouve le contremaître à faire cela ?
- Il veut faire renvoyer l'Italien et rester seul maître de l'atelier, comme auparavant (203).

C'est en vain que ces deux hommes clairvoyants essaieront de faire partager ce point de vue à leurs camarades de travail, plus facilement disposés à attribuer leurs malheurs à l'"infidèle". Et lorsque viendra le jour de la paie, les ouvriers, comme prévu, toucheront moins qu'à l'accoutumée; leur colère se tournera alors contre l'ingénieur italien, sous l'impulsion d'un des saboteurs.

- Camarade, hurle Camgöz, êtes-vous satisfaits de la somme que vous avez touchée ?
- Nous ne sommes pas satisfaits, crièrent les ouvriers.
- Aviez-vous des raisons de vous plaindre de vos salaires avant l'arrivée de cet infidèle ?
- Non. Nous vivions comme des coqs en pâte.
- Le travail n'avancait-il pas quand il n'était pas là ?
- Oui, le travail avançait avec la régularité d'une horloge.
- Très bien ! Alors avons-nous besoin de cet infidèle ?
- Nous n'en avons pas besoin. Qu'il aille au diable !
- Que la malédiction d'Allah s'abatte sur celui qui nous l'a collé sur le dos !
- Nous ne voulons pas de cette ordure d'infidèle !
- La tension augmente dangereusement.
- Si c'est ainsi, qu'attendez-vous ? dit Camgöz.

La foule s'ébranle dans la direction de la chambre de l'Italien qu'il a désigné du doigt. La masse, grondant, jurant et sifflant, qui tremble convulsivement, franchit la porte de l'usine. Après s'être emparée de navettes, d'instruments de métal, de morceaux de bois, elle court vers la chambre de l'Italien et se lance contre les cloisons solides de l'appartement (204).

C'est la réaction barbare d'une foule primitive. C'est surtout l'explosion de la détresse d'une masse réduite à la misère. Comme il n'y a pas d'instance officielle auprès de laquelle introduire un recours, il n'y aura pas d'enquête sur les causes réelles de la baisse du rendement. On a désigné un coupable aux ouvriers; les apparences sont contre lui et, de plus, il est étranger. Leur raisonnement est simple : il est la cause de leur malheur; qu'il disparaisse, et la vie redeviendra possible. Pourtant, non seulement ils ne parviendront pas à chasser l'Italien, mais encore ils seront mis à la porte de l'usine sans autre forme de procès. Dans un pays où la main-d'oeuvre disponible ne manque pas, les remplacer est chose facile. Privés de travail, ils voient avec terreur approcher les moments difficiles où ils ne pourront plus procurer le nécessaire à leur famille. Leur désespoir apparaît dans les doléances qu'ils adressent, en présence d'Orhan Kemal, à maître Izzet, l'un des ouvriers qui avaient compris le dessein de Kadir Aga et de ses créatures.

- Maître, dit l'un des ouvriers, Maître Izzet... Ecoutez-nous ! Qu'allons-nous devenir, frère ? Ils vont nous réduire à la mendicité. Donne-nous un avis !

Maître Izzet se tourna vers l'ouvrier. Les yeux de l'homme brillaient de haine. Il était dans un état lamentable; mais que faire ? Rien, et ce n'était pas le moment de lui prodiguer de vaines consolations. Il avait essayé de les prévenir, il les avait suppliés de ne pas écouter les mensonges, mais ce n'était pas le moment de leur rappeler. Leurs regards, leurs joues creuses et non rasées, leurs yeux jaunes et noirs exprimaient la misère qu'engendre l'absence de travail qu'ils savaient devoir durer longtemps.

C'était le moment où on pouvait leur faire faire n'importe quoi : forcer des serrures, briser des portes de fer comme s'il s'agissait de fer blanc, renverser des appartements d'un coup d'épaule.

Un autre dit :

- (...) Je suis un rude gaillard, mais je ne puis m'empêcher de pleurer. Regarde mes mains. Ce n'est qu'une blessure. Je ne peux pas rentrer à la maison et supporter le regard noir des enfants. Hier, de colère, j'ai frappé le mur de la maison avec les poings.

Ses yeux s'embaient peu à peu de larmes.

- ... Surtout le plus petit. Il n'est pas plus grand que ça. Il tousse sans cesse. Le docteur de l'hôpital d'Etat dit que c'est la coqueluche. Il m'a donné une ordonnance, mais je n'ai pas d'argent pour acheter les médicaments. Jusqu'au matin, on croirait entendre un coq !

- J'ai peur de rentrer à la maison, j'ai peur de regarder en face ma femme et mes enfants. J'ai beau poser ma tête sur mon oreille, et l'enfouir sous la couverture, mon Dieu, mon Dieu, je me creuse la cervelle jusqu'au matin ...

Il regarda Maître Izzet avec colère.

- Il me vient des idées d'en finir. Mais ...

Maître Izzet se fâcha.

- En voilà une façon de parler. Vous vous trouvez sans travail et vous parlez immédiatement de mourir ou de tuer. La question n'est pas de mourir ni de tuer, mais de lutter contre le mauvais sort (205).

Ces paroles traduisent sans nul doute la pensée d'Orhan Kemal. Mais s'il ne peut approuver, ni même excuser, les démarches irréflechies et brutales des ouvriers, il comprend leurs angoisses et explique leur réaction de panique par la crainte de perdre le maigre salaire qui leur permet tout juste de ne pas mourir de faim. Il connut lui aussi ces situations dramatiques : la majeure partie de sa jeunesse se passa dans la terreur de ne rien trouver à manger les jours suivants; même lorsqu'il se mit à travailler, son salaire suffit à peine à le nourrir, et ses difficultés matérielles ne feront que s'accroître après qu'il aura fondé une famille.

C' était une nuit claire d'automne où apparaissaient les cocons blancs dans les champs de coton. La lune illuminait le paysage, le ciel était constellé de grosses

étoiles. Mais le jeune homme (il s'agit d'Orhan Kemal) ne voyait rien de tout cela. Depuis une semaine, il connaissait des moments difficiles : comment entretenir une femme avec 24 livres et 95 piastres ? (...) Que faire avec 24 livres et 95 piastres lorsqu'il y aurait bientôt une bouche de plus à nourrir (206) ?

Orhan Kemal, tout au long de son existence, et principalement au cours des premières années de mariage, dut lutter âprement pour assurer la subsistance de sa famille. Aussi retrouve-t-on souvent chez lui, le thème de la lutte des hommes pour gagner leur pain et la crainte avilissante de se retrouver sans emploi, sans nourriture, qui les transforme en chiens tremblants, affolés par la perspective de la famine (207).

Orhan Kemal n'a donc aucune raison d'être favorable à l'ordre nouveau créé par Atatürk. Le régime kémaliste, qui n'admet aucune opposition, est à l'origine de la déchéance de sa famille et, partant, de sa propre misère. Sur le plan social, notre auteur est passé dans la catégorie des petits salariés et, comme tel, n'a pas à se louer de l'ordre instauré par le pouvoir : celui-ci, en effet, encourage sans doute l'industrialisation, mais se désintéresse du sort des travailleurs abandonnés à la discrétion d'employeurs plus ou moins scrupuleux. Faute d'avoir prévu des organismes chargés de veiller au respect des droits légitimes des salariés ou d'avoir permis à ceux-ci de se grouper en associations capables de défendre leurs intérêts, le gouvernement a favorisé l'exploitation d'un bétail humain et contribué à créer des conditions sociales lamentables, dont nous retrouvons des échos dans les oeuvres d'Orhan Kemal. Au moment où ce dernier va accomplir son service militaire, il porte en lui tous les éléments susceptibles de déboucher sur une contestation du système. Cette opposition trouvera son expression politique à la suite de sa rencontre avec Nazim Hikmet.

Sa rencontre avec Nazim Hikmet : l'éveil d'une conscience politique
et la révélation d'un talent.

Pour pénible qu'elle fût, la peine de cinq ans de prison qu'il eut à purger, fut bénéfique à Orhan Kemal, dans la mesure où sa détention lui permit de rencontrer l'homme qui lui révéla sa véritable vocation. Cette envie irrésistible d'écrire apparaît tandis qu'il commence ses études moyennes. Sa première passion est le théâtre : il est étudiant en première moyenne, quand, des coulisses où l'avait introduit un ami, il suit l'Othello présenté au cinéma Asrî à Adana par la troupe de Raşit Rıza. Il est enthousiasmé et assiste, chaque fois qu'il le peut, aux représentations à l'affiche en ville. Il écrit aussi, à cette époque, neuf pièces dont il a complètement oublié le sujet (*). Cet engouement ne dura guère. Peu après, sa passion du sport le conduit à rédiger de brefs récits ayant pour objets des exploits sportifs : matchs de football, concours d'athlétisme. Il se souvient surtout de la petite nouvelle concernant la course de 800 m au cours d'une olympiade organisée il ne sait plus où ni quand : l'athlète turc Ünür Besim aurait gagné à coup sûr cette épreuve si l'Anglais Low ne lui avait heurté la cheville de sa sandale cloutée, réduisant ainsi ses chances à zéro (*). Le récit d'Orhan Kemal est un cri de révolte contre le tort fait à son compatriote et contre l'absence de sanction à l'égard de Low. On retrouve déjà dans ce petit pamphlet sans aucune valeur littéraire, une tendance de l'auteur à partir en croisade contre l'injustice. L'admiration de ses camarades de classe, ses seuls lecteurs à l'époque, le convainc

(*) Propos recueillis par l'auteur.

de l'excellence de ses dons littéraires (*). En réalité, sa propension à écrire résultait surtout d'un besoin impérieux de se distinguer, de devenir l'objet de l'attention de son entourage (*). Son départ en exil, en 1930, mit fin à son activité littéraire.

Revenu en Turquie, Orhan Kemal, après avoir quitté l'école, continua à lire abondamment. Il se prit à aimer surtout la poésie et commença à s'y essayer peu avant son arrestation (*). En prison, les temps morts ne manquaient pas; il les employa à rédiger des poèmes dont il se montrait très satisfait. Toutefois, ses illusions sur la valeur littéraire de ses premières œuvres furent réduites à néant par les critiques de Nazim Hikmet lors de leur première rencontre.

Je n'avais pas terminé le premier quatrain.

- Suffit, frère, suffit. Un autre poème, s'il vous plaît !
Et c'était l'un des poèmes dont j'étais le plus fier.

Quelque chose se brisa en moi.

Un autre. Premier, deuxième, la moitié du troisième vers.

- Mauvais !

Le sang me monta à la tête, la tête me tourne, je me recroquevillai.

Encore un autre poème.

- Détestable !

Mes yeux s'obscurcirent. Allais-je me fâcher ?

Troisième poème. Premier, deuxième vers.

- Ça suffit, frère; excusez mes paroles mais à quoi ressemble tout ce fatras de mots tarabiscotés ? Pourquoi écrivez-vous des choses que vous ne ressentez pas sincèrement ?

Voyons, vous êtes un homme intelligent. Vous voulez rendre de façon comique ce que vous avez ressenti, mais vous le faites en trahissant la manière dont vous l'avez ressenti. Ne comprenez-vous pas qu'ainsi vous vous dénigrez ?

Nazim Hikmet s'expliqua longuement, et dans son discours apparaissaient souvent les mots "réalisme" et "réalisme actif".

(*) Propos recueillis par l'auteur.

- Vous avez l'étoffe d'un artiste. Je vous ai critiqué avec trop de dureté. Excusez-moi, mais je ne plaisante jamais lorsque je discute d'art (...). Je vais m'occuper de vous. En particulier de votre culture. Je vous donnerai des leçons de français et je m'attacherai à parfaire votre culture (208).

Dès ce jour, une amitié indéfectible lie les deux hommes. Pour Orhan Kemal commence une existence studieuse. Elle se poursuivra pendant trois ans et demi. Jour après jour, Nazim Hikmet lui communique ses connaissances en matière de philosophie, de littérature et de français - dont l'écrivain ne semble guère avoir profité, la seule langue dans laquelle il pouvait communiquer étant le turc -. Sa culture politique, en particulier marxiste - dont il ne parle pas dans ses souvenirs, sans doute afin d'éviter que la publication du livre soit interdite -, se développe aussi au contact de Nazim Hikmet. Au prix d'un travail acharné sous la direction impitoyable de ce dernier, notre auteur améliore peu à peu la qualité de son style; mais il ne dépasse pas l'imitation d'un modèle. Il eut d'ailleurs l'honnêteté de le reconnaître sans réticence. A cette époque, toutefois, cette vie studieuse le satisfaisait, et sa culture ne cessait de s'étendre.

Chaque jour, j'étudiais sept à huit heures, parfois plus. J'écrivais des poèmes comme les siens, mais je n'aurais pas eu le courage de les lui montrer. Comme les siens étaient parfaits, combien de choses ne pouvait-il dire en peu de mots ! A vrai dire, les miens rendaient un bruit sec d'un bout à l'autre, ils étaient pleins d'arêtes.

Après des mois de travail, le premier poème que je lui montrai concernait Beyrouth.

- Lis donc, dit-il.

Je commençai à lire, plein d'appréhension.

.....

Il écouta jusqu'au bout, la pipe à la bouche. Puis il me prit le papier des mains. Il l'examina et me le rendit.

- Lis encore une fois.

Je me remis à lire. Il m'interrompit pour me dire : "Supprime ceci !". Je lus à nouveau, il m'interrompit encore : "Supprime ça et ça !" Ou bien encore, il me faisait changer l'ordre des mots. Après que mon poème eut été ainsi toiletté, je vis avec stupeur qu'il était plein de défauts, et que mon poème était devenu quelque chose qui rappelait furieusement les siens.

Il s'occupait activement de moi, et en particulier de ma tendance à me lancer dans des discours vains et prétentieux, qui venait de mon état de semi-intellectuel et de mon esprit petit-bourgeois, au point, de modifier certains aspects de mon tempérament et nombre de mes conceptions (209).

Un heureux hasard allait amener Orhan Kemal à modifier son orientation littéraire.

Un jour, il (Nazim Hikmet) tomba sur l'ébauche d'un roman que j'avais entrepris. Il la lut. A ce moment, je me trouvais dans la cour de la prison. Il accourut vers moi, tout agité, les pieds chaussés de sabots. Hors d'haleine, il me demanda :

- Est-ce toi qui as écrit cela ?
- Oui, répondis-je, embarrassé.
- Frère, dit-il, pourquoi ne m'as-tu jamais parlé de ça ? Tu es un prosateur, un prosateur.

J'étais stupéfait. Il parla longuement et me recommanda d'essayer d'écrire une courte nouvelle. La nouvelle était le genre de littérature auquel je m'étais le moins intéressé, et dont je ne connaissais pour ainsi dire pas les principes.

- Ce sera bien mieux ainsi, dit Nazim. Tu es doué. Tu trouveras rapidement ton propre style, sans avoir à t'appuyer sur quelqu'un !

Depuis ce moment, je fis passer la poésie au second plan. Il continua à me donner des leçons et j'appris à maîtriser les principes essentiels de la nouvelle (210).

S'il se consacre plus particulièrement à la prose, il ne renonce pas pour autant à faire publier une série de poèmes. En fait, son oeuvre poétique peut être divisée en deux périodes.

Dans la première, on peut regrouper les poèmes écrits avant octobre 1959. A cette époque, il compose des poésies en "mètres syllabiques", portant toutes la marque d'auteurs turcs appréciés par sa génération. Cette production de fort médiocre qualité paraît d'abord dans la revue "Yedi Gün", puis dans la revue "Yeni Mecmua", sous le pseudonyme de Reşat Kemal (*).

La deuxième période se situe après sa rencontre avec Nazım Hikmet. Ces poèmes, rédigés entre 1940 et 1943 sous le pseudonyme de Orhan Reşit, sont de meilleure qualité, mais sans grande originalité. "Saat" ("L'heure"), "Akilli Robenson" ("Robinson intelligent"), "Zavallı Balıklar" ("Pauvres poissons") paraissent dans le n° 21 de la revue "Yeni Edebiyat", en 1941; "2000 Senesine Gırlar" ("Poèmes pour l'an 2000") est publié dans le n° 24 du même magazine, en 1941. "Yeni Edebiyat" cessant de paraître après le n° 26, nous retrouvons le nom de Orhan Reşit dans la revue "Yürüyüş", qui fait paraître successivement : "Hapishane" ("Prison") dans le n° 11 de 1942; "Sahillere İnceğiz" ("Nous descendrons vers les côtes") dans le n° 14 de 1943.

Mais l'essentiel de son effort, rappelons-le, porte sur l'acquisition d'une technique de prosateur. Sous la direction de Nazım Hikmet, il entreprend la rédaction d'un petit roman intitulé "On Sekiz Yaşım" ("Mes dix-huit ans"), dont il a complètement oublié le sujet (**) mais conscient de son manque de maîtrise, il se limite dans l'immédiat à la rédaction de courtes nouvelles, un genre dans lequel excellent la plupart des écrivains turcs.

(*) Interrogé sur ce point, Orhan Kemal avoua ne plus pouvoir se souvenir du nombre ni des titres des poèmes datant de cette époque; en outre, il nous a été impossible de retrouver les revues dans lesquelles ils ont été publiés.

(**) Propos recueillis par l'auteur.

Jour après jour, Nazim Hikmet écouta patiemment les récits qui lui étaient présentés; il les analysa minutieusement et les critiqua sans aucune complaisance. Les progrès d'Orhan Kemal furent si rapides que son maître pourra affirmer, quelques mois plus tard : "Sans aucun doute, tu deviendras un grand écrivain". Lorsqu'il sortit de prison, il avait trouvé une voie réaliste et une forme d'expression personnelle. Les expériences accumulées au cours de sa vie lui fourniront les thèmes de ses oeuvres; il pouvait désormais poursuivre sa route sans l'aide de Nazim Hikmet. Néanmoins, faute d'autres sources doctrinales alors disponibles en Turquie, son approche des problèmes sociaux restera longtemps tributaire de l'enseignement de son compagnon de cellule : son analyse de l'ordre social, et de ses injustices, n'est plus en 1944 ce qu'elle était avant son séjour en prison, dans la mesure où elle se fonde désormais sur la conception dialectique de la lutte des classes; conception en opposition flagrante avec le dogme kémaliste du solidarisme, repris par İnönü, Menderes, et, sous une forme moins rigide, par les gouvernements qui se sont succédé après 1961. Dans cette optique, on peut trouver quelque peu simpliste l'appréciation de Tahir Alangu lorsqu'il affirme que les deux thèmes d'Orhan Kemal sont la lutte des "petits hommes", "pour le pain et l'amour" (211). Il serait plus adéquat de dire, nous semble-t-il, que la préoccupation essentielle d'Orhan Kemal, dans ses nouvelles comme dans ses romans, est de souligner les contradictions qui opposent la masse des exploités à une minorité de privilégiés, et de dénoncer un système inique générateur d'abus.

De 1944 à 1948, Orhan Kemal ne produisit que des nouvelles (*). Il hésitera longtemps avant de s'attaquer au roman. "Je me suis

(*) Une partie de ces nouvelles a été reprise dans les recueils (voir p. 101 du présent ouvrage); quant aux autres, nous n'en avons pas trouvé de traces.

tout d'abord exercé, nous dira-t-il, à structurer ma pensée dans le cadre restreint de la nouvelle, avant d'aborder le domaine - plus vaste - du roman, où l'esprit éprouve plus de peine à s'ordonner pour aboutir à une construction rigoureuse" (*). Ce souci de la rigueur l'amènera à produire des romans généralement bien articulés à partir de "Murtaza", ses deux premiers romans biographiques apparaissant plutôt comme un assemblage de petites nouvelles, racontant chacune un épisode de sa vie. Mais si le besoin où il se trouve d'écrire vite ne nuit pas trop à la construction de ses œuvres, le style, par contre, s'en ressent; pourtant les inévitables négligences stylistiques, résultant de telles conditions de travail, sont souvent évitées par l'emploi de dialogues pour fixer une psychologie ou une situation.

Sa conception de la littérature.

Sans aucun doute, ma vie a influencé mes œuvres. Que serait-il arrivé si je n'avais pas été réduit à la misère et contraint de travailler à l'âge de 18 ans pour gagner ma vie, si j'avais pu faire mes études dans des conditions normales, si ma famille avait été suffisamment aisée pour écarter de ma vie tout souci matériel, si j'avais pu décrocher un diplôme universitaire ? Peut-être serais-je devenu un quelconque fonctionnaire et aurais-je mené une vie terne ? Peut-être serais-je quand même devenu écrivain ? J'aurais écrit des romans et des nouvelles, mais, dans ce cas, mes sujets n'auraient pas été pareils. Ils auraient reflété la conception de gens qui vivent et grandissent dans le confort, parce que les milieux que j'aurais appris à connaître auraient été ces milieux (212).

Par cette affirmation, Orhan Kemal se définit comme un réaliste. Or la réalité qu'il a connue est celle des petits salariés, ou, comme

(*) Propos recueillis par l'auteur.

il les appelle, des "petits hommes", avec leurs problèmes et leurs difficultés à assurer leur subsistance. C'est donc cette réalité qu'il s'efforcera d'exprimer dans ses romans.

Lorsque l'on me demande : "Ces choses que vous racontez, se sont-elles réellement passées ?", je réponds que, même si les événements que je décris n'ont pas existé, mon expérience me prouve qu'ils auraient pu se produire (213).

Ce souci de réalisme le conduit à ne s'occuper que des couches sociales qu'il a longuement côtoyées.

Je ne décris pas le paysan dans son village. Je ne veux écrire que des choses que je connais bien, des choses que j'ai vues et vécues. Je ne veux mettre en scène que les types d'hommes avec lesquels j'ai parlé, avec lesquels j'ai fumé une cigarette; des hommes auxquels j'ai donné une tape sur l'épaule, et qui m'ont frappé sur l'épaule. A l'Usine Nationale des Textiles, j'ai occupé les fonctions de secrétaire. A ce moment, j'ai vécu au contact des paysans d'Anatolie centrale qui venaient chercher du travail dans notre région. J'ai notamment écrit des pétitions pour eux. J'ai vu comment ces gens incultes étaient exploités par des citoyens. Par exemple, je voyais des portiers, des contremaîtres et d'autres hommes peu scrupuleux abuser de ces malheureux. J'ai étudié ces hommes. J'ai vu une grande partie de mes compatriotes exploités de diverses manières. Et je me suis dit qu'il était nécessaire de mettre fin à cet état de choses (214).

Il luttera donc contre l'injustice avec les moyens dont il dispose, c'est-à-dire en publiant des récits qui dénoncent et mettent en évidence les inégalités sociales et les abus dont le peuple est victime.

Le rôle du romancier est de livrer au public une réflexion objective sur son pays et sur le monde, sur ses compatriotes, et sur l'humanité en général. Cette réflexion m'amène à constater que la Turquie est un pays sous-développé et que, comme tous les pays sous-développés, il est rongé par la corruption et l'exploitation, qui sont génératrices d'une situation sociale inique. Le bonheur ou le malheur de l'individu peut venir des conditions sociales dans lesquelles il vit. Je voulais le redressement de mon pays, le bien-être et le relèvement du niveau spirituel de sa population. J'ai donc écrit dans le but d'atteindre ce résultat (215).

Un changement destiné à améliorer les conditions sociales du pays est d'autant plus nécessaire, estime-t-il, que ...

... des hommes, même foncièrement bons, deviennent presque inévitablement mauvais, sans même s'en rendre compte, parce que les hommes ont besoin d'être aimés et soutenus, et que l'absence d'amour et de fraternité ne peut qu'engendrer le mal (216).

En luttant pour l'amélioration de l'organisation sociale en Turquie, Orhan Kemal - sans doute pour répondre aux attaques de ceux qui considèrent les marxistes comme des traîtres à la Patrie - affirme faire oeuvre de patriote.

J'aime mon pays et mes compatriotes. C'est pourquoi j'ai voulu qu'il se développe et se hisse au niveau des nations occidentales. J'ai essayé de déterminer les causes de notre retard, et cela m'a amené à me pencher sur nos problèmes sociaux. En dénonçant les abus et les injustices sociales inhérents à l'existence d'un système qui les favorise, en luttant pour le développement du niveau spirituel de mes compatriotes, maintenus dans un état d'ignorance, je me considère comme un véritable nationaliste (217).

Cet amour de son pays et de ses compatriotes éclate au moindre propos. Il suffit, pour s'en convaincre, de l'écouter nous parler d'Istanbul, qui le fascine continuellement, et de ses habitants : "Vois-tu, lorsque vient le printemps, Istanbul est tellement belle ! Il est alors impossible de me retenir à la maison. Après le petit déjeuner, même une chaîne ne pourrait me retenir devant une table de travail. Il me devient impossible de me concentrer et de travailler. Je suis irrésistiblement attiré par la ville. Dans ces moments, Istanbul est un chaudron et moi une louche. Les gens s'interpellent joyeusement, ils s'engueulent, ils débordent de vie. Je m'installe dans un café et je commence à écrire. C'est bon, vois-tu, de travailler entouré de gens, dans l'atmosphère créée par leurs bruits" (*).

Il faut aussi rappeler sa joie de se retrouver en Turquie après son bref voyage à Moscou où se tenait un congrès international des écrivains socialistes. "La Russie, selon les uns, est un paradis; selon les autres, un enfer. Pour moi, il y a des deux ... Mais, vois-tu, il n'y a pas au monde de pays plus beau que celui-ci ! C'est une telle joie de pouvoir interpellier quelqu'un en lui disant lan (**), d'entendre un chauffeur te dire abi (***) . On sent ici une chaleur humaine qu'on ne trouve pas ailleurs. Quand on est ici, on ne se rend pas compte de ça. Mais à l'étranger, chez les autres ..." (*). Il est faux de prétendre, comme le font généralement les détracteurs des "réalistes sociaux", qu'Orhan Kemal souhaitait la sujétion de la Turquie à l'U.R.S.S.; mais il est exact que le roman-

(*) Propos recueillis par l'auteur.

(**) lan ou ulan : expression familière et populaire intraduisible, qui rend à peu près le français "mon vieux".

(***) abi : frère aîné (interpellation populaire et familière).

cier était marxiste et que, comme tel, il préconisait une solution socialiste aux problèmes de la Turquie. "Je suis un écrivain socialiste et comme tel je donnerai à mon oeuvre une orientation conforme à la philosophie du matérialisme dialectique. L'oeuvre d'art, de ce point de vue, reflète l'idéal de l'écrivain. Je veux la libération économique de tous les éléments qui composent la société dont je réprouve l'actuelle confusion. Dans la mesure où mes romans reflètent cette exigence, ils ont certainement une portée politique : je dénonce l'égoïsme des profiteurs qui fondent leur bonheur sur la misère d'une foule de malheureux et n'hésitent pas à leur enlever le pain de la bouche si leur intérêt personnel l'exige. Je crois que l'humanité peut espérer un avenir meilleur, où les qualités de fraternité et de dévouement pourront retrouver leur place. Mais il faudra pour cela dépasser le stade de la société capitaliste qui a brutalement écrasé ces valeurs" (*).

L'art d'Orhan Kemal - et celui de tous les "réalistes sociaux" - est donc un art engagé. Les adversaires de notre auteur lui reprocheront précisément de faire de la politique ou du reportage à caractère propagandiste, et non de l'art, dans la mesure où il se soucie exclusivement du fond au détriment de la forme. A ceux-là, il répond :

L'artiste doit être avant tout un homme de réflexion qui ne peut rester indifférent à ce qui l'entoure. La situation sociale de notre pays est préoccupante, l'artiste doit donc s'y arrêter. C'est-à-dire que les préoccupations sociales vont occuper une place prépondérante dans son art. Mais cela ne veut pas dire que l'art est repoussé au second plan. L'engagement de l'artiste doit être exprimé dans la forme la plus adéquate, la plus harmonieuse et la moins banale possible. La qualité de la forme conditionne l'impact de la pensée. L'artiste doit être capable, par la voie de l'art, de faire ressentir ce qu'il veut aux hommes, dans l'esprit qu'il souhaite. L'art doit être le moteur qui amène

(*) Propos recueillis par l'auteur.

les hommes à ressentir ce qui est authentique. Si la forme est mauvaise, l'écrivain ne peut espérer atteindre cet objectif; il rebute son lecteur. C'est pourquoi j'affirme que le sujet du récit et la forme de l'écriture qui l'exprimera forment un tout indissociable. Prenez, par exemple, le tailleur : il ne coupe pas ses costumes au hasard; en premier lieu, il prend les mesures du corps, il coupe le tissu ensuite, et assemblera enfin les pièces sur le modèle du corps"(218).

On reproche aussi à Orhan Kemal l'emploi excessif de constructions ou d'expressions populaires et régionales. Il réfute ces critiques en disant :

Si vous ne voulez pas recourir à la description pour révéler la personnalité de mes personnages, si vous préférez que le lecteur les découvre au travers de leurs dialogues, alors vous êtes obligé de conserver des expressions idiomatiques. Je procède ainsi et j'ai recours à une sorte de technique du cinéma en relief. Je me retire du débat, et je laisse le lecteur en tête à tête avec mes personnages. J'estime que le lecteur est suffisamment intelligent pour comprendre ce que mes personnages veulent exprimer sans que j'aie à lui fournir mon interprétation. Mais pour réussir dans ce domaine, il faut que l'écrivain connaisse très bien les gens qu'il fait parler. Il doit être un peu des leurs, avoir vécu leur vie, avoir souffert comme eux. Les types que l'on met en scène sont là pour révéler une psychologie, des aspirations, des peines, et non pas pour être posés comme exemples de gens parlant un turc parfait. L'écrivain, en faisant parler ses personnages, exprime leurs sentiments et non les siens. S'ils s'exprimaient dans une langue châtiée, ce serait un véritable mensonge. C'est par la langue qu'ils expriment les élans du coeur et les sentiments; c'est par la langue, encore, que se révèlent la véritable mentalité et le véritable niveau culturel du peuple. Bien sûr, en dehors des dialogues, le romancier, dans ses descriptions et ses commentaires, s'efforcera d'user d'une langue aussi pure que possible. Ce qu'il convient d'éviter, c'est de desservir le sujet par une construction au style bâclé. Inversement, il faut se garder de se laisser obnubiler par des

contradictions stylistiques au point d'oublier le sujet. C'est pourquoi la plupart des soi-disant réalistes que j'ai lus dans ma jeunesse, me semblaient tellement fades; on aurait dit de la panade à l'eau. On s'occupait de style et de pureté de la langue; mais le sujet dans tout cela ? C'était l'amour, encore et toujours l'amour. Jusqu'à provoquer l'écoeurement (219).

"Bien sûr, la langue en tant que véhicule des idées est un élément primordial dans l'oeuvre d'art. Dans le cas spécifique de l'écrivain turc, purifier la langue encombrée d'éléments étrangers, vecteurs de cultures étrangères assimilées par les Turcs, est devenu un devoir. Mais il ne faut pas pour autant purifier la langue au point de la rendre incompréhensible pour le peuple. J'exige de mes nouvelles, de mes romans et de mes pièces de théâtre qu'ils soient accessibles à tout le monde. Je n'hésite pas à employer des mots nouveaux créés à partir de racines turques, s'ils sont compris par tous; mais je n'éprouve aucune gêne non plus à me servir de mots d'origine étrangère, entrés dans le vocabulaire populaire, si un mot nouveau n'est pas compris par le peuple" (*).

A notre point de vue, l'emploi d'un dialogue respectant les expressions populaires et régionales, permet de soutenir un rythme extrêmement nerveux, et contribue à créer des personnages pleins de vie et surtout authentiques, dans la mesure où leur parler exprime exactement leur vision du monde, leur mentalité, leurs modestes ambitions et leurs espoirs. Donc le recours au dialogue non seulement évite à l'auteur les imperfections formelles dues à la rapidité de sa composition, mais il confère en plus à l'oeuvre un de ses attraits les plus puissants. Par contre, les

(*) Propos recueillis par l'auteur.

descriptions semblent souvent bâclées et les clichés y abondent. Toutefois malgré l'intérêt que présente l'analyse stylistique, nous ne la pousserons pas plus avant, le contenu seul de l'oeuvre faisant l'objet de notre étude.

CHAPITRE VI.

La société turque vue au travers des romans d'Orhan Kemal.

L'exode rural et la présence d'émigrés de nationalités différentes -
une société en mutation et le problème du sous-emploi.

Comme les années précédentes, les hommes de Tch ..., un des villages de quatre-vingts feux de l'Anatolie centrale, s'en allèrent travailler dans différentes régions : huit ou dix partirent à l'usine de tissage de Kayseri, quatre ou cinq à la cimenterie de Sivas, et trois autres prirent la route de Tchukurova (220).

Dans ce passage, l'auteur évoque l'un des problèmes économiques et humains les plus épineux que la République de Turquie ait à affronter, sans avoir pu, jusqu'à ce jour, y apporter une solution satisfaisante. S'ils sont propriétaires, la plupart des agriculteurs ne disposent cependant que de lopins de terre trop exigus pour assurer la subsistance d'une famille; de plus, le sol est souvent aride et impropre à la culture; enfin, un certain nombre d'entre eux ne possèdent pas le terrain qu'ils travaillent. Chaque année, des cohortes de paysans émigrent, à des périodes de l'année déterminées, vers les régions susceptibles de leur procurer un travail plus ou moins rémunérateur, qui lui permettrait, à leur retour au village, de nourrir leur famille jusqu'à la saison d'émigration suivante. D'autres encore - mais ce fait est plus rare - trouvent un emploi fixe à la ville et s'y établissent. Ainsi, périodiquement, ces saisonniers se répandent dans les régions les plus proches de leur village, où des récoltes abondantes, ou la présence d'industries, créent un besoin de main-d'œuvre. Ce mouvement de population d'une ampleur considérable a principalement pour objectif, jusqu'en 1950,

les petites villes de province et les régions agricoles qui les entourent.

Ils continuèrent comme ils purent dans un wagon de troisième classe bondé (...). Le train, toutes fenêtres illuminées, filait dans la steppe avec sa charge d'ouvriers (...). Le lendemain matin, le train bondé d'ouvriers s'arrêta à Adana. Des centaines d'ouvriers agricoles, et parmi eux, de Charkichla, Veli, Yusuf le Malingré, Hasan l'Imberbe, Ali le Lutteur se répandirent sur le béton de la gare : tous portaient leur sac blanc et leur couverture bien ficelée. Ceux qui étaient déjà venus à Tchukurova marchaient devant et montraient le chemin aux autres qui s'ébahissaient : "Que c'était beau ce qu'on appelait la ville !" (221).

Pour ces gens frustes, le premier contact avec la ville est une révélation éblouissante. Habités à vivre en communautés repliées sur elles-mêmes, coupées du reste du monde, ignorant jusqu'à l'existence de l'électricité, des machines, du moindre élément de confort, privés de l'indispensable, ils voient la ville comme un monde merveilleux, dont la splendeur ~~augmente~~ encore des récits fabuleux des villagenois revenus dans leur foyer.

- Dis-moi, Yusuf, c'est vraiment formidable, la ville.
- Tu parles, l'Imberbe. Tu arrives la nuit, les rues sont illuminées, tu te croirais en plein jour. Et puis, des "tomobiles", des femmes, les mots ne suffisent pas à décrire tout ça. Quand tu y viens pour la première fois, tu es abasourdi, tu t'y perds, tu ne sais plus où donner de la tête. Et pourtant, mon vieux, ce n'est plus le moment de la perdre, ni de se laisser plumer par les gens de la ville. Parole, ils nous voleraient jusqu'à la chemise (222).

Ainsi, s'il y a la ville et ses merveilles, il y a, hélas, aussi le citadin, homme sans scrupules, qui, dans l'esprit du paysan, n'a d'autre souci que le dépouiller.

- Il faudra veiller à ouvrir l'œil et à ne pas perdre la tête. Vous savez, la ville ne ressemble pas du tout à la campagne et on s'y fait voler comme dans un bois. N'écoutons pas les discours et serrons bien les coudes : entre nous, c'est à la vie à la mort (...). Tu ne connais pas ces gens, de vrais filous (...). Si on demandait à un citadin de pisser sur un doigt blessé pour le guérir, le citadin se ferait payer pour cela ... (223).

Sans pitié, l'homme de la ville est aussi considéré comme irrémédiablement corrompu. Cette opinion répandue parmi les paysans est exprimée par Yusuf, qui, dans l'espoir de convaincre le portier de l'usine de les y laisser pénétrer, propose à ses deux camarades :

- Dites donc, là-bas, il y a une épicerie, j'achète deux paquets de cigarettes de troupes et on les lui glisse entre les pattes, d'accord ?
 - Mais pourquoi ? demanda le Lutteur.
 - Parce que les gens de la ville ont l'habitude de se faire graisser la patte. "Surtout n'oubliez pas de graisser la patte des citadins !", disait mon oncle (224).

La réputation ainsi faite au citadin, pour peu flatteuse qu'elle soit, avait au moins le mérite de préparer dans une certaine mesure le paysan à l'idée d'être exploité, et à lui éviter toute désillusion sur ce terrain. La déception la plus cruelle, pour de nombreux saisonniers, viendra, en fait, de la pénurie d'emplois. La disproportion entre la main-d'œuvre disponible et les possibilités de travail qui lui sont offertes reste, en effet, considérable, tant dans le secteur industriel qu'agricole.

... ils arrivèrent devant l'usine ... L'endroit grouillait d'ouvriers qui allaient prendre leur service à la demie. Il y avait en outre beaucoup de types des plateaux comme eux qui cherchaient à se faire embaucher. Les trois compagnons s'étaient

mis à l'écart et contemplaient ce fourmillement. L'inquiétude les gagnait; tous ces gens-là aussi cherchaient-ils du travail (...)? Les chômeurs sont entassés sur le trottoir des W.C. Le ventre creux, les yeux vides, ils regardent les gens qui vont et viennent sur l'avenue (225).

La même scène attend celui qui se rendrait sur le marché du travail où s'entassaient les ouvriers agricoles.

Le marché aux ouvriers, à la porte de la citadelle, était plein à craquer dès les premières heures du jour (226).

Nombreux seront, le lendemain, les sans-travail à encombrer les rues de la ville.

Le problème du sous-emploi, déjà préoccupant pour les indigènes, s'était encore aggravé en raison de l'immigration en Turquie, après 1922, de nombreux musulmans, originaires, surtout, des Balkans. Ces immigrants semblent s'être établis, en majorité, dans les provinces méditerranéennes. Adana, si l'on se réfère aux descriptions d'Orhan Kemal, présente un exemple extrêmement révélateur de la condition de ces Balkaniques installés en Turquie. Toutefois, les allusions de l'auteur à ces réfugiés ne couvrent qu'une période s'étendant, plus ou moins, jusqu'en 1940, peut-être même jusqu'en 1945. A cette époque, Adana semble s'être divisée en quartiers crétois, bosniaques, etc.

Les filles marchaient en roulant légèrement les hanches dans les ruelles sinueuses du quartier ouvrier encombré de morceaux de bois pourri, de béton et de métal rouillé (...). Le quartier était le quartier crétois.

.....

Ici on entrait dans le quartier des Bosniaques pauvres (227).

De nombreux émigrés semblent avoir été esbauchés comme ouvriers dans les usines de textiles d'Adana. On pourrait même déduire du passage repris plus bas qu'ils forment la totalité du personnel ouvrier employé dans ce secteur.

- L'usine, que dira-t-on si tu laisses travailler ta femme dans un tel endroit?

(...)

- Laisse tomber, dit-il. Ce sont les immigrés qui travaillent à l'usine. As-tu vu jusqu'à présent les indigènes y travailler?

(...)

- Mon vieux, travailler dans une usine comme les immigrants, tu n'y penses pas (...)?

- Travailler à l'usine, être ouvrier, c'est le propre des immigrants (228).

Mais il est assez difficile de déduire des notes d'Orhan Kemal dans quelle proportion chacune de ces nationalités a pu être intégrée dans la vie économique de la région, dans la mesure où notre auteur décrit essentiellement la communauté bosniaque.

Une foule d'ouvriers (bosniaques) composée d'hommes, de femmes et d'enfants se rassemblait dans la cour (pour se rendre à l'usine de textiles) (...). Les hommes marchaient devant, suivis par les femmes, dont la tête était recouverte du fichu blanc (229).

Dans certaines oeuvres, il est fait mention de Crétoises employées elles aussi dans l'usine de textiles :

Dans le département d'égrenage, devant l'égreneuse, il y avait une certaine Pâkize, Pâkize la Crétoise (230).

Et dans un autre roman :

Fatma la Bosniaque dit à son amie Meryem la Crétoise qui travaillait à côté d'elle (dans une usine de textiles d'Adana) (231).

Dans l'ensemble, ces immigrants venus des anciennes positions occidentales de l'empire ottoman semblent avoir des emplois ne requérant aucune qualification particulière. Ainsi ils semblent avoir été recherchés par les indigènes comme portiers et comme concierges dans des établissements publics.

Entre-temps, le portier (d'une usine d'Adana) albanais, aux énormes moustaches, était arrivé ... (232).

A ce moment, le portier de l'usine (à Adana), Ferhat le Bosniaque, se dirigeait vers les toilettes ... (233).

Le portier (d'une usine d'Adana) Şaban le Bosniaque était dans sa baraque ... (234).

Elle se souvenait du portier albanais du lycée de filles (à Istanbul) ... (235).

Quelques-uns, plus avisés ou mieux servis par la chance, ouvrent un commerce (*).

On commence à s'enivrer dans la taverne de Hüseyin le Crétois (236).

En général, les grandes familles, les notables (**), et tous ceux qui occupaient un emploi requérant un diplôme scolaire ou une quelconque qualification, semblent avoir accueilli ces immigrants avec indiffé-

(*) Voir aussi à ce sujet la note 145, p. 80.

(**) Il semblerait que certaines familles originaires de Grèce et arrivées en Turquie après 1925 réussirent à se faire octroyer d'importantes propriétés terriennes en dédommagement des richesses considérables qu'ils prétendaient avoir perdues en Grèce du fait de leur exil forcé. Ces immigrants, qu'Orhan Kemal semble considérer en majorité comme des affabulateurs, semblent avoir rapidement fait fortune.

rence, mais apparemment aussi, sans sympathie particulière. La réaction des couches les moins favorisées de la société semble avoir été nettement hostile. Cette attitude découle de la situation sociale même des nouveaux venus : les immigrants arrivés en Turquie au lendemain de la première guerre mondiale étaient généralement des paysans; certains d'entre eux avaient vu leurs terres confisquées, d'autres encore avaient pu vendre les leurs à bas prix; arrivés en Turquie, ils formèrent bientôt une fraction importante du prolétariat urbain et, quoique dans une moindre mesure, entrèrent en concurrence avec les petits commerçants (237). En tout état de cause, ils apparaissaient comme les rivaux directs des couches les moins favorisées de la population locale, qui leur reprochait d'occuper la place qui leur revenait de droit. C'est l'avis exprimé par Eskiçi Topal.

... il regardait par-dessus ses lunettes étroites cerclées de métal blanc la boutique de l'émigré : une cliente avait apporté des chaussures pour les faire réparer ... En quelques heures, on avait apporté chez l'émigré de vieux souliers, des pantoufles, des sandales d'enfants. La plupart des clients qui se rendaient

Lorsque de temps à autre il descendait à la ville, (il voyait) parader ses compatriotes (c'est-à-dire des immigrants grecs), qui, après avoir reçu quelques centaines de dönüm de terre, s'étaient enrichis et habitaient d'énormes maisons particulières (...). Ses compatriotes, qui, au pays, se trouvaient dans le besoin, s'amusent à grands frais et sablaient le champagne dans les bars (Lurtaza, *op. cit.*, p. 18).

Orhan Kemal se contente de constater l'existence de tels cas, sans nous signaler si ces individus eurent à lutter contre les grands propriétaires locaux pour faire valoir leurs droits fraîchement acquis, ou si, au contraire, leur présence fut facilement acceptée. Nous ne savons pas non plus s'ils furent rapidement intégrés dans la haute société locale, ou si, au contraire, ils furent tenus à l'écart.

en face étaient des gens qui pendant des années lui avaient confié leurs réparations; c'est-à-dire qu'il perdait peu à peu ses clients. Mais que faisait donc celui d'en face pour que les gens le fuient, lui ? Était-il plus avenant ? Était-il moins cher ? Il ne savait pas, il ne comprenait plus rien à cette putain de vie. Qu'il soit venu de Bulgarie ou de Serbie, ce foutu émigré faisait des affaires en tout cas. De quel droit ? Où était-il en 1912, lorsqu'il se battait à Trablus pour une des provinces impériales, et qu'il avait reçu cette putain de balle italienne dans la jambe ? En Bulgarie, en Grèce ou en Serbie, sous la botte de l'infidèle. La qualité de cœur n'est pas un titre. Il ne l'avait jamais vu aller à la mosquée. Son visage ne reflétait pas la lumière divine. Par Dieu, il ne comprenait pas l'attitude de ce gouvernement; faire venir ces gens pourris au contact de l'infidèle et dont l'âme était devenue semblable à celle de l'infidèle, les faire participer aux profits des indigènes qui, depuis des années, avaient supporté les soucis de bons et de mauvais jours sur ces terres (238).

Qu'un immigrant prenne quelque importance auprès de son patron, et cette ascension apparaîtra comme une injustice insupportable aux yeux de son collègue turc.

- ... Le patron est notre compatriote, et il favorise un immigrant ?

Le portier (bosniaque) se fâche.

- Alors, pour toi, les immigrants, c'est comme les infidèles ?

- Eh ! c'est à peu près ça (239) !

Ce dialogue est intéressant à un double point de vue : d'abord, il met en évidence l'importance de la religion dans l'identification nationale, et ceci exclut toute assimilation des citoyens turcs non musulmans à la communauté turque musulmane; ensuite, nous trouvons là un indice non équivoque de la xénophobie des citoyens d'origine turque, dont Eskici Topal nous avait déjà donné un exemple dans le passage cité plus haut. Et si nous nous référons précisément au monologue de ce personnage, c'est parce qu'il semble contenir une explication logique susceptible de justifier la xénophobie des Turcs : les musulmans des Balkans et des îles grecques noyés dans une masse

d'infidèles sont soupçonnés d'avoir perdu les caractères moraux essentiels qui caractérisent le "bon musulman"; leur piété est mise en doute, on les soupçonne, pour reprendre le terme d'Eskici Topal, de s'être "infidélisés". A la lumière de notations relevées dans un autre roman d'Orhan Kemal, il apparaît que ces considérations religieuses sont autant d'excuses pour justifier une xénophobie qui n'a d'autres fondements que la haine de tout ce qui est étranger à la "race" turque - encore serait-on fondé de considérer avec une suspicion amusée les affirmations des Turcs de Turquie concernant la pureté de leur "race" -, surtout quand cette haine est renforcée par la concurrence économique. Quelle autre raison, en effet, pourrait expliquer leur attitude agressivement méprisante à l'égard des citoyens d'origine arabe installés dans la région depuis plusieurs générations ? Ces Arabes ne peuvent évidemment pas avoir été corrompus au contact des infidèles, puisqu'ils n'ont jamais cessé de vivre en terre musulmane; la pureté de leur foi ne peut être mise en doute. Pourtant, ces Arabes sont ouvertement considérés comme des inférieurs. C'est ce que souligne Orhan Kemal dans ce passage de "Vücut Vâr", qui s'inscrit dans le contexte suivant : une jeune fille s'est réfugiée chez un jeune Arabe qu'elle aime, afin d'échapper aux pressions de son père, qui l'a promise à un autre jeune homme d'origine turque; le père de la jeune fille se rend chez le commissaire pour obtenir que sa fille lui soit rendue; mais, au moment d'exposer son cas, il hésite, et son ami intervient :

- Qu'attends-tu ? dit-il à Camsir. Pourquoi restes-tu là sans rien dire ? N'as-tu pas promis ta fille ? Ne sais-tu pas que le garçon (chez qui elle s'est réfugiée) est un "Fellâh" ?

Au mot de "Fellâh", le commissaire s'emporta :

- Tois-toi ! hurla-t-il. Qu'est-ce que ça veut dire "Fellâh" ?

- Un Arabe.

- Qu'est-ce que ça veut dire "un Arabe" ? Ne font-ils pas partie aussi de cette Nation ? Ne paient-ils pas l'impôt comme toi et moi ? Ne font-ils pas leur service militaire (240) ?

Cette réaction du commissaire est obligatoirement celle de tous les représentants du pouvoir central : selon les directives de Kemal Atatürk, devait être considéré comme Turc tout individu habitant la Turquie, sans distinction de religion, pour peu qu'il en formule le désir. Dans le même esprit, tout musulman des Balkans ou des territoires soumis à l'autorité du gouvernement grec était authentiquement considéré comme Turc; il pouvait immigrer sans difficulté en Turquie, où la nationalité turque lui était reconnue d'office. Cette conception restait toutefois l'épanage des cadres et des maîtres à penser de la République turque, et n'influença en aucune manière les conceptions traditionnelles des populations : les Arabes installés dans la région avait en tout temps été considérés comme une communauté distincte de celle formée par les plus anciens habitants, et l'avènement de la République avec ses idéaux et ses mots d'ordre nouveaux ne changea pas cette manière de voir. Pour les Arabes, qui avaient sans doute espéré acquérir dans l'esprit de la société turque un statut équivalent à leur nouveau statut officiel, la déception est amère.

- (...) Nous sommes des "Fellâh", camarade. Oui, nous faisons partie d'une nation de 18 millions; néanmoins, pour eux, nous restons des "Fellâh". Ils nous diront merde au bon moment. Ils sont indifférents à nos larmes. Pourquoi ? Parce que nous sommes des "Fellâh" (241).

Contrairement aux minorités nationales précitées, qui souhaitent leur intégration au sein des populations locales, la minorité kurde, qui - l'histoire récente nous l'a appris - refuse l'assimilation, semble être acceptée par la société turque - du moins dans la région d'Adana -, quoique celle-ci continue à considérer le Kurde comme tel, et non comme Turc. On mesure ici encore le fossé séparant les conceptions intégrationnistes de l'administration kémaliste de celles de la population. Nous retrouvons ces Kurdes installés soit comme des commerçants ...

Cemsir Ağo entra dans la boutique du coiffeur Resid le Kurde, située sur le Kuruköprü, en faisant s'entrechoquer les grains, plus gros que des noisettes, de son chapelet d'ambre; il s'arrêta un moment sur le seuil de la porte (242).

... soit comme propriétaires de petits immeubles qu'ils louent aux ouvriers.

La chambre d'Omer le Dur était la première des quatre huttes de pisé au toit de roseau, que louait Cemsir le Kurde (243).

Nombreux aussi sont ceux qui descendent des plateaux arides de l'Est, comme les paysans turcs, pour travailler soit comme ouvriers dans une usine, soit comme ouvriers agricoles. Ces hommes frustes et primitifs sont généralement présentés par Orhan Kemal comme des brutes vindicatives - bien qu'il ait fait de l'un d'eux un de ses héros les plus sympathiques, et en tout cas les plus conscients de sa condition d'exploité.

Comme ces magasins étaient loin de l'atelier d'égrenage, le contremaître venait très rarement les surveiller. Pour cette raison, il avait pris Halo Cafer comme chef d'équipe pour les dix ouvriers. C'était un petit homme trapu, ouvrier de batteuse de son métier, un Kurde aux énormes moustaches, qui parlait un turc exécrationnel et fumait le haschisch. Il avait très mauvais caractère et cherchait toujours un prétexte pour se bagarrer (244).

Şamedin (le Kurde) ne pensait à personne en particulier. Quand Zeynel (le Kurde) injurait quelqu'un, c'est qu'il avait de bonnes raisons de le faire. Et Şamedin n'attendait qu'un signe pour le battre et l'assommer (245).

A l'exception de ces Kurdes - si primitifs soient-ils - qui ne semblent pas avoir été en butte à l'hostilité des indigènes, les

immigrants installés en Turquie après 1922 et la population d'origine arabe paraissent - et cela pendant de longues années - n'avoir été guère appréciés par les habitants de souche turque de la région d'Adana. L'intégration de ces groupes semble extrêmement lente, bien qu'ils aient été amenés très tôt à s'interpénétrer, du fait de leurs activités économiques (*). Dans une critique à propos du roman "Vukuat Var", Tahir Alangu écrit que ce livre "raconte le prélude d'une évolution devant aboutir à la disparition de ces groupes considérés comme tels, et à leur fusion" pour donner "un type d'homme que l'on appelle le citoyen d'Adana" (246); ce qui suppose qu'à l'époque où Tahir Alangu écrit ces lignes, l'assimilation est réalisée. Sans mettre en doute cette opinion de Tahir Alangu, il nous semblerait néanmoins intéressant de réaliser une étude sur ce sujet, afin de déterminer le degré d'intégration de ces groupes dans la société d'Adana. L'expérience nous a appris, en effet, que la population turque assimile assez difficilement les immigrants, originaires des Balkans notamment : en 1970, des Turcs appartenant à la catégorie des petits fonctionnaires nous confirmaient leurs impressions au sujet des émigrés yougoslaves de 1957; leurs propos révélaient une antipathie profonde. Le commentaire de Tahir Alangu suscite encore une autre remarque : il signale, avec raison, que le roman d'Orhan Kemal annonce le prélude de l'assimilation des groupes; or les événements racontés par Orhan Kemal dans "Vukuat Var" se situent aux environs de 1946-1947; il apparaît donc que 25 ans après la révolution kémaliste, et en dépit de la politique intégrationniste de l'Etat, l'assimilation n'a pas encore été réalisée, et qu'un

(*) En effet, nous voyons, dans les récits d'Orhan Kemal, que le nom de nombreux personnages est suivi par le terme qui indique leur nationalité d'origine; ils sont désignés par leurs concitoyens comme "Çenşir le Kurde", "Pâkize la Crétoise", "Kemal l'Arabe", ce qui prouve que pour les Turcs de la région, ils continuent à être considérés comme des étrangers travaillant en Turquie.

groupe au moins, celui formé par les descendants d'Arabes, continue à être considéré par les Turcs d'origine comme un sous-groupe. C'est-à-dire qu'une génération n'a pas suffi à faire disparaître les anciennes préventions, car si GÜLLÜ brave les préjugés et est prête à suivre Kemal l'Arabe, cette union semble insolite à d'autres jeunes gens de son âge, comme son frère. Et à ce propos, un dialogue semble particulièrement intéressant dans la mesure où il révèle les préventions qui divisent certains des groupes considérés comme non-turcs par les indigènes; préventions à l'image de celles cultivées par les Turcs d'Anatolie. La Crétoise Pâkize apprenant les sentiments éprouvés par GÜLLÜ, fille d'un Kurde et d'une Bosniaque, pour Kemal l'Arabe lui fait remarquer :

- Très bien, mais lui c'est un "Fellâh", toi tu es une Bosniaque ! ... (247).

Autre problème d'intégration : la présence des immigrés soulevait, rappelons-le, des questions relatives à l'emploi, dans un pays où le sous-emploi avait déjà pris des proportions tragiques avant leur arrivée. Or, cette situation fut encore aggravée après 1945 en raison des changements des méthodes de travail dans certaines provinces : des artisans n'ayant plus aucune raison d'exister, disparaissent; dans les villes, de petits artisans sont obligés de fermer boutique, leur commerce ne suffisant plus à couvrir leurs besoins. Ce sont ces situations malheureuses qu'Orhan Kemal évoque au travers des tribulations de Topal.

Il occupait sa boutique de savetier (*) en ne payant qu'un loyer dérisoire. Il fit l'acquisition d'une machine pour réparer les chaussures, de quelques moules de bois, d'une table de cordonnier au marché d'Ispaha, et de cuir à ressembler. Pendant quelques années, les affaires marchèrent bien. Puis les affaires

(*) La traduction exacte d'"eskici" serait "marchand de vieux objets"; toutefois, nous avons préféré "savetier", puisque la seule activité mentionnée dans le récit est celle de savetier.

se ralentirent (...). Il s'établît (comme forgeron) dans l'un des riches villages de Tchukurova (...). En 1946, 1947 et 1948, les affaires marchèrent de plus en plus mal. Il n'y avait plus les Allemands, ni ceux qui brandissaient le drapeau de l'Allemagne; l'américanisation commençait. Puis les tracteurs de divers modèles et de couleurs différentes commencèrent à se répandre à Tchukurova. La plaine était remplie de ces points rouges, verts, bleus et jaunes. Le coton était vendu de sept à huit livres. Des appartements, comme des champignons qui sortent de terre, et des bars changeaient l'aspect de la région. On gagnait de l'argent par paquets, on le dépensait aussitôt. Les filles de bar étaient chargées, jusqu'au coude, de bracelets rutilants. Sur les routes menant aux villages, des De Soto et des Cadillac soulevaient des nuages de poussière brûlants sous le soleil de Tchukurova; on entendait les éclats de rire des Aïa, découvrant leurs nombreuses dents en or, résonner entre les murs épais du local de l'Union des Agriculteurs. Les propriétaires fonciers, les patrons d'usine, tous ceux qui importaient des produits de l'extérieur ou exportaient les produits du pays, étaient contents. Mais pour un forgeron comme Topal, de pareils changements signifiaient la ruine. Ceux qui dans le temps lui fournissaient du travail et lui faisaient gagner de l'argent ne s'adressaient plus à lui. Les terres étaient maintenant cultivées à l'aide de tracteurs de toutes les couleurs et emblavées à l'aide de machines. Une période d'"agriculture dynamique" avait commencé. L'agriculture du pays était conçue en fonction de l'emploi de machines américaines. Quel besoin avait-on encore d'un forgeron aux méthodes médiévales ? (...). Il vendit sa hutte de paille, sa vache, ses poules, son atelier et ses instruments, et, accompagné de sa femme, de sa fille et de son fils cadet, il prit le chemin de la ville (...). Il rouvrit sa boutique (...). C'était bien, mais sa boutique ne rapportait pas gros. Lorsque le foutu émigrant avait installé sa boutique devant la sienne, comme s'il n'avait pas pu trouver de place dans une autre partie de cette grande ville, les bénéfices tombèrent encore plus bas. L'argent dont il disposait fondait comme neige au soleil (248).

Pour assurer sa subsistance, Topal s'engage comme ouvrier agricole à la saison de la récolte du coton. En effet, si lui et ses fils travaillent ensemble, le total des salaires sera supérieur à ce que lui rapporte sa boutique. C'est ce que nous apprend le passage ci-dessous, qui nous fournit une indication intéressante sur le salaire journalier maximum d'un saisonnier, aux environs de 1950.

Le fils aîné raconta ce que lui avait dit le contremaître. Eskici Topal fit un rapide calcul ... C'était plus rentable que la boutique.

- Tu veux dire que vous pouvez toucher chacun trois livres par jour (249) ?

Mais ses efforts pour sauver sa boutique seront vains. Il sera contraint de la vendre et de chercher du travail; mais pour l'instant ...

(...) il n'y avait pas de travail ni à l'Office de l'Emploi (*) ni dans les usines de textiles et de tabac (250).

A cette époque, en effet, l'industrie textile semble traverser des moments difficiles.

(...) On trouvait plus profitable de vendre le coton brut, plutôt que de le transformer et de vendre du fil et des toiles. Les patrons de l'usine disaient à leurs ouvriers : "Le gouvernement a ouvert ses frontières au fil et aux toiles fabriqués à l'étranger. Nous ne pouvons soutenir la concurrence; nous n'avons pu trouver d'autre solution que de fermer les portes de l'usine (251).

A cette crise de l'industrie textile, qui aboutit à l'accroissement du nombre de chômeurs, il faut ajouter la modernisation des méthodes d'exploitation des produits de la terre, qui prive d'emploi une partie importante de la population locale et enlève aux paysans des régions arides avoisinantes, qui descendaient périodiquement vers la région d'Adana, un apport de ressources vital. C'est avec raison que la population de la région d'Adana craignait les conséquences de l'introduction de machines agricoles dans le pays.

(*) Devant l'impossibilité de traduire l'expression "İş ve İşi Bulma Kurumu" mot à mot, nous avons préféré emprunter le nom de l'organisme belge équivalent.

(...) Des bruits circulaient au sujet de l'introduction de machines agricoles dans la région. On parlait même de bineuses. Ceux qui sont allés en Amérique racontent qu'on s'y sert de semoirs et de bineuses.

.....

- Si c'est ainsi, on n'aura plus besoin de main-d'œuvre.
- On en aura toujours besoin, mais il suffira de quinze ou vingt hommes au lieu de cent (252).

Les grands propriétaires terriens semblent avoir été conscients des conséquences catastrophiques, sur le plan humain, que devaient entraîner la mécanisation de l'agriculture; mais la perspective d'un accroissement du rendement et, partant, de leurs bénéfices, paraît l'avoir emporté sur toute autre considération. C'est en tout cas ce qui ressort du dialogue particulièrement cynique opposant un agha et son intendant.

- Le plan Marshall fournira au pays des machines agricoles en grand nombre (...). Nous n'aurons plus besoin d'ouvriers pour labourer.

.....

- Ces machines ne conviennent pas à votre pays, Monsieur. Elles prennent le pain des mains des malheureux. C'est pénible pour eux. Ce sont aussi des créatures de Dieu.

Muzaffer s'énervé.

- C'est pourtant toi qui as dit que Dieu avait créé les pauvres pour être au service de ses créatures préférées (253).

La disparition de nombreux emplois dans la région d'Adana affectait d'autant plus la population que la Turquie avait connu une expansion démographique considérable depuis 1922, sans avoir bénéficié d'une politique adéquate de création d'emplois nouveaux. Avant la crise des années 48 déjà, le chômage s'était accru dans les centres urbains. En outre, la surpopulation des campagnes posait de graves problèmes : l'extension des terres cultivables était insuffisante pour faire face aux besoins de la population rurale qui avait connu un taux d'accrois-

sement rapide; l'absence d'une réforme agraire avait eu pour conséquence l'augmentation du nombre des petits agriculteurs disposant de ressources insuffisantes pour couvrir leurs besoins, et du nombre de paysans sans terre. Pour eux, l'émigration saisonnière dans des régions plus favorisées constituait une nécessité vitale.

La politique de grands travaux et de création d'industries nouvelles dans les grands centres urbains, menée par les Démocrates depuis 1951, allait créer un besoin de main-d'oeuvre propre à compenser, pour un temps, l'insuffisance des possibilités de travail offertes par les petits centres provinciaux. Dès leur accession au pouvoir, les Démocrates se dépensèrent sans compter pour encourager les paysans à venir travailler dans les grandes villes. Par milliers, ceux-ci, poussés par la nécessité, répondirent à leur appel.

Les "oiseaux de l'exil", tout noirs, tout secs, descendirent des wagons de **queue** (...). Istanbul, Istanbul pavé d'or occupait tout entier leurs pensées. Oui, pavé d'or ... Car à Istanbul le travail ne manquait pas : réfection des rues, démolition d'anciennes maisons, construction de nouvelles. Ils pensaient se remplir la panse; ils pourraient même envoyer de l'argent chez eux (...). Les "oiseaux de l'exil", descendus de leur train à Haydarpasa, se déversaient par wagons, par bateaux, par camions entiers sur Istanbul (254).

On assiste dès 1950 à une série de changements importants. Les centres d'attraction pour les paysans contraints de chercher du travail en dehors de leur région ne sont plus les petites villes de province, mais les grandes cités (surtout Istanbul et Ankara, dans une moindre mesure Izmir). La population rurale, traditionnellement repliée sur elle-même, est souvent contrainte d'effectuer un très long déplacement pour atteindre Istanbul, Ankara ou Izmir. Avec l'habitude, le paysan ne craint plus de voyager loin. Le monde nouveau que découvre l'émigré, surtout à Istanbul et Ankara, est totalement différent de

tout ce qu'il connaissait auparavant, même s'il s'était déjà rendu dans de petites villes de province : tandis que celles-ci présentent tous les symptômes d'un conservatisme rigoureux, Istanbul et Ankara ont été plus profondément touchées par la politique d'occidentalisation de Kemal Atatürk, et les comportements de la population dans ces deux villes ne présentent guère d'analogie avec ceux des provinciaux. Plongé dans ce nouveau milieu, le paysan émigré constate d'abord que les salaires sont plus élevés que dans les petits centres urbains. S'il est contraint, pour quelque raison, de quitter la grande ville, il n'accepte plus, sinon sous la contrainte, de travailler en province pour une rétribution inférieure. Ceci peut aboutir naturellement à un mouvement de contestation sociale suscité par l'ancien émigré. En outre, l'Anatolien venu travailler à Istanbul n'a la possibilité de retourner dans sa région qu'une ou, plus rarement, deux fois par an. Il se trouve donc plus longtemps coupé de son milieu d'origine et donc plus longtemps soumis à l'influence de son nouvel environnement, qui détermine une certaine modification de ses comportements, qui rappellent les citadins. Quant aux enfants d'émigrés, venus très jeunes, ou nés, dans ces grandes villes, leurs attitudes sont devenues tout naturellement celles des citadins.

Les premiers jours, ce n'était pas avec les yeux, mais avec les oreilles, le nez, et peut-être même avec la nuque, qu'ils regardaient Istanbul; mais à force de boire l'eau d'Istanbul, de respirer son air, de manger son pain, ils évoluent; ils apprennent à regarder avec les yeux, à se peigner, à lire et à écrire. Il essaient de ressembler aux Istanbuliotes. Leur ressemblent-ils ?

Même si les premiers "oiseaux d'exil" arrivés à Istanbul ne leur ressemblent pas, les générations suivantes, surtout si elles vont à l'école, ressemblent aux Istanbuliotes, et non plus à leurs parents (255).

Outre les effets qu'il entraîne dans l'évolution de la mentalité d'une importante partie de la population turque, cet exode massif

des paysans d'Anatolie vers les grandes villes eut pour conséquence d'en modifier sensiblement l'aspect. Un Turc originaire d'Istanbul nous confiait récemment que la population d'Istanbul offrait aujourd'hui un aspect très différent de celui d'avant 1950. Et ceci en raison de l'afflux d'Anatoliens dont l'apparence et les attitudes différaient considérablement de celles des Istanbuliotes, et qui, de surcroît, avaient créé, dans la ville et dans la périphérie, des quartiers de bidonvilles. Cette "ruralisation" de l'ancienne cité impériale aurait été voulue, toujours selon la même source, par Menderès qui espérait, en y introduisant un nombre considérable de paysans, essentiel de la clientèle électorale du Parti Démocrate, s'assurer le contrôle de la ville et obtenir pour son parti la représentation parlementaire de la **cité**. Pour vraisemblables que soient ces allégations - puisque, effectivement, grâce à l'apport des voix de ces immigrants, le P.D. devint majoritaire à Istanbul -, le facteur économique a dû jouer un rôle au moins égal à celui du calcul électoral, puisque la création d'industries nouvelles et les grands travaux de rénovation urbaine nécessitaient un apport de main-d'oeuvre important. Il n'en reste pas moins que les Istanbuliotes assistaient avec irritation à l'arrivée massive de ces compatriotes peu décoratifs.

C'étaient des gens que la grande ville n'aimait pas; même, elle les méprisait. Avec leur accoutrement et leur regard d'étranger, ils enlaidissaient Istanbul, et même le salissaient. Ces compatriotes n'avaient pas le droit de dégoûter les touristes occidentaux qui prenaient déjà d'avance des mines dégoûtées. Ce n'était plus possible. Le gouvernement devait prendre les choses en mains, faire appliquer la loi, ne pas les faire venir dans la grande ville. Cette laideur, cette saleté, cette rouille pouvait devenir "notre honte nationale". C'était un "devoir national" que d'obliger cette honte à rester dans les villages, et de la repousser dans les villages lorsqu'elle en sortait (256).

La façon dont ces villageois sont accueillis par les Istanbuliotes lorsqu'ils débarquent à Istanbul, est révélatrice du mépris dont ils font l'objet.

- Eh ! dis donc, vise un peu les ours !
- Un troupeau ! ma parole, c'est un troupeau (257) !

Outre ce vaste exode rural, la Turquie assiste à d'autres mouvements de populations, venues de l'extérieur cette fois : il s'agit de musulmans en provenance des pays balkaniques, principalement de Yougoslaves à partir de 1957. Mais ces nouveaux immigrés diffèrent fortement de ceux que la Turquie avait vus arriver dans l'entre-deux-guerres. S'ils étaient aussi démunis que leurs prédécesseurs, ils possédaient, par contre, de solides qualifications professionnelles, et l'on pouvait compter parmi eux de nombreux universitaires : juristes, économistes, licenciés en sciences commerciales, architectes. Nombre d'entre eux entrèrent au service de firmes privées et firent fortune. Ce ne fut évidemment pas le cas de tous et nous en trouvons même que la chance n'a guère favorisés.

Ils étaient venus de Yougoslavie en bateau. Le bateau accosta au port d'Istanbul. Dans le port d'Istanbul, à qui s'adresser ? Ils ne connaissaient personne; ils n'avaient pas de ressources. Ils avaient six enfants. Istanbul était une grande ville surpeuplée. Quant à la population, elle commençait à se sentir à l'étroit; elle ne voulait plus de nouveaux venus. Le mari, la femme et les six enfants finirent par aboutir sur les terrains vagues situés à la périphérie de la ville. De là, le regard pouvait embrasser Istanbul. A coups de pelle et de pioche, l'homme et la femme se mirent à creuser la terre et finirent par disposer d'un abri qui ressemblait aux nids souterrains des hérissons (258).

Apparemment, l'intégration de ces immigrés n'a pas posé de grands problèmes : ils ne forment pas de quartiers séparés - du moins dans

les grandes villes -, comme ceux dont Orhan Kemal mentionne l'existence à Adana. Néanmoins, ils font parfois l'objet de commentaires peu flatteurs. En outre, nous avons pu remarquer, lors de séjours en Turquie, que les Turcs, en parlant d'eux, continuent à les appeler "les Yougoslaves", "les Bulgares", etc., ce qui suppose que l'on continue à les considérer comme des étrangers, bien qu'ils aient obtenu, dès leur entrée en Turquie, la nationalité turque.

La condition ouvrière sous le régime républicain et à l'époque démocrate.

Dans les romans d'Orhan Kemal, les ouvriers forment une catégorie sociale exploitée sans vergogne par des employeurs soucieux, uniquement, d'accroître leurs profits, et indifférents aux besoins de la masse humaine qu'ils emploient à cet effet. Le patron n'a d'ailleurs aucune difficulté à imposer ses conditions à une foule généralement soumise, dont l'élément le plus malléable est constitué par les paysans descendant périodiquement vers la ville pour tenter d'y gagner de quoi nourrir leur famille. Illettrés, ignorants, crédules, habitués à vivre dans des conditions plus que précaires, ils quittent leur village persuadés que ce déplacement est le prélude de leur bonne fortune. Cette conviction est encore renforcée si le villageois s'en va rejoindre, en ville, un compatriote, c'est-à-dire un homme ayant habité le même village ou encore la même région. Dès lors, il croit sa fortune assurée. Peu importe d'ailleurs qu'il connaisse ou non ce compatriote providentiel.

- ... Au fait, l'usine de notre compatriote ?
- Et bien ? dit Hasan l'Imberbe.
- Il paraît qu'elle est formidable.
- Il paraît. Et on ne va tout de même pas nous considérer comme des étrangers.
- Nous sommes de la même région non ? Et entre compatriotes, on

ne se tire pas de ses jambes. Quand le patron nous verra et qu'il saura qui nous sommes, il nous dira : "Ah mes chers compatriotes!". Comment veux-tu qu'il ne nous préfère pas aux gens de la ville ?

- C'est évident.

- Être de la même région, c'est presque être parents. Moi, par exemple, si j'avais une usine, croyez-vous que j'embaucherais les gens de la plaine en laissant tomber les gens de mon village ? Qu'en penses-tu, l'Imberbe ?

- Pour moi, Yusuf, les gens du pays, c'est sacré ...

(...)

- Comme il sera content quand il nous verra arriver !

"Mon Dieu, mes chers compatriotes ..." Pas vrai, Yusuf !

Yusuf approuve de la tête. Ali continue.

- ... S'il voit que son compatriote est sans travail, comment veux-tu qu'il garde dans son usine un diable d'étranger ?

(...)

- Il n'y en a pas deux comme notre compatriote.

- Ah notre compatriote !

- Que Dieu change en or tout ce que touche votre compatriote (259) !

Les avis pessimistes de gens habitués à travailler en ville ne parviennent pas à entamer la certitude du paysan, qui poursuit sa chimère jusqu'au jour où les événements se chargeront de réduire ses espoirs à néant. C'est le cas de Yusuf, Hasan et Ali, qui ignorent les mises en garde des ouvriers qu'ils rencontrent.

- Laisse tomber (dit un ouvrier) ! Quand ils se sont installés à la ville et qu'ils se sont engraisés un peu, fini les compatriotes !

- Ici (dit un manoeuvre) c'est la ville, l'usine. Rien n'est plus comme au village. Les compatriotes et tout ça, on s'en moque. Tu as les bras et les jambes solides, tu veux travailler, parfait ; s'il y a du travail, on t'embauche (260).

Après avoir été expulsés de l'usine de leur compatriote, il ne restera aux trois amis qu'à se ranger aux avis qui leur avaient été donnés. Leur amertume est d'autant plus grande que l'issue de leur

démarche se termine de manière inattendue : ne plus pouvoir compter sur le compatriote apparemment pour les villageois descendus pour la première fois à la ville, comme une abomination. Ce point de vue trouve son origine dans les conditions de vie mêmes du village, où la solidarité de chacun est une garantie de survie pour tous. A la ville, le comportement des hommes est déterminé par des impératifs différents : le problème essentiel, dans les couches pauvres de la population, est de trouver du travail et de le garder à n'importe quel prix; l'âpreté de la lutte pour la survie ne laisse à personne le temps de s'occuper du voisin. Quant au compatriote qui a fait fortune à la ville, sa position sociale lui interdit toute forme de familiarité avec les paysans : dans un pays où le sens de la hiérarchie est particulièrement développé, une telle attitude à l'égard des gens appartenant aux couches sociales inférieures est considérée comme une incapacité de garder son rang.

A la façon de parler de Yusuf, le propriétaire de l'usine comprit tout de suite qu'il avait affaire à des paysans de chez lui. Cela faisait des années qu'il avait quitté le pays (...). Le patron de l'usine se mit à rire. S'il n'avait eu peur de se déconsidérer devant la foule des badauds qui aussitôt avait fait cercle autour d'eux, il aurait bien voulu prolonger la conversation : causer avec eux avec l'accent du pays, oublier les tournures de la ville qu'il depuis des années il s'efforçait d'apprendre. Et même, il aurait bien engagé un combat avec Ali le Lutteur. Il aimait le lutte. Pas pour le combat, juste pour s'amuser, taper dans ses mains et lui faire quelques prises (261).

Crédules et naïfs, les paysans sont aussi prompts à s'émerveiller devant le moindre objet de confort, même le plus élémentaire;

conséquence des conditions de vie extrêmement primitives qu'ils connaissent dans leurs villages.

- Moi ! J'achèterai un réchaud à pétrole. Tout le monde en parlera au village.

- Qu'est-ce que c'est encore que ce réchaud à pétrole ?

Yusuf le Malingre sourit, plein d'orgueil.

- Toi tu ne sais pas : il y a même une pompe. Quand tu appuies dessus, ça crache du feu et ça siffle comme un serpent. A Sivas, à la cimenterie, nous avions un chef (...); il en avait un et quand il l'allumait donc ! Tu veux cuisiner, tu mets la marmite dessus. Tu veux faire chauffer de l'eau, mets-y ton bidon. On le donne pour quinze à vingt billets.

(...)

- C'est cher, mon vieux.

- Oui, mais c'est sensationnel. Il y a même une pompe. Quand tu appuies, ça crache le feu. Et quand notre chef l'allumait !

- Et ça siffle comme un serpent.

- Comme un serpent, je te jure.

(...)

- Il siffle vraiment comme un serpent, ce réchaud ? Au village, ils croiront vraiment que c'est un serpent, Yusuf ?

- Oui, sauf le Muhtar.

- Le Muhtar ... bien sûr, mon vieux; c'est un grand homme le Muhtar (262).

Croyant avoir découvert un objet particulièrement digne d'intérêt, Ali le Lutteur et Hasan l'Esberhe ne perdent aucune occasion de faire état de leur savoir devant les hommes que le hasard met sur leur chemin. C'est ainsi que Ali, interrompt deux hommes qui parlent de mécanique.

- Le réchaud à pétrole siffle comme un serpent ! dit Ali le Lutteur en regardant maître Yunus (263).

De même, lorsqu'ils rencontrent un citadin qui leur adresse aimablement la parole, ils croient démontrer leur degré d'évolution en évoquant l'achat de ce réchaud à pétrole.

- Dis-lui, Yusuf, ce que nous allons acheter quand nous gagnerons de l'argent.

Hasan l'imberbe ne put se contenir :

- Il siffle comme un serpent.

(...)

Alors le Luttour :

- Au village, ils croient que c'est un serpent (254).

Dans son roman, "Sur des Terres Fertiles", Orhan Kemal s'est efforcé notamment de mettre en relief le fossé qui sépare le paysan du citadin. Le monde des villes et celui des campagnes constituent deux univers distincts, totalement coupés l'un de l'autre. L'existence du paysan continue à être réglée par des coutumes séculaires. Les profonds bouleversements institutionnels et culturels créés par la révolution kémaliste ne le touchent pas : il ignore tout des lois et des droits qui lui sont légalement reconnus.

- Ton nom ?

- Hasan

Il l'écrivit sur son cahier.

- Ton nom de famille ?

Hasan regarda le contremaître. L'employé insiste.

- Alors, ton nom de famille ?

- ... ?

- Tu as avalé ta langue ? Tu n'as pas de nom de famille ?

- Non.

- Pourquoi ?

- Nous sommes des paysans. A la campagne, ce n'est pas la coutume.

- Ah, ce n'est pas la coutume ? Espèce d'ours, sais-tu ce que c'est que la loi ?

Hasan l'imberbe le regardait d'un air ahuri.

- Alors ? dit l'employé. Sais-tu ce que c'est que la loi ?

- ... ?

- Ça se mange ? Ça se boit ? Réponds ! Ça se mange ou ça se boit ?

Hasan continuait à le regarder.

Le contremaître dit :

- Une vraie bête au visage d'homme. Comment voulez-vous qu'il connaisse la loi ? Dieu lui a mis un trou en haut et un trou en bas, et puis il s'est arrêté là !

L'employé tapota le front de Hasan avec son poingon.

- Ressaisis-toi, tu vis au XXe siècle. La loi, c'est la loi, elle ne s'occupe pas de ton village ni de tes coutumes. D'après la loi, tout citoyen doit avoir un nom de famille, tu comprends ?
Hasan.

- J'ai compris.

- Qu'est-ce que tu as compris ?

- De que tu viens de dire.

- Qu'est-ce que j'ai dit ?

Hasan se mit à rire. L'employé se fâcha, le contremaître intervint.

- Cesse de rire ! Monsieur le Secrétaire te demande comment on vous appelle au village !

Hasan perdit soudain son air abruti, et ses yeux noirs brillèrent d'intelligence :

- Comment on nous appelle au village ? C'est ça ?

- Oui.

- Au village, on nous appelle les fils de l'Imberbe (265).

A ce stade, le premier contact du paysan avec la ville le plonge dans un ébahissement permanent : il ne comprend rien à ce qui se passe autour de lui, et, pour éviter de commettre un impair, il préfère tout accepter et s'efforce de passer inaperçu. Cette passivité facilite naturellement la tâche de l'employeur, préoccupé surtout par la possibilité de disposer d'une main-d'œuvre docile et peu coûteuse. Sur ce point, il n'a d'ailleurs aucun souci à se faire : vivant dans leur village dans le dénuement le plus complet, les meigres salaires qui leur sont offerts à la ville, semblent, aux yeux des paysans, incroyablement élevés.

- Si nous avons du travail, combien allons-nous gagner ?

- Ça dépend du travail, dit le veillard ; si tu es qualifié, ça change tout.

- Et les manoeuvres ?

- Pour les manoeuvres, un salaire qui te permet à peine de subsister.

- Oui, mais combien ?

Le veillard après les avoir examinés :

- S'ils vous embauchent, ce sera à l'atelier d'égrenage.

(...)

- Qu'est-ce que l'on gagne ?

- Maximum deux ou trois livres par jour.

Tous trois auraient sauté de joie. Ce fut l'Imberbe qui se réjouit le plus.

- C'est bien ça. Chez nous, là-bas, il n'y a pas de travail. Et s'il y en a, on gagne trente ou quarante piastres (266).

La question du salaire semble laissée à la discrétion de l'employeur; aucun salaire minimum ne paraît avoir été officiellement fixé, du moins pour les ouvriers agricoles.

De ce côté-ci du pont de pierre, les āgā sirotent leur café, leur thé, leur limonade, leur jus de raisin vert, leur jus de grenade, leur lait battu glacé, en soufflant la fumée de leurs cigarettes vers le marché où, depuis des siècles, à chaque retour du printemps, se pressent des ouvriers. Ils sont contents, la main-d'oeuvre ne manque pas. Il y en a beaucoup plus qu'il n'en faut pour les champs de Tchukurova. Les salaires vont baisser, et le coton ne reviendra pas cher (267).

Dans les usines, pourtant, et sur les chantiers de construction, ce salaire minimum semble garanti. En effet, Yusuf et Ali, sollicités par un tâcheron pour aller travailler sur un chantier, se voient offrir respectivement trois livres et demie et quatre livres. Ils refusent. Lorsqu'ils se présentent plus tard, sans ressources, le même tâcheron baisse son prix, mais ne descend pas en-dessous de trois livres (c'est-à-dire le même salaire qu'à l'usine), alors que sa position de force lui permettait de leur offrir moins.

- Nous faisons une grande construction. Je vous donne trois livres et demie net ...

(...)

Le tâcheron, les yeux toujours arrêtés sur Ali.

- Si tu viens, je te donne quatre livres, net !

(...)

- Quand j'ai voulu vous inscrire, vous m'avez dit que vous vouliez réfléchir. Je vous offrais quatre livres. Aujourd'hui, c'est trois livres. Si vous voulez, je vous inscris. Mais si vous refusez et que vous revenez demain, vous n'aurez rien du tout (268).

Le but de leur déplacement étant d'épargner le plus d'argent possible pour le ramener au village, ils se cherchent un abri bon marché pour la nuit; peu importe qu'il soit inconfortable et insalubre.

La maison où ils habitaient était une ancienne écurie qui appartenait au Muhtar; celui-ci y attachait ses bêtes, et le sol était encore couvert de fumier. Les taons y bourdonnaient en traçant de grands cercles. Les murs en terre battue tombaient en ruine, et, jusqu'à mi-hauteur, ils étaient envahis par l'humidité. L'endroit dégageait une puissante odeur de fumier. L'écurie abritait huit ouvriers, plus les trois compagnons. Ces ouvriers étaient descendus de l'Anatolie Centrale et des provinces de l'Est, et ils travaillaient dans d'autres usines de coton. L'écurie avait deux étages. Son propriétaire, qui était devenu Muhtar, était jadis un pauvre diable qui vendait du jus de betterave et qui avait acquis, on ne sait comment, cette maison en ruine après l'émigration arménienne. Par la suite, avec la crise du logement causée par la construction de nouvelles usines et l'afflux de main-d'oeuvre, le Muhtar avait tiré ses bêtes de l'écurie pour la louer aux ouvriers (269).

Le choix de la nourriture est lui aussi fonction d'un critère d'économie; encore que les repas que l'on trouvera décrits ci-dessous ne sont pas moins copieux que ceux consommés par le paysan dans son village.

On ouvrait le sac de toile, on étendait les mets : du pain, du fromage, du helva, des olives noires, de l'oignon cru et une soupe aux lentilles en gelée, un pilaf de bulgur, des pois chiches bouillis. (...) Tous trois s'installèrent devant leur déjeuner composé de pain, d'oignons et d'olives noires (270).

Cet argent que les trois émigrés espèrent économiser, ils le gagnent à l'usine au prix d'un labeur écrasant, effectué dans des conditions extrêmement pénibles.

Yusuf le Malingre travaillait aux bourres de coton, dans l'un des quinze dépôts qui étaient aménagés à l'ouest de l'usine (...). Malgré la fraîcheur ambiante, à l'intérieur du magasin il faisait chaud comme dans un four. Les onze ouvriers qui y travaillaient avec d'énormes fourches en bois ou avec des râpeaux métalliques, s'enveloppaient la bouche et le nez pour se protéger contre la terrible poussière des bourres de coton. A chaque coup de fourche, une montagne de coton s'écroulait comme une vieille baraque et dégageait des nuages de poussière qui obscurcissaient la lumière jaune de la petite ampoule fixée au plafond.

(...)

Hasan l'Imberbe avait été mis aux cotons mouillés. Son travail consistait à transporter dans un autre magasin, les bourres de coton qui avaient été lavées et imbibées d'eau sur des machines installées derrière l'atelier d'égrenage. Il les transportait sur son bras, dans un récipient en zinc (...). Avec l'eau sale qui dégoulinait des seaux, les huit porteurs de coton mouillé étaient trempés jusqu'à la moëlle, et grelottaient en claquant des dents. C'était un travail très pénible que de transporter des bourres de coton gorgées d'eau pendant douze heures d'affilée. Comme les porteurs n'avaient aucun endroit pour se réchauffer, excepté les dépôts pleins de courants d'air, qui en faisaient des glaciers, où on avait bouché les fenêtres avec des sacs, la plupart attrapaient une mauvaise toux et finissaient pas mourir d'une pleurésie.

(...)

Frappé par la force d'Ali, le contremaître l'avait mis à la concasseuse (...). Dans cette pièce, les grappes de poussière accrochées aux poutres noircies, l'air chargé de poussière de coton, les murs, le plancher, les ouvriers, les mécaniciens aux mains et au visage barbouillés de noir, tout tremblait à la cadence des machines (...). Avec ses grosses mains, Ali attrapait ces sacs et les vidait d'un coup dans la gueule de la machine (...). A peine avait-il vidé un sac dans la gueule de la machine qu'un autre porteur lui tendait le sien. Prendre un sac, le vider, prendre un autre sac, le vider encore, toujours la même danse infernale. Son visage arrondi et

énergique, au large menton, luisait de transpiration. Sa chemisette et son caleçon qui lui collait aux jambes, étaient trempés. Sa poitrine velue le démangeait. Au fur et à mesure qu'il s'habitua à son travail, l'irritation de la gorge et la démangeaison des poils furent remplacés par des soupirs mélancoliques ... (271).

Néanmoins, bien que le travail à l'usine soit dur, les conditions de vie sont plus inhumaines encore pour les ouvriers agricoles employés par les aḡa, pour cultiver leurs vastes domaines.

Les vingt hommes de l'équipe étaient trempés de sueur, à force de transporter au pas de course les gerbes de blé et de les enfourner dans la gueule vorace de la moissonneuse. Depuis une heure du matin, ces hommes au visage terreur n'avaient pas cessé de travailler un seul instant. Ils transpiraient à grosses gouttes et n'avaient plus de salive. Un pus blanchâtre collait à leurs lèvres gercées, et leurs yeux étaient injectés de sang. Aux dires du patron, leur travail n'avait rien de compliqué : charger sur les épaules les gerbes de blé, courir jusqu'à la batteuse pour les donner aux engreneurs, puis revenir en chercher d'autres, et ainsi de suite. Les engreneurs n'avaient plus qu'à prendre ces gerbes et à les mettre dans la gueule de la moissonneuse, dont ils avaient pour seule mission de nourrir le ventre insatiable. En fait, le travail des engreneurs était encore plus pénible que celui des porteurs de gerbes. Ils s'enveloppaient le visage et le corps de chiffons, et avec leurs lunettes noirs ils ressemblaient à des pilotes d'avions. Mais ils avaient beau faire, la poussière de paille se glissait partout; plus fine que de la poudre d'or, elle collait à leur cou, à leur poitrine, à leur dos trempé de sueur et provoquait d'effroyables démangeaisons. Mais les engreneurs n'avaient ni le temps, ni le droit de se gratter ! Une seconde de retard déréglait la route effrénée des porteurs de gerbes et pouvait provoquer de terribles accidents : aussi, le travail des engreneurs était-il parfaitement synchronisé. Pas le temps de se gratter, ni de réfléchir, ni de faire quoi que ce soit ! (272).

A ces inconvénients liés à la nature même de ce genre d'activités, il faut ajouter la malveillance des hommes. En effet, alors que la loi prévoit un temps de pause minimum, il semblerait que la loi soit constamment ignorée par les employeurs, pour lesquels seul le rendement entre en ligne de compte.

Après le repas, la pause réglementaire était d'une heure, mais le plus honnête des contrôleurs n'accordait, tout au plus, qu'une demi-heure (273).

La nourriture, traditionnellement fournie par le patron à ses ouvriers agricoles, est à la mesure des conditions de travail qui leur sont imposées.

Zeynel avisa l'un des sacs, et en sortit un pain tout noir et tout sec.

- Regardez-moi ça, protesta-t-il. Ma parole, c'est de la pierre. Et moisi, en plus. Dire que celui qui nous le donne se fait passer pour un musulman.

Il jeta le pain dans le sac.

C'est vrai qu'il était dur comme de la pierre, et moisi. Mais les ouvriers avaient faim; ils en prirent chacun un ...

.....

C'est alors qu'un ouvrier s'exclama en kurde :

- Bon Dieu ... mais regardez donc ces vers.

Et il montrait les vers blancs qui grouillaient sur les deux moitiés de son pain.

- Ne les grille pas ! dit un autre. Emploie-les comme farce !

Un autre encore :

- Que Dieu préserve notre aḡa de la pauvreté !

Les réflexions fusaient de toutes parts.

- Ah oui ! qu'Il l'en préserve, lui qui ne nous laisse pas sans viande.

- Ce cœur déborde de bonté.

-

-

- Qu'est-ce que c'est ? demanda le contremaître, furieux.

Personne ne répondit.

Le propriétaire du pain véreux regrettait déjà ses paroles. Il regarda autour de lui. Il savait que le contremaître le tiendrait à l'oeil, attendrait la première occasion de se venger et ne lui donnerait plus de travail.

- Le contremaître revint à la charge et demanda :
- Qu'est-ce qui se passe donc ?
 - Ce n'est rien, dut répondre le propriétaire du pain véreux (274).

L'ouvrier n'ose pas exposer ses griefs, même les plus justifiés. Il sait qu'à la moindre rebuffade, il se retrouvera sans travail : la main-d'oeuvre ne manque pas; il sera vite remplacé. Même s'il existe une série de dispositions légales réglementant les relations entre patrons et ouvriers, ces derniers n'ont, en fait, aucun recours contre l'arbitraire du patron. Ils vivent donc dans la crainte perpétuelle de déplaire à l'employeur et de perdre leur gagne-pain. Il suffit pour ceci d'être malade ...

- Le contremaître a pris quelqu'un à ta place !
- Tordu de coliques, Hasan l'Imberbe le regarda avec angoisse :
- A ma place ?
- A ta place.
- Alors il m'a remplacé.

.....

- L'usine, c'est comme ça. Si tu crois les attendrir avec tes pleurnicheries !

Hasan l'Imberbe était effondré : après deux jours de maladie, ils mettaient quelqu'un à votre place. Était-ce pour son plaisir qu'il était malade ? Il fallait bien se soumettre à la volonté de Dieu.

- Vous ne lui avez pas dit que j'étais malade ?
- Nous lui avons dit, répondit Yusuf.
- Et qu'a-t-il répondu ?

Ali le Lutteur :

- Tiens, tiens, il est malade ? Mais pour qui te prends-tu, mon vieux ? Pour un Vali ou pour un commandant ?
- Moi ? Pour rien du tout !
- En tout cas, il a dit que tu étais une chiffre molle; il pris un autre homme. L'usine, c'est l'usine. Il faut tenir le coup et s'accrocher fermement au travail. Ça ressemble à quoi d'être malade (275) ?

... ou de ne pas se soumettre aux conditions fixées par le contremaître.

- Enculé ... ! Pourquoi êtes-vous allés vous plaindre de moi ?
Yusuf et Ali sursautèrent.

Les mains derrière le dos, le contremaître s'approcha. Il flanqua une gifle à Yusuf au moment où il ne s'y attendait pas. La casquette de Yusuf roula à terre. Il se protégea le visage avec les bras.

- C'est de toi que ça vient, hein ? J'ai eu pitié de toi, je t'ai donné du travail, et toi tu te plains de moi ... Foutez le camp, il n'y a plus de travail pour vous (276).

Aussi, les salariés sont résignés à tout accepter, les coups et les injures, pour éviter d'être congédiés.

... Une fois, il ne put plus supporter les démangeaisons de son dos; il déposa sa gerbe pour se gratter. Il se cacha derrière la batteuse pour ne pas se faire voir du contremaître; mais celui-ci l'aperçut et s'avança le bâton à la main.

- Que fais-tu ici ?

- J'ai le dos qui me démange, sergent.

- Mets-toi au garde-à-vous devant moi, enculé !

Ali regarda autour de lui : qu'est-ce que ça voulait dire ? Comment trouver le garde-à-vous ?

- Au garde-à-vous !

- C'est quoi le garde-à-vous, sergent ?

- Un coup de bâton, un autre coup de bâton sur l'épaule (277).

Parfois il se trouve un homme possédant une personnalité suffisamment forte pour tenir tête au contremaître, intermédiaire privilégié de l'employeur auprès des ouvriers dont dépend en fait leur sort.

Il soufflait bruyamment et ses narines étaient dilatées de colère. Il s'apprêtait à les injurier, quand il vit Zeynel et Şamedin arriver à la rescousse (...). Zeynel après avoir pissé avec bruit, accroupi un genou à terre, sous le nez du contremaître, repartit avec Şamedin. Il n'avait pas bien compris ce qui s'était passé. Sinon il n'aurait pas manqué d'intervenir et de tenir tête au contremaître (278).

Dans les moments les plus pénibles, les ouvriers font appel à cette forte tête, dans l'espoir qu'il pourra obtenir ce qu'ils n'osent demander.

La pause était plus courte que d'habitude. Epuisés, exaspérés, les ouvriers protestèrent.

- Qu'est-ce qui se passe ?
- Maquereau ... Il ne nous laisse pas souffler une minute.
- Tyran, salaud, tyran !
-

Zeynel qui était allongé sur le dos, se redressa et regarda en direction des coups de sifflet.

- Qu'est-ce que c'est ? la reprise du travail ?
- Eh oui ! la reprise du travail ! dit quelqu'un.
- Si vite !
- Camarade, il en fait trop.

Un nouveau coup de sifflet retentit, plus fort encore que le premier.

Les ouvriers avaient entouré Zeynel.

- Fais-lui entendre raison, Zeynel ! lui demanda l'un des ouvriers.

Zeynel coupa court.

- Raison ou pas, laissez-le siffler tant qu'il voudra, et foutez-vous-en !

Le contremaître siffla encore cinq ou six fois : presque personne n'avait repris le travail. Il s'avança en jurant.

Soudain il trouva Zeynel devant lui. Les deux anciens camarades se dévisagèrent durement.

- Encore toi, dit le contremaître.

Zeynel mit les mains derrière le dos, s'avança d'un pas. Il cracha par terre avec mépris.

- Oui, encore moi, répondit-il.
- Que veux-tu au juste ?
- Et toi, que veux-tu ?
- J'appelle les ouvriers au travail ...
- Eh bien, ils ne viennent pas, c'est tout !

Halo Samedin, dont la grosse tête au visage plein apparaissait par-dessus l'épaule de Zeynel, fixait haineusement le contremaître. Le contremaître fut troublé, il n'aimait pas ce regard. Dans ce regard, il lisait la haine, le sang, une balle, la mort. Il eut peur.

- Ils viendront, dit-il à nouveau. Mes ouvriers sont doux comme des agneaux !
- Appelle-les, nous verrons s'ils viendront !
- Bon, je vous donne encore dix minutes, dit-il en sortant sa montre (279).

Mais lorsqu'il propose une action collective pour tenter d'améliorer leur situation, l'instinct de conservation reprend le dessus, et il ne se trouve personne pour le suivre.

- ... La semaine prochaine, on attend deux jours, et puis, en avant, je renverse la gamelle. Vous, vous me soutenez et vous me laissez faire.

.....
Kemal le Brave sortit à son tour. Ce n'était vraiment pas une chose à faire. Les gendarmes ne plaisantaient pas. Et s'ils se mettaient à cogner, mon Dieu, mon Dieu (...) ! Ils nous feraient renier notre Dieu. Qu'est-ce que cela peut faire à Zeynel ? Il est célibataire ... Moi j'ai des enfants. Demain, après avoir rassemblé les gens, il s'en ira. Et c'est sur nous que les tuiles tomberont.

.....
- ...Quand c'est mauvais, ils renversent les gamelles (dit Zeynel)!

.....
- Ils n'ont pas d'ennuis ?

- Non.

- Les gendarmes ne viennent pas tout de suite ?

- Même si les gendarmes viennent, ce sont les autres qui sont dans leur tort. Et puis, ils ne se dérangent pas pour les affaires aussi insignifiantes.

- Pourquoi seraient-ils dans leur tort ?

- Parce qu'ils donnent aux gens du pilâf avec des cailloux et du pain véreux. Les gendarmes aussi sont des hommes. Ils vérifient, et ils disent : "Ah! on leur faire manger du pain véreux et du pilâf plein de cailloux. Les gens se sont fâchés ..."

- Pourtant Kemal le Blond prétend (...) Il dit que si on renverse les gamelles, les gendarmes viennent, et ils cognent terriblement fort.

.....
- Faire renverser les gamelles par les ouvriers. Faire se soulever les ouvriers. Il prétend que les gendarmes ne nous battront pas. Même s'ils ne nous battent pas, Kemal le Brave dit que l'aga a un revolver et qu'il n'hésitera pas à s'en servir. Et même s'il ne s'en sert pas, pourquoi sommes-nous venus ici ? Pour gagner un peu d'argent. N'est-ce pas ainsi (...) ? Je t'en prie, Ali, réfléchis ! L'aga est un grand patron, et les patrons n'ont jamais pitié des ouvriers. Il nous chassera, toi et moi, et il en mettra d'autres à notre place. Nous sommes venus ici pour quoi ? Pour renverser les gamelles ? Ou pour gagner un peu d'argent (280) ?

L'absence de volonté de s'unir pour réclamer une amélioration de leurs conditions de travail constitue le grand handicap des saisonniers et un énorme atout pour l'employeur. Mais il n'existe aucune des conditions nécessaires à la création d'un mouvement revendicatif collectif : ces saisonniers sont des paysans venus de villages différents; ils n'exerceront ce métier que pendant quelques semaines, après quoi ils se sépareront et seront replongés dans la vie du village. En tout état de cause, ces gens n'ont pas conscience de former une classe sociale - et effectivement on ne peut qualifier de classe cet amalgame temporaire -, ni même de constituer une communauté liée par des intérêts communs : leur but est de gagner quelque argent et de retourner aussi vite que possible chez eux. Dans l'hypothèse où un mouvement collectif verrait le jour, il se heurterait immédiatement à la réaction des autorités : le régime kémaliste s'est posé en arbitre chargé d'harmoniser les relations entre employés et employeurs, et a publié des réglementations dans ce domaine; aussi tout arrêt de travail et toute action revendicative sont-ils considérés comme des atteintes au développement économique de l'Etat. Mais il ne semble pas avoir existé ni à l'échelon local, ni même à l'échelon provincial, d'organisme officiel permanent chargé de vérifier si les dispositions légales étaient respectées par l'employeur. La résolution des cas de conflit opposant celui-ci à son personnel paraît être du ressort de la gendarmerie et des tribunaux, si l'on se réfère à l'exemple donné par Orhan Kemal : un conflit éclate entre les ouvriers agricoles et le patron, responsable d'un accident; celui-ci fait appel à la gendarmerie ^{qui} procède à la confrontation des parties :

- (...) Ils (les gendarmes) nous (les ouvriers) ont tous été conduits au poste. Nous autres, ils nous ont relâchés. Le mécano, le contremaître et l'aga sont restés. Les tribunaux s'occupent encore de l'affaire ... (281).

Dans l'hypothèse encore où il aurait existé un organisme chargé de protéger le salarié contre les abus du patron, il serait douteux que l'ouvrier agricole y aurait fait appel. En effet, l'immense majorité de cette main-d'oeuvre est composée de paysans illettrés, ignorant tout de l'existence même des lois et des droits qui leur sont reconnus. De surcroît, il est peu probable qu'ils eussent même osé se présenter devant les fonctionnaires de cet organisme, tant est grande leur crainte d'affronter un représentant du pouvoir. Pour l'heure, les salaires ne disposent même pas de cette protection, et ils n'ont d'autre ressource que de se soumettre. Parfois, dans les cas d'extrême désespoir, il arrive à ces hommes de réagir contre les abus dont ils sont victimes.

- ... Il y a quelque temps, voyez-vous, nous travaillions à la batteuse (...). Et le contremaître était un type infect. Inutile de chercher à l'attendrir. Il faisait marcher la batteuse avec une équipe de trente-cinq types au lieu de quarante-cinq; le salaire des dix autres, il les mettait en poche. Sur nos têtes, un soleil de feu; les moineaux tombaient sans connaissance. Quant aux hommes, ils suffoquaient. Vingt heures de travail, sans une pause. Une nuit, nous nous sommes entendus avec les copains pour saboter la batteuse. Il y avait un type appelé Hamdi d'Islâhiye, une forte tête, un dur. Il a dit : "Ne vous en mêlez pas, je vous montrerai ce que je fais de cette putain de batteuse". Ce garçon était un démon. Et, sans blague, il avait même terminé sa cinquième primaire. "Il suffit que vous ne me donniez pas", dit-il. Comment aurait-on pu le donner ? Hamdi a fait des nattes avec les blés, comme celles des filles; il les a mouillées, elles sont devenues dures comme du bois. Le lendemain, il les a mises dans des gerbes de blé. Le travail a recommencé. Les gens suffoquaient à cause des nuages de poussière, mon Dieu, mon Dieu ! D'un côté, le soleil, de l'autre côté, la fine poussière de blé. Il t'est impossible de reprendre ton souffle, et il faut pourtant y parvenir pour survivre ... Soudain un craquement retentit dans la machine... Le contremaître a compris, il est devenu comme fou (282).

Une autre forme de vengeance de l'ouvrier brimé est de brûler la récolte.

- (...) L'affaire remonte à douze ans. Je travaillais avec lui à Dolusap. Le fond de l'affaire est une histoire de paie. La moisson était terminée, ils ne nous donnèrent pas notre paie et nous mirent à la porte (...). Nous nous sommes fâchés et nous avons mis le feu à la récolte (283).

Mais ce ne sont là que des réactions primaires et anonymes, peu susceptibles de déboucher sur une amélioration des conditions de vie. En général, l'ouvrier se contente de s'accrocher à son travail, qui lui fournit les moyens de vivre, et espère qu'il lui sera conservé en récompense de sa soumission. Dans ce contexte, l'individu qui refuse de se laisser exploiter sans rechigner, voit ses tentatives irrémédiablement vouées à l'échec, et, faute d'être soutenu par ses compagnons, il ne peut éviter la vengeance de ceux qu'il a osé affronter.

- En 1928, nous avons conduit des ouvriers aux champs, moi et Memet le cardeur, qui était régisseur. Rien que des agneaux. Tu leur aurais frappé sur la tête et tu leur aurais pris le pain de la bouche. Mais, Dieu sait comment, un être nuisible s'était glissé parmi eux... J'ai vu comment il leur montait la tête. Ils n'aimaient ni la nourriture ni la boisson. Il ouvrait les yeux des ouvriers. Je l'ai tiré dans un coin : "Mon fils, lui ai-je dit, abandonne ces manoeuvres, cesse d'influencer les ouvriers!" Il n'arrêtait pas. Je vis que les ouvriers, doux comme des moutons, commençaient à murmurer. Eh ... me suis-je dit, je suis en train de laisser commettre un péché ...

- Qu'as-tu fait ? Tu l'as mis à la porte ?

- Attends ... J'ai tout raconté à l'agā ... "Donne-lui une leçon", a-t-il dit. Fort bien. Je l'ai ligoté avec une corde, je l'ai fourré dans un sac. Après ça, à nous deux ! J'ai frappé à tour de bras ... J'ai remarqué qu'il ne disait plus rien. Tout à coup j'ai retrouvé mes esprits. J'ai sorti le type du sac, et qu'ai-je trouvé ? (...). L'agā a su l'histoire (...). J'étais maître de moi : "Ne crains rien, agā", ai-je dit "et paix au rossignol de ton âme !" (...). J'ai dit à mes gars : "Venez ici !" Ils sont venus. C'était de braves Kurdes, de vrais sauvages. Ils ont fait le nécessaire (...). Ils l'ont lié à un pieu et hop ! dans la rivière (284).

Dans le meilleur des cas, l'employeur se contente de le renvoyer à la première occasion.

- (...) La première chose à faire est de se débarrasser du mécanicien (...). Ensuite on s'occupe de Zeynel et de Şamedin.
- Ceux-là d'abord, ağa. Ce sont deux microbes parmi mes ouvriers doux comme des agneaux. Il faut les balancer (...). Quant aux engreneurs, je les ai sous la main (285).

Zeynel est renvoyé. Il est remplacé par Ali, celui-là même avec lequel il avait partagé son pain; Ali, après avoir mollement refusé de prendre la place de son camarade, finit par accepter. Le désir d'augmenter quelque peu son salaire de famine et de pouvoir faire état de sa promotion au village, efface tout sentiment de reconnaissance. Dans la plupart des cas, le besoin de gagner son pain et de garder le travail qui permet de s'en procurer relègue à l'arrière-plan les sentiments de solidarité les plus élémentaires. C'est ce qui explique la dureté de Yusuf et d'Ali à l'égard de leur ami Hasan, malade et incapable de travailler.

- Ecoute-moi, Ali. Nous tous, on a le même souci : gagner sa croûte. Moi je travaille, toi tu travailles, lui il est toujours couché; ça ne peut pas durer ...
- Tu as raison, dit Ali.
- Si nous travaillons dur ici, c'est pour avoir quelques piastres. Vrai ou faux ?
- C'est juste, frère.
- Sinon pourquoi supportons-nous l'exil ?
- Ce type là trouve facile ! Il se remplit la panse, de toute façon (285).

Lorsqu'ils sont contraints de changer de travail, ils abandonnent leur ami à son sort.

- Et votre compatriote qui est malade qu'allez-vous en faire ?

Les visages d'Ali le Lutteur et de Yusuf s'assombriront; K'iso le Boiteux avait raison : qu'allaient-ils faire ? Ils regardèrent Hasan l'Imberbe qui était couché, immobile, sous sa couverture. Ils ne pouvaient pas l'emmener. Le tâcheron et le contremaître n'auraient certainement pas été d'accord.

Yusuf, après avoir longuement réfléchi :

- Par Dieu, oncle, dit-il, nous sommes bien embarrassés. Si seulement nous pouvions l'emmener, mais c'est impossible (...). Que faire, oncle ? ce n'est pas de notre faute s'il est malade. C'est la volonté de Dieu.

Ali, se grattant la nuque :

- Et tout ça pour que nous ayons chacun un pain. Que je perde un œil ! Si ce n'était pas pour cela, pourquoi aurions-nous quitté notre pays et notre foyer ?

- Pour gagner quelques piastres.

.....

Serrant ses poings énormes, Ali le Lutteur regardait avec colère. Ce n'était pas contre son compatriote Hasan qu'il était en colère, mais contre cette putain de destinée qui l'avait mis dans cet état (...). Puis Hasan détourna les yeux (...). Il ne vit pas ses compatriotes partir, tête basse, comme des voleurs (287).

L'attitude des ouvriers spécialisés contraste vivement avec celle des ouvriers agricoles, faite d'humilité et de soumission. Le mécanicien, par exemple, a conscience de sa dignité d'homme et le proclame sans ambages.

- Laisse tomber, dit le contremaître. Ces affaires ne nous regardent pas. Nous sommes des mercenaires, des esclaves ici. Nous sommes la propriété du patron, comme son cheval ou son chien ...

Le mécanicien se fâcha.

- Ne me mêle pas à cette espèce !

- N'es-tu pas salarié ?

- Son salarié, oui, pas son cheval, ni son chien, ni son mercenaire, ni son esclave.

- Ah ! vraiment ?

- Oui, vraiment ! Je suis un ouvrier, moi ; pas un esclave (288) !

De plus, il ne manque aucune occasion de défendre les travailleurs agricoles chaque fois qu'il les estime lésés.

- Qu'ils continuent à travailler encore un peu, ces abrutis ! dit-il en regardant le mécanicien.

Cette injustice rendit le mécanicien furieux.

- Que Dieu vous donne la gale et vous enlève les ongles ! Dès que vous en avez l'occasion, vous êtes pires que des Pharaons.

Le contremaître eut un rire nerveux.

- Très bien ! dit-il. Pour te faire plaisir, nous ferons la pause.

- Ce n'est pas pour me faire plaisir !

- Alors, c'est pourquoi ?

- Tu feras la pause parce que ces types y ont droit. Ce sont des travailleurs de force. Crois-tu que tu obtiendras un rendement supérieur en les faisant trop travailler ?

Ce n'étaient pas là des paroles que pouvait comprendre ce contremaître totalement ignorant.

- Qu'est-ce que j'en sais, moi ?

- Pourquoi t'es-tu chargé de diriger un travail que tu ne connais pas ?

.....

- La bouche d'un homme n'est pas un sac, camarade. Ils parlent. Ils ont aussi une personnalité, comme la tienne. Ce sont aussi des êtres humains. Au moins autant que toi et moi.

- Bien sûr.

- Nous mangeons de la nourriture et du pain de qualité supérieure. Ils font un travail beaucoup plus dur que le nôtre. Non seulement nous mangeons, mais nous voudrions encore les empêcher de parler. Nous n'avons pas tous les droits.

- Eux ce sont des ouvriers, dit le contremaître, des manœuvres.

- Et toi ? Et moi ?

- Toi tu es mécanicien, moi je suis contremaître.

- Si toi ou moi, ou même encore l'agā, n'étions pas là, le travail marcherait quand même; mais sans eux, rien ne marcherait.

- Très bien ! Que l'agā leur fasse donc apporter de la nourriture du restaurant !

- Ce n'est pas nécessaire; qu'ils mangent comme nous ... (289).

Le franc-parler du mécanicien indispose le contremaître et l'agā.

Il le sait, mais ne s'en soucie pas : il a conscience d'être indispensable; sans lui, la batteuse ne pourrait fonctionner, et si elle tombait en panne, personne, excepté lui, ne pourrait la remettre en marche. En outre, il ne craint pas d'être congédié dans un pays où la main-d'oeuvre qualifiée fait cruellement défaut. Cela, l'employeur le sait aussi; il enrage mais se résigne.

Encore une fois, le mécanicien se moquait de lui. Il ne pouvait pas supporter ce mécanicien; il lui faisait mal au ventre. Il n'était pas le seul, l'āga non plus ne le supportait pas. Il était furieux, mais il ne le renvoyait pas. S'il le renvoyait, qu'arriverait-il ? Pour ce travail, il fallait de toute façon un mécanicien. Si celui-ci s'en allait, il en faudrait un autre. Ces mécaniciens, cette "race de mécaniciens", pour quelle raison étaient-ils beaucoup plus intelligents que l'āga et que les autres (290) ?

Le comportement du mécanicien cité ci-dessus semble être celui de la plupart de ses confrères. En effet, l'āga en engage un autre, mais ce choix n'est pas plus heureux que le précédent.

Il venait d'apercevoir le nouveau mécanicien; il demanda :
- Comment est-il, celui-ci ?

Le contremaître soupira. Comme il devinait la signification de ce soupir, il insista :

- Hein ?

- Mon āga bien-aimé, tu me le demandes ? Ne parlons pas du mécanicien. As-tu jamais vu un mécanicien prendre parti pour l'āga ?

- C'est juste, dit le cadet des āga.

- C'est tout. Si j'avais la moitié de ses connaissances, je je prendrais le travail en mains; je t'évitais de devoir sentir l'haleine de ces fils de chien. Mais ce n'est pas possible (291).

L'attitude pleine de dignité du maître maçon, Kiliç, est un autre exemple de l'assurance de l'ouvrier qualifié.

Un jour, maître Kiliç, qui s'était querellé avec le tâcheron, rassembla ses affaires, mais avant de quitter le chantier, il tira Yusuf dans un coin.

- Moi, je pars, dit-il. Ils te mettront peut-être à ma place. Ne sois pas un esclave, n'embrasse les mains ni les pieds de personne; ne salis pas ta bouche. Mais donne ta vie pour un être humain, et essaie d'être utile dans notre monde (292).

Le prolétariat urbain - les ouvriers qualifiés comme les manoeuvres - offrait lui aussi un contraste assez saisissant avec les ouvriers agricoles, dans la mesure où un nombre relativement élevé d'ouvriers des villes avaient cessé de considérer comme une faveur le fait d'avoir obtenu du travail, et n'estimait pas devoir pour autant témoigner une reconnaissance éternelle au patron.

L'homme à la salopette se fâcha tout rouge.

- Regarde-moi, dit-il, je ne suis pas un ouvrier de cinq piastres.

- Qu'es-tu alors ?

- Je suis un être humain, au moins autant que vos patrons.

Le patron de café dit :

- Vas-y doucement.

Une foule d'ouvriers nous entoura. Chacun avait son mot à dire. Plusieurs ouvriers prirent le parti de l'homme à la salopette bleue, mais la plupart se mirent du côté du patron de café et du garçon.

Un ouvrier âgé et tout sec :

- Sans aucun doute, nos patrons sont des hommes beaucoup plus importants que nous !

L'homme à la salopette se tourne vers lui :

- Tu n'as pas honte ? N'oublie pas que sans ton travail il n'y aurait pas de patron.

- S'il ne me donne pas de travail, comment travaillerais-je ? La rue est pleine d'effamés, dont je serais. Dieu protège nos patrons des revers !

Un autre dit :

- Ces tyens ont dépensé beaucoup d'argent pour construire cette usine. Et pourquoi ? Pour que nos compatriotes puissent pourvoir à leurs besoins, pour qu'ils puissent se remplir le ventre. Voilà bien l'ingratitude du monde.

.....
- L'encaï du patron est un tyen sans honneur.

.....
- Les adorateurs du patron sont des lâche-cul.
- L'adorateur, c'est toi; le lâche-cul, c'est toi, c'est vous !
- Valets !

- Depuis que tu es venu dans cette usine, tu as gâté les ouvriers.

L'homme à la salopette rit nerveusement.

- C'est tout le contraire ! Je suis venu et j'ai ouvert les yeux des ouvriers.

- Comment ? Avant que tu ne viennes, leurs yeux étaient-ils fermés ?
- Plutôt !
- Tu te prends pour Dieu ? Ou pour un prophète ?
- Ni l'un ni l'autre. Je suis un homme, un homme (293) !

Bien sûr, le passage repris ci-dessus montre qu'une majorité d'ouvriers continuent à se considérer comme les "sujets" du patron, mais le fait que plusieurs individus se rangent aux côtés de "l'homme à la salopette bleue" montre la différence qui existe entre les ouvriers de la ville et les saisonniers, qui jamais n'auraient osé soutenir Zeynel publiquement. En outre, au delà des divergences qui les opposent quant à l'attitude à observer à l'égard du patron, ces hommes, s'ils ne possèdent pas encore à l'époque (les faits rapportés jusqu'ici peuvent être situés entre 1935 et 1944) de conscience de classe bien définie, sentent confusément qu'ils forment, dans l'usine où ils sont employés, des groupes ayant des intérêts communs. Ils sont déjà capables d'entreprendre publiquement une action collective pour se faire rendre justice, s'ils estiment leur paie insuffisante. Même si le moyen envisagé comme solution - la liquidation physique du présumé responsable de leurs malheurs (*) - est brutal et simpliste, il n'en est pas moins certain qu'un tel mouvement est impensable chez les ouvriers agricoles. Dans l'immédiat, ces réactions ouvrières ne débouchent sur aucun résultat concret; en raison de l'organisation sociale voulue par les républicains, le patron garde le dernier mot, dans la mesure où il peut se débarrasser à son gré des récalcitrants (**), puisque les grévistes sont considérés, en vertu de

(*) Voir la note 204, p. 117.

(**) Voir la note 201, p. 115.

la loi, comme des séditionnels. Il n'empêche que les ouvriers sont psychologiquement prêts à s'organiser en vue de lutter pour obtenir une amélioration de leurs conditions de travail et de leur niveau de vie. La floraison de syndicats nés au lendemain de la libéralisation de 1946 en est une preuve. La réaction du gouvernement turc de l'époque ne réussit qu'à discréditer le P.R.P. et à précipiter l'immense majorité du prolétariat dans les bras du P.D. Aux yeux des ouvriers, ce dernier parti semble avoir contenu la promesse d'une véritable libéralisation et la possibilité de faire entendre leur voix.

- Très bien, dit-il, notre directeur est inscrit à notre parti; que fait ce cocu de Murtaza, ce partisan d'Ismet Paşa, dans notre usine.

Ces paroles frappèrent Azgin et Nuh. C'était exact. Le patron, le directeur, la plus grande partie des ouvriers, des aides et des manoeuvres étaient inscrits au Parti Démocrate. Que faisait un veilleur de nuit du parti d'Ismet Paşa dans cette usine (...) ? Depuis des années, ils en avaient assez de la discipline rigoureuse de Murtaza. Les ouvriers, leurs aides qui savaient qu'il profitait de toutes les occasions; les ouvriers, hommes et femmes, qui avaient subi les punitions qu'il infligeait, se soutenaient les uns les autres :
- Nous ne voulons plus du contrôleur partisan d'Ismet Paşa, ni du P.R.P. (294) !

Nous trouvons, exprimée dans ce passage, l'intensité de la haine éprouvée par le peuple à l'encontre du P.R.P. et de tout ce qui le représente. Ivre d'une liberté qu'il croit enfin possible, le peuple manifeste son opinion dès que l'occasion se présente. Cette nouvelle attitude est évoquée dans l'extrait repris ci-dessous, où nous voyons aussi apparaître, au niveau de la masse, la notion de solidarité entre les membres d'un même parti. Le patron renvoie le veilleur de nuit Nuh, membre du Parti Démocrate, et protège Murtaza. La foule des ouvriers réagit :

C'était décidé. Oui, c'était décidé; mais il ne serait pas aussi facile de renvoyer un membre du Parti Démocrate d'une usine entièrement gagnée aux Démocrates (...). Même si auparavant on n'aimait pas tellement Nuh, celui-ci appartenait maintenant à leur parti, était un Démocrate. Comment un Démocrate pouvait-il être mis à la porte à cause d'un membre du P.R.P. ?

.....
 A ce moment, Yassi Belir, mi-moqueur, mi-sérieux, se força un passage parmi ses compagnons, plaça sa tête entre les jambes de Nuh et la hissa sur ses épaules. Comme si la foule n'attendait que cela, elle l'applaudit follement. En ce moment, il avait cessé d'être Nuh, le veilleur de nuit; il était devenu un héros qui avait quitté une usine pratiquant l'injustice, qui s'était lancé dans la bataille contre l'injustice (295).

Plus loin, Urban Korak évoque, sur le mode ironique, ce genre de héros que le peuple crée dans un mouvement d'enthousiasme, et que les organes locaux du P.D. acceptent dans leurs rangs, afin de gagner la sympathie de la masse. Mais afin d'éviter qu'il ne se prenne au sérieux dans son rôle de défenseur du peuple opprimé, on le comble de faveurs, et on l'éloigne. L'individu est d'ailleurs consentant : devant lui s'ouvre une existence dorée; il oublie le peuple.

Nuh était devenu soudain un héros; on l'avait logé dans une énorme maison en dehors de la ville; on lui avait procuré des tas de vêtements; il était véhiculé en voiture dorée. Azgin, le gardien des toilettes, était celui qui râlait le plus en évoquant cela. Devant le baraquement de bois qui se trouvait dans le corridor des toilettes, il ruminait dans sa moustache blanche : "Qu'est-ce que c'est que cette connerie ! En quoi est-il un héros ? (...) Et dire que c'est de ma faute ! N'est-ce pas moi qui ai ameuté les ouvriers (296) ?

C'est l'annonce des désillusions. A certains détails déjà, quelques-uns pouvaient percevoir que l'avènement du Parti Démocrate ne changeait pas grand-chose. C'est ce que découvre notamment Nuh chargé

par ses camarades de demander au directeur, personnalité importante de la ville affiliée au P.D., de congédier Murtaza. Pour Nuh, l'attitude de son employeur, appartenant au même parti que lui, ne fait aucun doute. La réponse qu'il reçoit lui démontre qu'il ne faut pas compter sur la solidarité du parti.

- Tais-toi ! dit le directeur. Tais-toi ! Inutile de me faire un dessin ! Est-ce que je ne sais pas, depuis le temps que je vous connais, quel genre d'animal vous êtes ? Il n'est pas de manoeuvre que vous n'inventeriez pour faire mettre ce type à la porte. Mais sache bien que dans cette usine un Murtaza sera toujours nécessaire. Si ce n'est lui, ce sera un autre.

Nuh tombait des nues.

- Ah oui ? dit-il.

- Oui.

- Et que devient notre démocratie ?

- Je me fous de votre démocratie (297).

Cette réaction surprend les ouvriers. Pour eux, être dirigé par un Démocrate, c'est obtenir la réalisation de leurs revendications. C'est aussi pouvoir agir comme bon leur semble.

- La démocratie s'est installée dans le pays et elle y restera. Qu'elle s'y installe; elle est la bienvenue ! Que les Ismet Paşa s'en aillent ! Que je sois considéré comme le dernier des salauds si je ne ronfle pas jusqu'au matin pendant les heures de service quand j'en ai envie, et que personne ne s'en mêle (298) !

Connaissant la psychologie de ces gens simples sans aucune conscience politique, le P.D. avait mis au point un système de propagande à leur mesure.

- (...) As-tu entendu notre président ? "Que nous arrivions au pouvoir, et vous verrez !" Et n'a-t-il pas dit : "Le beurre

et le miel couleront de vos robinets; vous mangerez du pain et des friandises gratuitement; vous fumerez des cigarettes et même des cigarettes de qualité pour cinq piastres ! (299)!"

En réalité, les Démocrates n'apportèrent au peuple ni les libertés d'expression et d'association, ni le droit de grève, ni la fin de la misère et de l'exploitation. Mais, par leur politique de grands travaux, ils permirent à des milliers de paysans anatoliens de trouver du travail. Et ce sera le début de l'exode massif en direction des grandes villes, et surtout d'Istanbul.

La nouvelle génération qui descend sur la métropole entre 1950 et 1960 ne paraît guère plus délavée que celle qui s'était déversée sur les plaines fertiles de Tchukurova dans l'entre-deux-guerres.

- Pourquoi restes-tu planté là ?

C'était un policier. Ses sourcils noirs froncés traduisaient la colère. Il eut peur du policier.

- Qui ?

- Non, ton père !

- Mon Poupé ? Il s'appelle Yusuf le Kalıngre. Il est resté au village. Ma mère est morte, et il est resté auprès de ses frères et sœur.

Une foule de citoyens amusés s'attroupaient autour de lui.

.....

Le policier, malgré ses sourcils froncés, se mit à rire.

- Tu viens d'arriver à Istanbul ?

Il hoché la tête.

- Tu es bien deviné, Monsieur, je viens d'arriver.

- Pourquoi es-tu venu ?

- Qui ?

Un spectateur, haqueur :

- Non, ton père !

- Mon Poupé est resté au village. Il s'appelle Yusuf le Kalıngre. Chaque année, il descend à Tchukurova. C'est un maître nageur remarquable. Ma mère est morte (300).

La même scène se répétera invariablement à chaque chapitre.

- Donne-moi un ticket, Monsieur.
- L'employeur sourit.
- Pour où ?
- Pour aller chez Safur Ağā.
- Qui est Safur Ağā ?
- Il se fit élogieux.
- Safur Ağā ? C'est un parent de ma mère. Mais quelqu'un comme Safur Ağā ...
- L'employé fronce les sourcils.
- Tu es fou, non ?
- Oui ?
- Non, ton père !
- Ton Papa est resté au village et ... (301).

Bemet le Malinçre vient à la ville avec confiance : un homme de son village y est installé; il lui a vanté Istanbul et ses merveilles, et lui a certifié que le travail n'y manquait pas; lui-même se fait fort de lui en procurer facilement. Mais il apparaît une fois de plus que l'on ne peut guère compter sur le compatriote qui habite la ville depuis un certain temps.

Safur coupe court.

- Je ne peux pas te procurer du travail. Il n'y a plus de travail.

Il soupire.

- Safur Ağā, je suis venu ici parce que je me fiais à ce que vous disiez.
- Suis-je ta mère, ou ton père ? Pourquoi m'as-tu fait confiance ?
- Tu as dit : "Viens !". Tu as dit : "Il y a beaucoup de travail" ! Tu as envoyé une lettre.
- Je t'ai envoyé cette lettre il y a deux ans. Il y a deux ans, où avais-tu la tête ? A ce moment, il y avait du travail. Crois-tu que le travail t'a attendu pendant ces années ? (...). Ici, c'est Istanbul. Ici, chacun crève l'œil de chacun. Le frère devient l'ennemi de son frère. Ça c'est Istanbul.
- Il sortit de la boutique (302).

Livré à lui-même, le paysan se lance à la recherche d'un travail et d'un toit pour s'abriter. Le logement doit évidemment être très bon marché. Si l'immigré est venu seul, il trouve facilement une chambre pour un loyer dérisoire.

- Dans notre chambre, il y a encore place pour un homme. Ça coûte cinquante piastres par nuit (303).

C'est une somme qui ne pèse pas trop lourd sur le mince budget de l'ouvrier; mais, à Istanbul, entre 1950 et 1960, les conditions d'hygiène dans lesquelles vivent ces hommes rassemblés dans une même pièce, sont à peine meilleures que celles de l'écurie décrite dans le roman "Sur les terres fertiles".

Il s'avance à l'intérieur de la maison en prononçant un bismillah. A l'intérieur ça sentait très mauvais. Au rez-de-chaussée, il devait y avoir un cadavre de chat ou de chien (...). Dans la pénombre du rez-de-chaussée, il y avait un escalier aux marches couvertes de boue. Ils montèrent lourdement l'escalier boueux qui grinçait sous leurs pas. Ils s'arrêtèrent dans le large corridor. Memet regarda le haut plafond. Ce konak avec ses peintures d'anges aux couleurs à l'huile fortement pâlies qui garnissaient les boiseries sculptées, avait été construit avec raffinement et avec soin, et offert comme cadeau de nocce à l'une des filles de je ne sais quel Paşa d'Abdülhamit; le sang des bêtes sacrifiées avait coulé sur les fondations. Ce konak avait dû retentir des mevlût, des diverses pièces du ramazan récitées par les hafiz aux voix chaudes et prenantes. A présent, "les oiseaux de l'exil" anatoliens, venus à Istanbul pour y trouver du travail, remplissaient le konak qui, à force de passer demain en main, d'année en année, s'était considérablement dégradé et ressemblait à un cadavre ambulante. Veli le portefaix pousse la porte et ils entrèrent dans une vaste chambre, au plafond élevé. Sur les murs, dont le revêtement était tombé, on avait essayé de faire au crayon des dessins pornographiques maladroits, des dessins représentant la mer houleuse un bateau, un voilier (304).

Pour les couples, la situation est plus critique, dans la mesure où il leur faut un logement particulier; le budget d'un ouvrier lui permet tout au plus d'habiter un taudis dans la périphérie de la ville, encore que, en raison de la politique de construction inaugurée par les Démocrates, les loyers ne cessent d'augmenter.

Ils se dirigèrent vers leur maison en passant devant les fenêtres sombres qui donnaient sur la cour où se trouvaient les chambres louées aux gens qui, comme eux, travaillaient de-ci de-là. La porte était à moitié ouverte. Les murs n'étaient pas droits.

Ils entrèrent. Dans la chambre, qu'éclairait, d'une lueur jaune, une petite lanterne, il n'y avait pas une seule fenêtre. À l'origine, ce n'était pas un endroit prévu pour loger des gens; il avait été prévu comme écurie pour abriter des animaux. À mesure que les expropriations avaient commencé à Istanbul et que les travaux de démolition s'amplifiaient, on commença à louer ces bicoques à ceux qui étaient contraints de sortir de la ville. Les premiers temps, on les louait pour quinze livres. À mesure que le nombre de personnes s'accroissait en raison des mesures d'expropriation, la valeur de ces écuries avait augmenté, comme celle des autres chambres; pour finir, les prix étaient montés à septante livres (305).

L'augmentation constante des loyers pèse d'un tel poids sur leur budget que bon nombre d'ouvriers préfèrent s'endetter et construire un abri rudimentaire dans les bidonvilles entourant Istanbul.

Ils voulaient construire une petite maison dans un bidonville. Une partie de la somme serait payée grâce à l'argent épargné par Ayşe, ils seraient alors propriétaires d'un terrain; ensuite ils achèteraient à crédit chez Haci Baba, les briques, la chaux et les autres matériaux nécessaires à la construction, comme le sable (...). Même s'ils achetaient le terrain avec l'argent épargné par Ayşe, il resterait encore plus de la moitié à payer. Ils régleraient cette somme par mensualités. Ils devraient aussi s'endetter chez Haci Baba; nouvelles mensualités à payer. Bien sûr, il travaillait, mais s'il devenait malade ? S'il ne pouvait pas payer ses dettes à temps ? Et si on leur reprendait le terrain ? Si on le leur reprendait, ils auraient dépensé leur argent en vain ?

.....
 Au début du mois, ils occupèrent leur terrain.

Quoi qu'il en soit, ils échappaient aux problèmes de la location : ils n'avaient plus à craindre ni le propriétaire ni les loyers de début du mois (...). Quoi qu'il arrivât, les soucis causés par le propriétaire et par le loyer qu'il exigeait avaient disparu.

Des gens arrivés ici avant eux avaient déjà creusé les fondations de leur maison; ils commenceront à construire les murs sur ces fondations; ils attendaient pour demain les matériaux de construction : des briques, le sable, la chaux, le ciment. Ces gens s'étaient promis de lutter contre la pluie, la neige, le froid des nuits d'hiver et la boue (305).

Dans les quartiers pauvres situés à l'intérieur de la ville, les loyers sont plus élevés encore que ceux réclamés dans les taudis de la périphérie. Pourtant des familles d'ouvriers y habitent et sont capables de payer un prix relativement élevé pour leur logis, soit parce que le chef de famille perçoit un salaire suffisant, soit, le plus souvent, parce que les enfants travaillent et contribuent à l'entretien du ménage. Mais si ces logements paraissent à peine plus agréables que ceux décrits plus haut, les conditions de vie sont loin d'y être idéales.

Tandis qu'ils passaient par le rez-de-chaussée plongé dans la pénombre et qui dégageait une odeur de cabinet, il semblait à Hûlya qu'elle vivait un roman de Zola. Et l'escalier. Cela lui rappelait le héros de Dieu sait quel roman dont elle ne parvenait pas à se souvenir, qui, sortait par un escalier en se collant au mur. Cela se passait dans une maison en ruines, dans l'un des quartiers périphériques de Paris (...). Ils s'arrêtèrent au sommet de l'escalier. Toujours cette pénombre et cette odeur de latrines. Les murs sales fixaient ces gens qu'ils voyaient pour la première fois comme s'ils les reniaient (...). Ensuite une porte s'ouvrit. La lumière jaillit au-dehors et avala la pénombre, les boiseries pourries de la chambre, un grand lit, une console munie de nombreux tiroirs et un divan apparurent (...). Le grand lit dont les nickelages avaient disparu et la console aux nombreux tiroirs rappelaient exactement l'un des vieux romans français (307).

Les émigrés, après les premiers moments d'enthousiasme, découvrent peu à peu la difficulté de vivre dans la grande ville : les problèmes d'argent se font de plus en plus pressants, surtout si l'ouvrier doit entretenir une famille; la stabilité de l'emploi n'étant pas plus garantie que sous le régime républicain, il vit dans la crainte perpétuelle de perdre son emploi et de ne plus pouvoir faire face à ses obligations. Pourtant, les débuts semblaient prometteurs, les salaires octroyés dépassaient les prévisions les plus optimistes, il semblait possible de connaître enfin les joies d'une existence aisée.

Que lui donneraient-ils par jour ? S'ils donnaient deux livres et demie par jour (*) ...

.....

(*) La somme citée ici pose certains problèmes : nous avons vu, en effet, dans "Bereketli Topraklar Üzerinde", que le salaire minimum était de trois livres dans les usines et sur les chantiers de construction. Comme il est impossible qu'une dizaine d'années plus tard ce montant ait diminué, il faut admettre que les deux livres et demie auxquelles pense Memet soient l'équivalent d'un salaire de manoeuvre à Adana; ou que cette somme de deux livres et demie pourrait représenter le salaire d'un ouvrier agricole; nous avons vu, en effet, que le montant de la paie était laissé à la fantaisie de l'aga, mais le fait que Memet semble considérer deux livres et demie comme une somme satisfaisante semblerait prouver que le salaire, compte tenu des dévaluations, n'aurait pas, ou aurait peu, changé en plus de dix ans. Il est aussi possible que Memet considère deux livres et demie comme un bon salaire en comparaison de ce que rapporte l'agriculture dans son village; nous rappelons ici qu'Hâsân l'Herbe dans "Bereketli Topraklar Üzerinde" disait que le maximum qu'il pouvait gagner au village était de trente à quarante piastres; dans ce cas encore, en raison de la dévaluation de la monnaie turque, l'accroissement du revenu individuel dans les campagnes de l'Anatolie Centrale n'aurait guère évolué, ce que confirment d'ailleurs la plupart des observateurs. Enfin, dernière supposition qui nous semble la plus vraisemblable : Orhan Kemal aurait lancé au hasard cette somme, pour mettre en évidence la bonne fortune que représente pour le paysan le fait de toucher dix livres.

- Dis donc, qu'est-ce que ce Bekir Usta me donnerait comme salaire journalier ?
- Dix, douze et demie, quinze ?
- Il n'en croyait pas ses oreilles.
- Quoi ? Dix, douze et demie, quinze ?
- Qu'est-ce que tu croyais ?
- Tu te moques de moi, Veli, mon père. Dix, douze et demie, quinze !
- Veli désigna de la main les ouvriers qui se trouvaient dans la chambre.
- Demande-le-leur !
- C'est-à-dire qu'en me donnera dix, douze, quinze ...
- Bien sûr qu'ils te les donneront (308) !

Pour un tel salaire, les paysans, comme ceux qui sont décrits dans "Bordatli Topraklar Üzerinde" sont prêts à accepter toutes les vexations. Et il apparaît que les surveillants des chantiers d'Istanbul n'ont pas plus de considération pour les ouvriers que n'en avaient les contremaîtres une dizaine d'années auparavant.

Memet abandonne la pioche dans un coin, pour prendre une pelle. Le secrétaire du chantier, un homme nerveux au visage jaune et en blouson se fâcha.

- Laisse cette pelle, enculé !

Un coup de pied aux fesses.

- Vous vous précipitez tous sur les pelles. Prends une pioche ! En avant, tire-au-flanc de mes bottes !

Bien qu'il fût en colère, Memet le Malingre n'en laissa rien paraître. Il tenait à ses douze livres et demie. Un coup de pied, cinq coups de pied. S'il voulait, qu'il insulte même sa mère et sa femme ! Sa mère reposait sous terre; quant à sa femme, ... il n'en avait pas.

.....

- Anes, fils d'âne ! Vous êtes ici pour travailler, pas pour parler.

Une gifle à l'un, une gifle à l'autre.

- Toi tu es un véritable microbe, espèce d'enculé ... Va de ce côté !

Il emmena l'homme de Kastamonu vers le côté opposé. La casquette de Memet le Malingre était tombée sur un tas de plâtras. Après avoir suivi le contremaître d'un regard craintif, il prit sa casquette. Bah ! une gifle, cinq gifles (309).

Si les premières réactions de la nouvelle génération de paysans rappellent celles de leurs aînés lorsqu'ils descendaient à la ville, un contact prolongé avec la vie d'une grande cité crée un homme nouveau sans commune mesure avec le saisonnier que nous avons vu travailler dans "Bereketli Topraklar Üzerinde". Lorsque Memet arrive à Istanbul, il est totalement illettré. Son premier soin sera d'apprendre à lire et à écrire.

Quant à Memet le Malingre, couché à plat ventre par terre devant la fenêtre, il s'efforce de déchiffrer syllabe par syllabe les gros caractères qui figurent sur un morceau de journal, qui lui est passé, qui sait comment, entre les mains.
- Ga a ga, ze e ze, te e te, ce i ci; gazeteci; le e le, re i ri; gazetecileri; il y a aussi ne, gazetecilerin - He a ha, be e be; habe; il y a aussi re, haber, gazetecilerin haber.

Il lisait le texte de ce morceau de journal : "Jusqu'à quel degré la liberté d'information sera-t-elle limitée pour les journalistes ?" Mais comme il ne comprenait rien, il s'informa auprès de Hacı Emmi (310).

Quelques mois plus tard, Memet peut lire et écrire couramment. C'est le cas, semble-t-il, pour beaucoup de ces immigrés et ceci les distingue des saisonniers de l'entre-deux-guerres, qui retournaient généralement au village aussi ignorants qu'ils l'avaient quitté. Les gens comme Memet ont désormais la possibilité de s'informer - bien ou mal, là n'est pas la question - et d'acquérir une vision moins figée, moins étreinte, du monde qui les entoure.

Une autre différence fondamentale entre les deux générations réside dans le comportement à l'égard du patron : à l'attitude servile de Yusuf, Orhan Kemal oppose l'indépendance d'esprit de son fils Memet. Le patron de ce dernier désire entamer une carrière politique, et, dans le but de se distinguer, cherche à enrôler des hommes dans le P.D. Il s'adresse à Yusuf, qui vient de débarquer à Istanbul.

- Vous, de quel parti êtes-vous ? demanda-t-il.

Yusuf savait ce qu'il devait répondre. Il dit avec conviction :

- De ton parti !

La femme (du patron) fronça les sourcils.

- Qu'est-ce que cette façon de répondre ? Ne peux-tu pas dire "votre" ?

Yusuf, toujours prêt à tenir tête à son fils, était par contre conciliant avec ses chefs ou des fonctionnaires. Sans sourciller, il dit :

- Je dirai "votre", Madame. De votre parti, Madame.

- Ah ! comme ça, ça va.

Küseyin Korkmaz reprit la parole :

- Naturellement, vous entrerez au "Front pour la Patrie", créé par notre Premier Ministre bien-aimé ?

- Vous êtes notre supérieur. Si vous dites : "Entrez-y !", nous y entrerons, Monsieur (311) !

Le fils, par contre, est réticent. Il refuse de suivre son père qui lui conseille d'entrer au parti.

- Ce soir, l'aga et moi sommes à nouveau restés ensemble; ce matin, nous sommes venus ensemble. Apprends que l'aga et sa femme veulent que tu t'inscrives au parti.

Le visage de Memet se renfrognait.

Comprenant sa réaction, Yusuf ajouta.

- As-tu entendu ? Sinon sache que tu ne pourras plus gagner ton pain ici !

Memet haussa les épaules.

- Pourquoi hausses-tu les épaules, abruti ? S'ils te flanquent à la porte, tu ne pourras plus trouver du travail autre part...

- Si je ne peux en trouver, tant pis ...

- Ah oui ? Si tu ne peux en trouver, tant pis ?

- Même si je ne peux pas en trouver, je ne m'inscrirai pas au parti.

Il se glisse à ses côtés.

- Pourquoi ne t'inscrirais-tu pas ?

- Parce que je ne veux pas m'inscrire, c'est tout. Je me fous des questions de parti (312).

CONCLUSION.
Memet persiste dans son refus et sera congédié. Orhan Kemal souligne ici les dangers du système multipartite là où, en fait, la démocratie n'est que formelle et la liberté individuelle non garantie, car, dans le cadre de la lutte des partis pour le pouvoir, il devient facile à un individu ambitieux et sans scrupules de faire pression sur ses subordonnés pour se constituer une clientèle politique. Le refus de Memet de céder aux exigences de son employeur annonce la lutte que livrera, après 1961, une génération de salariés contre les abus des classes possédantes. Au départ, nous avons hésité sur la signification à donner à cette opposition entre les attitudes du père et du fils : s'agissait-il d'une différence de caractère ou d'un changement de mentalité propre à une partie de la nouvelle génération ? Interrogé sur ce point, Orhan Kemal nous a confirmé dans la seconde interprétation.

Néanmoins, quelle qu'ait été l'attitude adoptée à l'époque par une grande partie des salariés à l'égard de leur employeur, il n'en reste pas moins que la masse continue à témoigner aux individus des couches sociales supérieures des marques de respect et d'humilité qui dénotent la permanence d'un sens rigoureux de la hiérarchie sociale, caractéristique du peuple turc; attitude naturellement peu favorable à une éventuelle évolution sociale en profondeur.

- (...) En réalité, les pauvres, engeule-les, frappe-les, insulte-les, ils n'osent pas lever le petit doigt ni répliquer ni même lever les yeux pour vous regarder. Il n'est pas nécessaire d'aller plus loin ! Je suis allé voir le terrain que nous avons acheté il y a peu. Les batards du quartier jouaient pieds nus au ballon. Ce n'était même pas un véritable ballon, mais une boule de coton sale. Lorsqu'ils me virent, ils s'arrêtèrent de jouer et se mirent sur le côté. Sais-tu ce que cela veut dire ? Que les pauvres ont du respect pour les gens de bonne famille ! Si les enfants sont ainsi, il n'y a pas de raison pour que leurs aînés soient différents. (...) Je connais même deux personnes dans ce quartier; ils étaient heureux que je leur parle. Tout dans leur attitude le prouvait. Leurs yeux riaient (...) Je connais bien la psychologie du peuple (313).

Les femmes : leur condition de travail - les préjugés défavorables à leur intégration économique - La révolte des jeunes filles contre l'autorité paternelle.

Le fait pour les femmes d'exercer une activité économique, en compagnie d'hommes étrangers à la famille, a de tout temps été fort mal considéré par l'immense majorité des Turcs. Ces réticences semblent avoir, d'ailleurs, quelque fondement objectif.

Quant aux balayeuses, la plupart de ces filles deviennent enceintes avant même que leurs seins se soient tout à fait formés. Elles accouchent : premier enfant; elles sont à nouveau enceintes; deuxième enfant; et ainsi de suite jusqu'à ce qu'elles deviennent laides au point d'être méconnaissables. Leurs amants qui courent maintenant d'autres filles leur donnent des coups de pied, et elles passent d'une liaison à l'autre, jusqu'à ce qu'elles aient trouvé un homme de l'âge de leur père qui veuille bien les supporter jusqu'à la fin de ses jours. Il y en a qui finissent au bordel. Les autres meurent très jeunes d'une insolation ou de la malaria en binant les champs de coton (314).

Pourtant, dans de nombreux romans d'Orhan Kemal, l'ouvrière travaillant à l'usine, est décrite de manière plus positive et citée comme un modèle de vertu. C'est le cas de Cemile dans "Cemile", de GÜLLÜ dans "Vukuat Var", de Pakize dans le même roman, et d'Aynur dans "Devlet Kuşu". Il y a donc une contradiction certaine entre les deux appréciations de l'auteur, qui dans la plupart des cas, pourtant, défend la femme exerçant un métier à l'usine en affirmant qu'elles sont dignes de confiance. Il est néanmoins possible que le passage ci-dessus ne vise que les balayeuses et non les ouvrières employées dans les autres secteurs, dont il ne parle d'ailleurs pas dans ce roman. Pourtant, toutes les ouvrières, qu'elles travaillent à l'usine ou dans les grandes exploitations agricoles courent les mêmes dangers,

surtout si elles sont désirées par l'employeur ou le contremaître, l'un et l'autre disposent de moyens de pression décisifs puisqu'ils peuvent, à leur gré, congédier les éventuelles récalcitrantes ou, encore, les placer dans des conditions de travail impossibles.

- Quand Monsieur sera parti nous en parlerons, dit Bilât.
Fatma durement.
- Que se passera-t-il lorsqu'il partira.
- Je te renverrai de nouveau au binage. Tu te rappelles comme tu étais malade sous le soleil ?
- Et tu pourras vraiment faire cela.
Les yeux de Bilât brillaient.
- Et comment ! Je peux tout. Jusqu'à présent, je suis toujours le secrétaire. Si je dis au contremaître : "Fatma n'a plus rien à faire ici, emmène-la et fait-la travailler au binage, il n'hésitera pas une seconde.
- Fatma prit peur (...). Elle regarda tendrement Bilât. (315).

Cette perspective explique évidemment les réticences d'un mari, soucieux de sa réputation, à faire travailler sa femme dans une quelconque entreprise, même s'il se trouve dans une situation financière critique.

- Un jour ma femme :
- Ça ne peut continuer ainsi, travaillons dit-elle.
Je sursautai.
- Toi aussi ?
- Bien sûr. Qu'y a-t-il de mal à ça ?
- Rien mais.
- Oui.
- Où travaillerons-nous ?
(...)
- Les yeux fixèrent l'usine de textile que l'on apercevait au loin par la fenêtre.
- Les jeunes Bosniaques et les Crétoises de notre quartier travaillent là.
- Ainsi tu veux travailler à l'usine.
- Est-ce honteux.

Je pensai à ma famille, à la sienne, aux connaissances, aux amis, à cette foule de gens que nous connaissions. Pour nous il n'y avait pas d'empêchement, mais que diraient tous ces gens. (316).

Comme prévu, ses amis lui déconseillèrent d'envoyer sa femme à l'usine. Ils ajoutent que ces emplois ne peuvent convenir qu'à des immigrés (*). Et à ce propos notons, à nouveau, la réflexion de sa femme relative aux Bosniaques et aux Crétoises. Ceci confirme l'absence de préjugés, chez les Balkaniques, à l'égard de la femme qui travaille. Le parti pris défavorable des Turcs à son égard se manifeste encore avec la même intensité, entre 1950 et 1957, que par le passé. Encore faut-il souligner que l'extrait mentionné ci-dessous concerne la population d'Istanbul et non des provinciaux.

Si tout le monde se mettait à penser comme sa mère qu'étaient donc ses soeurs aux yeux des femmes du quartier qui avaient un fils à marier, sinon des filles impudiques qui se donnaient aux hommes qui travaillaient avec elles. (317)

Outre le problème de l'intégration de la femme dans le circuit économique du pays, Orhan Kemal s'est également penché sur la situation de la femme dans son milieu familial. C'est, pour lui, l'occasion de brosser un tableau très réaliste d'une famille kurde descendue de ses montagnes pour trouver du travail dans la plaine fertile de Çukurova.

Assise près d'eux, Huru, enceinte de neuf mois, se tournait à droite et à gauche sans pouvoir trouver une position confortable. Malgré les douleurs qui la travaillaient, elle ne disait rien par peur de son mari : il était interdit à une femme

(*) Voir note 228, p. 139.

d'ouvrir la bouche devant des étrangers. Mais tout ce qu'elle avalait lui brûlait l'estomac.

(...)

- Tu es arrivée à terme ? demanda la fille du Simplet.

Honteuse, Huru la regarda. Son mari lui lança un juron en kurde. Elle ne pouvait rien répondre, les gars l'aurait poignardée (...). La fille du Simplet répéta sa question.

- Hé ! Est-ce proche selon toi ?

Huru ne répondit pas. Une nouvelle douleur la cassa en deux, et l'une de ses nattes se mit à pendre, par-dessus son épaule, dans sa gamelle. Son mari brutalement saisit sa natte et la remit sous son fichu. Huru serrait de toutes ses forces le manche de sa cuiller en bois. Vint un moment où elle ne put supporter la douleur; elle poussa un gémissement sourd. En entendant ce gémissement, son mari devint fou de rage. Pour qui allait-on le prendre; il lança son regard chargé de haine à sa femme. Elle comprit qu'elle ne pouvait plus rester ici. Mais que pouvait-elle faire ? Soudain, elle sentit quelque chose de tiède couler entre ses jambes, du sang. Les douleurs cessaient (...) Elle profita de l'occasion, abandonna sa gamelle et se mit à courir vers la ferme (...) Le mari de Huru lança un nouveau juron. Quelle ordure cette femme. Elle l'avait définitivement déshonoré (318).

Nous retrouvons encore ce comportement autoritaire chez le petit peuple des grandes et des petites villes où le chef de famille, encouragé par les hommes de religion, continue à exercer, après 1960, une autorité absolue sur sa femme et ses enfants.

Qu'avait donc dit l'imam après le sermon ? (...) "A la maison soyez un maître pour vos femmes et vos filles; ne les envoyez pas dans la rue sans bas; ne les envoyez pas au cinéma, ni au théâtre. Il ne convient pas d'alléger le poids de l'autorité qui pèse sur la tête des femmes. Que veut dire le droit des femmes ?" Dans le glorieux Koran "tout ceci n'est autre que la malédiction du démon que désigne le Dieu des hommes.

Soudain il remarqua les jambes nues de sa fille, ses yeux étincelèrent.

- Ne t'avais-je pas interdit de sortir en rue sans bas, ma fille ?

(...)

Il la frappa sur la nuque.

- Réponds.

- Que pouvait répondre Neriman
- J'ai dû faire vite.
 - Son père grommela.
 - Ah tu as dû faire vite ? Je vais te montrer ... ! (319)

Grâce à l'ascendant qu'ils exercent sur la majorité de la population, les hommes de religion espèrent pouvoir restaurer l'ordre pré-kémalien et retrouver la place qu'ils occupaient dans l'Empire ottoman. Ceci explique leur lutte contre les institutions modernistes imposées par Atatürk afin de restaurer la Şeriat. Ce mouvement est dénoncé par les élites modernistes qui s'emploient, en outre, de gagner les femmes à leur cause en leur expliquant combien le succès du mouvement religieux serait préjudiciable aux droits qu'elles ont acquis.

- Vous ne pouvez pas vivre comme vous le désirez, parce qu'ils vous ont prit des mains vos droits les plus élémentaires, ils essaient de vous faire vivre non pas selon vos vœux, mais comme ils le désirent eux. Il ne devrait y avoir ni freins ni obstacles qui vous empêchent de vivre votre vie.
- ... ?
- Bien que vous y ayez légalement droit, vous ne pouvez vivre comme vous le souhaitez. Pourquoi ? Parce que votre père, malgré votre âge, vous l'interdit. Cependant la loi reconnaît comme majeur tout citoyen qui a plus de dix-huit ans. C'est-à-dire que bien que vous puissiez actuellement jouir des droits que vous accordent les lois, vous n'êtes pas libre. Au cas où votre père et les réactionnaires qui sont sa source d'inspiration prenaient l'Etat en main, ils vous retireraient les droits que vous reconnaît la Constitution et vous vous retrouveriez, vous et toutes les femmes, prisonnières derrière des fenêtres grillagées (320).

Mais ces arguments ne peuvent avoir de prise que sur la jeunesse. La plupart des femmes mariées appartenant aux couches modestes de la population, continuent quant à elles à adopter à l'égard de leur mari l'attitude commandée par la tradition.

Cette femme maigre et flétrie avait considéré toute sa vie son mari comme un "petit Dieu" (321).

L'attitude de cette femme contraste avec celle de sa fille Neriman qui quittera le toit paternel pour vivre à son gré. Mais Orhan Kemal met, ici, les jeunes filles en garde contre certains mirages de la société moderne. Nérیمان, en effet, nourrie de la lecture de magazines cinématographiques, n'a qu'un seul but : devenir actrice et mener la vie dorée qui semble attachée à cette profession.

Elle abandonna le magazine qu'elle tenait à la main sur un coin du lit (...) Ne pourrait-elle aussi rencontrer un jour un Carlo Ponti ? Avant de le rencontrer Sophia Loren n'avait-elle pas été pauvre, elle aussi ? (...) Ses yeux verts se mirent à briller, dans sa tête des liasses de billets de mille se mirent à danser. Le monde réel fut effacé; avec tout cet argent, elle se trouvait à Istanbul, dans l'avenue de l'Indépendance, où les taxis, les bus et les trolley s'écoulaient. Elle avait appris tout cela dans les films que l'on passait dans la bourgade, et dans les nombreux magazines colorés qu'elle avait lu (...) Mais même si on lui offrait cinquante mille livres, elle n'accepterait pas tout de suite (322).

Elle se rend donc à Istanbul et cotoie les milieux du cinéma. Et c'est l'occasion pour l'auteur de distribuer une volée de bois vert aux producteurs, aux régisseurs, aux metteurs en scène et à leur entourage, qu'il considère comme des fumistes et des requins sans scrupules. Neriman plongée sans ressources dans la grande ville passe d'un homme à l'autre pour ne pas être jetée dans la rue. Elle finira néanmoins par trouver le bonheur.

Le comportement de Filiz est plus positif. Issue, elle aussi, d'une famille pauvre elle s'oppose à son père, qui, afin de s'assurer une vieillesse à l'abri du besoin, rêve de la jeter dans les bras d'un homme riche. Elle trouve un emploi décent dans les bureaux d'un syndicat que l'auteur - dont nous connaissons les opinions politiques - présente sous un jour favorable.

(...) Ici de telles choses ne peuvent pas se produire. Et si nous ne pouvons vous donner un salaire aussi élevé que celui qu'il vous donnait, vous aurez au moins l'occasion de lire autant qu'il vous plaît (323).

Et lorsque son père lui interdira de continuer à travailler au syndicat, Filiz l'affrontera ouvertement.

Le lendemain et le surlendemain, on ne lui permit pas de se rendre au bureau.

- Pourquoi dit-elle en trépignant, pourquoi ?

L'homme parfaitement maître de lui dit.

- Parce que je le veux !

- Très bien que mangerons-nous et que boirons-nous ?

- Ton père pense que là-bas ...

- Pourquoi n'y avez-vous pas pensé plus tôt ?

- Tais-toi.

Mais Filiz n'écoutait rien.

- J'irai là-bas, je travaillerai. Je veux travailler moi. Je ne veux pas être une fille cloîtrée derrière un grillage (324).

Le développement croissant de divers organismes ou sociétés, créent un besoin accru d'employées et de dactylos avec comme corollaire la possibilité pour de nombreuses citadines d'exercer une profession "respectable". Il semblerait, en effet, que la femme employée à des travaux de bureau ne fasse pas l'objet du même préjugé défavorable que les ouvrières.

Trait caractéristique dans la plupart des romans d'Orhan Kemal, alors que les héroïnes issues de milieux pauvres apparaissent généralement pures - même Nérیمان malgré sa déchéance reste essentiellement pure - et sympathique tandis que la majorité des femmes occidentalisées et appartenant à des familles riches sont présentées, avec un parti pris évident, comme des femmes légères, arrogantes et peu scrupuleuses. C'est le cas de Fatma, la fille de l'industriel, dans "Yalancı Dünya". C'est surtout le cas de la femme de Kabzımal Müteahhit Hüseyin qui après avoir failli écraser une fillette fait arrêter un jeune homme qui lui reprochait de rouler trop vite; sa famille est puissante à Istanbul, elle n'a donc aucune peine à se faire obéir par les policiers. Elle désire voir son mari entreprendre une carrière politique et se sert de son amant dans ce but. En réalité elle méprise le premier et ne manque pas de lui faire sentir même en public. Et Yusuf le Malingre en jugeant le comportement de ces occidentalisés ne fait qu'exprimer l'opinion des gens du peuple.

- As-tu vu Ümmü ? dit-il. Voilà les citadins. Chez nous au village un homme se conduit en homme et une femme sait rester à sa place. Ici c'est tout le contraire. Ici c'est la femme qui joue le rôle de l'homme et l'homme celui de la femme. Tous les citadins sont des cornards. Ils mangent de la viande de porc. Et celui qui mange de la viande de porc ne peut être jaloux de sa femme (325).

Les enfants : un facteur de production au même titre que les adultes.

Les difficultés d'entretenir une famille, dans les couches pauvres de la population, en raison de la modicité des salaires, contraignent souvent les parents à faire travailler leurs enfants, dont le salaire représente un apport sérieux pour la subsistance du groupe. Toutefois, dans un but apparemment humanitaire, le régime kémaliste avait fixé à

10 ans l'âge minimum, en-dessous duquel il était illégal de faire exercer un métier à l'enfant. Naturellement, nécessité faisant loi - et l'absence d'un contrôle officiel efficace facilitant les choses - la règle ici encore est tournée par les parents.

(...) Surtout les enfants ... A neuf ou dix ans, ce sont des choses sans couleur, aux yeux remplis de sommeil. Pour qu'ils puissent travailler en étant en règle avec la loi leur mère ont acheté un extrait d'acte de naissance, à une tante, à un oncle ou bien encore à un étranger influent (327).

De telle sorte que de tout jeunes enfants connaissent eux aussi les rigueurs de la vie d'usine. Pour les contremaîtres, ce sont des travailleurs comme les adultes et aucun relâchement de la stricte discipline qui règne dans l'atelier n'est toléré.

Peu après, l'atelier avait repris son rythme fiévreux. Les égreneuses avalaient les paquets de graines et crachaient du coton blanc comme neige. Les plus grands des gamins, de cottonniers de dix, douze ans, transportaient des brassées de coton devant la grande bouche carrée de la presse. Ils faisaient cela comme un jeu. De temps en temps, trois ou quatre d'entre eux se chamaillaient en roulant sur les tas de coton. Quand, le chahut se prolongeait et que les balayeuses s'impatientsaient en voyant s'accumuler le coton devant les égreneuses, le contremaître arrivait furieux, en proférant des obsénités, et frappait au hasard jusqu'à ce qu'ils reprennent le travail (328).

A propos des enfants employés à l'usine, Orhan Kemal ne nous donne aucune précision sur leur nationalité d'origine, comme il l'avait fait pour les adultes. Nous sommes toutefois fondé à supposer que, au moins pour la période couverte par le roman "Cemile", il s'agirait d'enfants d'immigrés puisque les habitants d'Adana semblaient, à la même époque, considérer le travail à l'usine comme dégradant (*).

(*) Voir note 228 p. 139.

Si les conditions de vie de l'enfant ne semblent guère favorables dans les usines, elles paraissent pires encore dans les grandes exploitations agricoles où ils ont été amenés par leurs parents, engagés comme saisonniers.

Le contremaître surveillait la nourriture. Il ne quittait pas des yeux les enfants qui couraient pieds nus autour des chaudrons; il chassait à coup de pied ceux qui s'approchaient trop des marmites et frappait ceux qui lui tombaient sous la main. C'étaient les enfants des ouvriers qui binaient, la ferme ne leur fournissait pas de nourriture, ils devaient prendre leur part sur la nourriture de leurs parents (329).

Les jeunes enfants ne semblent pourtant pas avoir été employés systématiquement aux travaux des champs qui paraissent avoir été réservé aux individus susceptibles de posséder une force et une résistance physique suffisante pour résister au climat et au rythme qui leur est imposé. Il n'en reste pas moins que, si l'un des parents, doit momentanément abandonner le travail, il se fera remplacer par l'un de ses enfants qui paraît le plus apte à supporter le travail qui lui est confié; peu importe son âge, la loi est systématiquement ignorée et il n'est même pas nécessaire de recourir à des artifices, comme à l'usine, pour l'enfreindre.

- Prends la place de ta mère, ordonna le mari de Huru à sa fille de neuf ans.

L'enfant s'y attendait. Elle prit la pioche de sa mère et elle se mit dans le rang (330).

Notre étude de l'enfant intégré dans le circuit économique et social, s'arrête ici. L'auteur, en effet, n'a abordé ce thème que dans les romans couvrant la période marquée par le régime kémaliste et le P.R.P. : il ne nous apprend rien de l'évolution de la question

sous le gouvernement démocrate. Ceci limite considérablement l'intérêt de l'oeuvre dans le domaine de la connaissance des conditions de vie et de travail réelles de l'enfant.

L'employeur : un individu dégagé des préoccupations humanitaires.

Dans les romans d'Orhan Kemal, l'industriel et le propriétaire terrien apparaissent comme des êtres uniquement soucieux de leur profit. Les individus à leur service ne sont à leurs yeux, que des instruments de production destinés à servir leurs intérêts. C'est notamment la conception des aġa qui perpétuent ainsi une tradition séculaire.

- Des ouvriers, voici des ouvriers.
- Voilà, voilà frère.
- Il ne faut pas les gâter comme les années précédentes, ces fils de chiens !
- Est-il possible de dire cela ?
- Il faut que le chien se couche aux pieds de son maître, cher ami (331).

Les conditions de travail imposées par l'aġa traduit son mépris de la vie du bétail humain dont il dispose. Afin d'accroître le rendement, les règles de sécurité les plus élémentaires sont totalement ignorées.

- L'aġa se tourne vers le contremaître qui se tenait près de lui les mains jointes.
- Bravo Cemo ! Termine le travail cette semaine et ne t'occupe pas du reste.
- Le contremaître avec fièreté.
- Sur mon honneur, je ne laisse pas souffler mon équipe une minute. Ne t'en fais pas. Aussi vrai que je m'appelle Cemo, le travail sera terminé cette semaine.

(...)

Le jeune āga, voyait avec satisfaction le travail avancer au pas de course. Il s'excita soudain.

- Hop mes bons frères, hop !

(...)

Le moment de la pose était dépassé depuis plus d'une demi-heure. Mais toujours :

- Charge hop, charge hop, charge !!!

Ali tout à coup perdit l'équilibre. Tandis qu'il essayait de se redresser, une énorme gerbe le heurta et le déséquilibra complètement. Personne ne s'en aperçut, même par le fils d'Hidayet qui se trouvait à côté de lui.

Le jeune āga criait sans cesse.

- Hop mes frères hop, hop mes bons frères hop !

Les gerbes s'accumulaient. Il arriva un moment où le grand corps d'Ali le lutteur disparut sous l'amoncellement de gerbes. Il y eut un cri et un terrible craquement ébranla la batteuse (332).

Les risques d'accident, comme la santé de ses ouvriers ne préoccupent pas l'āga, seul compte l'accroissement de la production. Pour atteindre ce but, l'āga peut compter sur le dévouement du contremaître, intermédiaire privilégié entre l'āga et la main-d'oeuvre. Afin de s'assurer la collaboration totale du contremaître, l'āga lui permet de réaliser certains petits bénéfices.

Ils sursautèrent, puis trouvèrent l'histoire bizarre. Pourquoi Cemo s'amuserait-il à exciter les ouvriers ? Il faisait travailler trente-deux gars sur une batteuse prévue pour quarante-cinq, et il empochait le salaire des treize autres. En outre, par l'intermédiaire de son neveu, il leur vendait du thé et de la drogue et les poussait à jouer. Puisqu'on fermait les yeux sur de tels trafics, il n'avait vraiment aucune raison d'exciter les ouvriers contre leur patron (333).

Mais si le commerce de la drogue profite au contremaître, il n'est pas sans intérêt pour l'āga dans la mesure où le consommateur de haschish accroît la résistance de l'ouvrier, en l'abrutissant.

- S'il ne fume pas de haschisch, ce n'est pas bien. On ne peut pas supporter ce genre de travail sans se droguer.
- Ne te fais aucun soucis, Monsieur, je l'habituerai à se droguer et à jouer aux dés ... (334).

Le patron d'usine, s'il n'apparaît jamais comme un aimable philanthrope, n'est à aucun moment décrit sous des dehors aussi ignobles que l'āga. Pourtant les heures de travail qu'il impose à ses ouvriers sont très dures, rien n'est fait pour améliorer leurs conditions de travail et il n'hésite pas une seconde à renvoyer quiconque s'oppose à ses décisions (*) où refuse de servir ses intérêts particuliers - le régime kémalien et le gouvernement démocrate lui laissent toute liberté dans ce domaine.

Leur patron Hüseyin Korkmaz avait décidé d'user de la contrainte : que Memet s'inscrive au Front pour la Patrie sinon il n'aura plus rien à faire ici (335).

Toutefois certains employeurs ne sont pas foncièrement méchants.

(...) Cela faisait des années qu'il avait quitté le pays. Depuis, il avait fait construire des routes et des fontaines pour son village natal, il payait leurs études à des enfants du pays. Que pouvait-il faire de plus ?

Il coupa court :

- Alors que voulez-vous de moi ?
- Mon cher compatriote, nous te souhaitons une bonne santé. A Sivas j'ai entendu parler de toi, et nous demandons à Dieu qu'il t'accorde encore plus de gloire et de prospérité. Si tu veux bien nous donner du travail dans ton usine, grâce à toi nous gagnerons notre pain et nous te serons reconnaissants ...

(...)

- Tu appelleras le contremaître de l'égrenage et tu lui diras d'examiner ces hommes-là. Qu'il les embauche s'ils sont bons à quelque chose. En avant ! (336).

(*) Voir note 201, p. 115.

Outre qu'il leur donne du travail, il aurait même voulu passer un moment avec eux (*); mais les contraintes sociales lui interdisent toute familiarité avec les ouvriers. C'est pourquoi il les oubliera rapidement. C'est cette indifférence du patron à l'égard de ses ouvriers qui constitue l'une de ses plus grandes fautes : puisqu'ils ne peuvent légalement s'organiser et faire entendre leur voix, seul le patron pourrait les protéger contre les abus des contremaîtres qui apparaissent comme un véritable fléau pour leurs subordonnés.

Les intermédiaires de l'employeur auprès des salariés - les instruments de l'exploitation.

Dans le mécanisme général de l'exploitation, les contremaîtres occupent une place privilégiée. Exploités au temps où ils étaient de simples ouvriers, ils deviennent, à leur tour, des exploiters, sitôt qu'ils se trouvent investis d'une certaine autorité.

Peu après le contremaître arriva. C'était un type d'Alasonia aux épaules étroites, à la taille élancée, au visage de fripouille; c'était le diable en personne. Il était toujours à l'affût d'une bonne affaire. Il avait les yeux rapprochés et le regard méfiant. Il ménageait les hommes auxquels il soutirait des pots-de-vin; il procurait des femmes et des jeunes filles de l'atelier d'égrenage à ceux qui le payaient pour cela. Il menait la vie dure à ceux qui ne le payaient pas et qui lui tenaient tête (336).

Leur force repose sur la liberté de mouvement que leur laisse l'employeur. Pour ce dernier, seul compte le rendement que les contremaîtres parviennent à imposer aux ouvriers; le reste ne le concerne pas.

(*) Voir note 261, p. 157.

- C'est bien beau, mais le patron de l'usine est notre compatriote.

Furieux le contremaître se tourna vers le lutteur.

- Ici il n'y a pas de compatriote qui tienne, Ici c'est l'usine. Le patron ne se mêle jamais de nos affaires. C'est de nous que dépendent les affaires de l'usine (337).

A l'usine, l'ouvrier se trouve pris dans un véritable réseau de combines. Chaque détenteur d'une parcelle de pouvoir s'efforce de lui soutirer de l'argent, ou accepte un pot-de-vin pour fermer les yeux sur les activités de celui qui le presse directement. L'ensemble de ces petits exploiters forme un véritable barrage entre l'employeur et l'ouvrier qui se trouve dans l'impossibilité de porter plainte contre les abus dont il est victime, si d'aventure il en avait l'audace. Aussi, lorsque Ali et Yusuf veulent parler au patron, ils se heurtent à son secrétaire qui les en empêche.

- Ici il n'y a pas de compatriote qui tienne. Ce n'est pas l'écurie de Dingo. Dites-moi ce que vous avez à dire, si c'est nécessaire je le dirai au patron.

(Le secrétaire prévient le contremaître)

- Espèce d'enculé. Ne t'avais-je pas dit qu'il n'était pas possible de me posséder.

(...)

- Et après vas-tu encore continuer à me rouler.

- Certainement pas, fils.

- Et si tu le refaisais.

- Si je le refaisais hache-moi en menus morceaux !

(Et lorsque les deux amis reviennent auprès du secrétaire pour connaître le résultat de leur démarche)

- Tu as dit à notre compatriote tout ce que nous t'avions dit.

- Oui.

- Et qu'a-t-il répondu ?

- Que veux-tu qu'il dise. Il a appelé le contremaître et après ça, fini. Allez foutez le camp d'ici avec vos histoires.

- Et si on ne s'en va pas ?

Il botta les fesses de Yussuf.

- Espèce de cocu pour qui te prends-tu ? Fout-moi le camp d'ici.

Il les poussa vers la porte de l'usine et dit au portier.

- Jette les dehors. Qu'ils ne remettent plus les pieds ici. Ce sont les ordres du patron (338).

Le contremaître est donc sûr de l'impunité. Il ne connaît pas la pitié car il a, lui aussi, connu les mêmes déboires avant d'occuper ce poste. Entre-temps il a travaillé durement pour un salaire de misère. Sitôt chargé de diriger les travaux, il peut enfin connaître un minimum de sécurité matérielle en réclamant à ses subordonnés des pots-de-vin en échange de sa bienveillance. Il ne connaît pas d'autre système pour grossir son avoir, et il n'est même pas sûr qu'il soit conscient de faire le mal; comme il en a toujours été ainsi; il ne fait donc que suivre la tradition.

Quant aux saisonniers, déjà durement malmené par le contremaître, ils voient encore fondre sur eux une série de petits profiteurs qui tablent sur leur naïveté et leur désarroi pour leur extirper un peu de cet argent qu'ils ont si péniblement gagné.

Cet homme (Köse Topal) venait de l'un des villages du district de Bunyan, dépendant de Kayseri. Il était resté infirme à la suite d'une blessure au genou reçue à Çannakale pendant la première guerre mondiale. Depuis des années il descendait à Çukurova avant tout le monde, louait l'écurie au Muhtar pour dix livres et sous-louait aux ouvriers pour trois livres par personne, une place ou dresser leur lit (...). Il lavait le linge des célibataires, faisait la cuisine (...). Il prêtait aussi de l'argent avec intérêt, mais pas à tout le monde (...). S'il donnait une livre, le jour de la paye il en reprenait deux et demie (...). Köse Topal rayonnait de joie : "Pourquoi allez-vous au restaurant ? Cotisez-vous et donnez-moi l'argent, je ferai bouillir votre marmite pour faire oeuvre pie ! "On se cotisait, on donnait l'argent à l'oncle Köse Topal. Il courait tout joyeux au marché; il le parcourait longuement. Il achetait pour trois fois rien des pommes de terre gelées, des choux et des poireaux à demi-pourris, et les ayant chargés sur les épaules il reprenait le chemin de l'écurie. (Afin d'accroître ses bénéfices Topal Köse revend à des ouvriers extérieurs à l'écurie une partie de la soupe préparée avec ces légumes).

- Mais ne vends-tu pas tous les jours, en cachette de la soupe à Veli d'Haydar (...). A sept cinquante l'assiette.

Köse Topal ne pouvait plus nier; c'était vrai ! (342).

Ces pratiques semblent courantes en Turquie, puisque nous retrouvons le même type d'individu à Istanbul dans le quartier ouvrier.

- (...) Moi j'ai parlé à Bekir Usta, il te paiera douze livres et demie, tu garderas dix livres et tu me donneras deux livres et demie.

La lutte impitoyable que livrent les hommes pour échapper à la misère, forme des caractères durs, inaccessibles à la pitié : le choix que la société leur offre est simple : être exploité ou exploiteur. C'est naturellement la seconde possibilité qui mobilisera leur énergie. Le cas de Topal Nuri constitue un exemple de ce qu'un homme placé dans cette alternative est capable de faire pour sortir du dénuement dans lequel il a passé son enfance.

(Il a dix ans) Il n'avait rien, ni personne (...). Celui qui passait devant lui le bousculait, lui prenait le pain des mains et même de la bouche, et s'il n'y parvenait pas le rouait de coups. Chaque giflé, chaque coup de poing avait été un excellent prétexte pour l'inciter à avoir gain de cause, lui aussi, par la violence, lorsque le moment serait venu. "Les étrangers ont-ils eu pitié de moi? Dieu lui-même a-t-il eu pitié de moi? S'il avait eu pitié, m'aurait-il enlevé ma mère et mon père, m'aurait-il abandonné sous les gifles, les coups de poing, les coups de pied, des étrangers. De même qu'on n'a pas eu pitié de moi, je n'aurai pitié de personne. Si je vois quelqu'un dans la boue, je lui donnerai un coup de pied. Je serai, moi aussi, le capitaine qui conduit sa barque, et je serai même le plus grand des capitaines (...). Il voulait être un industriel, comme l'aga dans l'usine duquel il travaillait comme salarié; il voulait qu'on lui témoigne du respect à la municipalité, à la bourse, dans les endroits où était représentée l'autorité, que les pauvres se lèvent lorsqu'il passait dans le marché en se dandinant dans son şalvar bleu aux poches ornées de fils d'or brodés; il voulait être un aga comme Temür, Savathe Halil, Bûgeoli Emin, Çakşirî Hasan dont les dents d'or reluisaient lorsqu'il souriait (344).

Topal Muri réalise des rêves les plus fous, mais son ascension coûte la vie aux hommes qui se dressèrent sur son chemin.

A l'opposé de ce misérable qui s'élève au rang des possédants, nous trouvons le cas de Murtaza qui considère comme un devoir le fait de rester "à sa place". Contrairement aux contremaîtres, instruments conscients de l'exploitation à laquelle ils participent d'ailleurs, Murtaza, homme borné mais honnête, se présente comme le gardien aveugle d'un ordre qui ne lui profite même pas. Il s'est vu confier une mission par les détenteurs du pouvoir, il l'accepte sans se poser de question, il l'exécute tout simplement, par devoir.

En haut il y a Dieu, à Ankara l'Etat et le gouvernement, ici il y avait Murtaza (...). Il avait suivi des cours et ses chefs lui avaient donné une éducation rigoureuse. Il se battait avec bravoure pendant les heures de service (...). Le gouvernement de la grande république turque l'avait nommé vigile pour faire peur aux ivrognes, pour empêcher les voleurs de prospérer, pour que l'on puisse dormir en toute sécurité après minuit. On lui avait donné pour mission de garder la rue principale que rejoignaient les rues boueuses du quartier groupant une série de maisons en ruine, de garder les enfants qui habitaient les maisons particulières aux vastes pièces, qui bordaient la rue principale, de garder les voitures qui se trouvaient devant les portes, d'avoir l'oeil fixé sur tout cela et de guetter les "citoyens nuisibles". Il ne se permettait même pas une minute de distraction, de crainte que quelque chose ne tourne mal, ou que l'on puisse déranger la discipline du pays (345).

Murtaza était, dans l'esprit d'Orhan Kemal, le symbole des "défauts" qui ligotent la plupart de ses compatriotes à leur condition d'exploités : respect aveugle de la hiérarchie, absence d'esprit critique. Murtaza a une idée bien arrêtée sur la discipline à imposer à ses concitoyens. Voit-il de la lumière, après minuit, dans une maison du quartier pauvre, il intervient.

- Pourquoi ne dormez-vous pas à cette heure de la nuit ?
Hein ? Pourquoi ?

(...)

Regardant avec curiosité à l'intérieur de la maison, il montre les enfants du doigt, il dit :

- Ces enfants sont un matériau appartenant à l'Etat et à la Nation. Vous n'avez pas le droit de les empêcher de dormir. Lorsqu'ils grandiront, ils devront tirer sur l'ennemi.

- ... ?

- ... ?

- La bravoure, la vaillance devra jaillir de leurs yeux !

(...)

- Et maintenant, éteignez cette lampe et allez vous coucher (346).

Son attitude est totalement différente lorsqu'il pénètre dans le centre résidentiel de la ville.

(Dans la rue principale). La plupart des fenêtres des maisons et des appartements étaient illuminées. Sur les balcons et dans les jardins à moitié éclairés, des chuchotements d'hommes et de femmes ... On comprenait qu'ils jouaient au poker, au bésigne et au jacquet. Qu'ils jouent donc ! Ils ne faisaient de tort à personne. Ils avaient travaillé, ils avaient gagné de l'argent, ils étaient devenus propriétaires de ces maisons et de ces appartements à la sueur de leur front. Dieu donnait à ceux qui travaillaient. Si ceux qui habitaient ces maisons invraisemblables, penchées, tassées, prêtes à s'écrouler, contre lesquelles il avait dû siffler avec rage, travaillaient, sans aucun doute Dieu leur aurait aussi accordé ses faveurs. Mais ils ne travaillaient pas. Ils étaient engourdis, paresseux et incapables. Sans raison, il vérifia son col boutonné, tira sur sa veste. Il déboucha sur l'avenue asphaltée des créatures bien-aimées de Dieu, qui les comblait de faveurs parce qu'ils travaillaient. Ceux-ci appartenaient à une catégorie supérieure. Il n'avait pas à élever la voix contre eux. Ils pouvaient rester éveillés jusqu'au matin, jouer, rire aux éclats et jouer de la musique. Ils n'avaient aucun souci à se faire pour se procurer du pain. Ils connaissaient Dieu et ses Prophètes. Si les "citoyens nuisibles" qui habitaient les ruelles situées derrière ce quartier étaient aimées de Dieu, ils auraient aussi des maisons particulières, des appartements, ils pourraient aussi passer leurs nuits à s'amuser (...). Sans aucun doute, ils verraient Murtaza. Ils diraient : "Bravo pour ce lion du devoir ! Grâce à lui, nous pouvons rire et nous amuser jusqu'à des heures tardives ; nous pouvons jouer au poker et au jacquet sans craindre les voleurs. Grâce à Dieu nous l'avons dans notre quartier" (347).

Faire son devoir et mériter la considération de ses supérieurs sont les deux impératifs qui orientent sa conduite. Son sens rigoureux de la hiérarchie lui rend insupportable toute allusion irrévérencieuse à l'égard d'un supérieur, catégorie dans laquelle il range les secrétaires de l'usine où il est veilleur de nuit.

- Il faut avoir du respect pour ceux qui nous commandent. Je ne veux plus entendre de ces propos honteux à leur sujet ... parce qu'eux ...

Bien que Nuh commença à s'énervier sérieusement, il ne le montra pas.

Quant à Murtaza, il poursuivait.

- ... ils sont nos chefs, nos supérieurs. Celui qui ne reconnaît pas son supérieur ne connaît pas Dieu (343).

De même, le spectacle de subordonnés adoptant une attitude désinvolte en face d'un supérieur le plonge dans un abîme de désolation.

Il examinait ceux qui se trouvaient là avec irritation. Cela l'énervait de voir les ouvriers traiter aussi familièrement le directeur. Il pensait proposer au directeur de corriger leur manque d'éducation et de discipline en créant un cours à l'usine et en le faisant suivre par tous les ouvriers qualifiés et par les manœuvres (349).

En toute circonstance, Murtaza prêche l'obéissance aux ordres émanant de l'autorité, quelle qu'elle soit, et le respect aveugle à l'ordre établi. C'est précisément cette attitude propre à la plupart de ses compatriotes, qui, aux yeux d'Orhan Kemal, bloque toute forme d'évolution. "Il y a encore trop de Murtaza en Turquie pour espérer assister bientôt à l'avènement d'un régime qui respecterait l'homme", nous disait Orhan Kemal voici quatre ans.

Les partis : les formations plus soucieuses de leurs intérêts que de ceux du pays - carences et corruption des services publics.

Si l'Etat kémaliste négligeait de jouer réellement le rôle d'arbitre qu'il s'était assigné et favorisait ainsi l'exploitation, le P.R.P., véritable charpente du pouvoir, en portait l'entière responsabilité. Plus soucieux de se ménager la sympathie et le soutien inconditionnel de ses adhérents, que de jouer son rôle de porte-parole des décisions du régime et d'intermédiaire entre le pouvoir et le peuple, par l'entremise de ses cellules locales, ce parti semble prêt à toutes les compromissions. Ceci apparaît dans sa façon de résoudre certaines questions épineuses : des villageois ont occupé depuis de nombreuses années les terres non cultivées d'un grand propriétaire terrien qui ne semble pas avoir pu ou voulu les chasser; celui-ci vend son bien; les villageois craignent d'être expulsés par le nouveau propriétaire et s'adressent au siège local du P.R.P. afin qu'il leur garantisse la jouissance de ces champs qu'ils ont mis en valeur. Les discussions auxquelles se livrent les responsables du parti traduisent la nature de leurs préoccupations principales.

L'action du roman se situe en 1934.

- Légalement ils ont tort !
- Et si l'on considère l'intérêt du parti ?
- D'accord, mais selon les dispositions de notre droit.
- Mon cher, cesse de parler ainsi ! La loi, le droit ...
- Les anciens membres du Parti Libre sont-ils entrés oui ou non en masse dans notre parti ?
- Oui.
- N'a-t-on pas considéré cela comme un succès au parti et surtout au Quartier Général.
- Oui !
- Si c'est ainsi, ceux qui nous valent le succès doivent être considérés comme la couronne qui repose sur nos têtes.
- C'est-à-dire ?

- Laisse tomber le droit, ne t'occupe pas !

(Le parti informa les villageois de ses décisions)

- (...) Il ne sera pas dit que l'on portera préjudice aux intérêts de nos estimés villageois. La loi leur donne tort, mais nous ne pouvons pas tourner le dos aux membres de notre parti. Pour cette raison, ne quittez pas ces terres !

Bien qu'il pensât la même chose, Sinan demanda :

- Et si demain les gendarmes venaient ?

- Tu veux dire s'ils vous expulsaient par la force ? Cela n'arrivera pas ! Aucune force de gendarmerie ne peut expulser un village entier.

- Et s'ils décidaient quand même de nous expulser ?

- Je te dis qu'ils ne pourront pas le faire.

Il comprit, à l'insistance et au regard courroucé de l'homme qui se trouvait en face de lui, que le notable du parti voulait dire : "Nous ferons pression sur les gendarmes pour qu'ils prennent l'affaire à la légère; résistez et ne craignez rien !". Pourtant le notable ne s'était pas engagé formellement. Il laissait face à face les paysans et les gendarmes, ou plutôt les paysans et le nouveau propriétaire des terres. Entre-temps, le nouveau propriétaire s'adresserait au tribunal, il demanderait l'évacuation des terres illégalement occupées, et l'affaire serait confiée aux gendarmes; mais même avec les gendarmes, cela tournerait mal entre les deux parties et si les armes doivent parler, qu'elles parlent (350)!

Ainsi, pour maintenir les villageois dans la croyance que leur soutien au parti constitue pour eux la meilleure des garanties contre les mauvaises surprises, le P.R.P. les engage à agir à l'encontre des dispositions légales et les assure de son soutien discret. En réalité, le parti ne peut s'opposer à l'application de la loi, dont il est chargé, par destination, d'assurer la bonne exécution. Pour se tirer de cette situation inextricable, il préfère fermer les yeux sur l'affrontement sanglant qui ne peut manquer de se produire entre les deux parties laissées à elles-mêmes.

Dans le même esprit, des membres influents du P.R.P. ont pu se rendre capables de certains abus, assurés qu'ils étaient de la neutralité bienveillante des cellules locales du parti.

Le villageois pensait que si Muzaffer bey tirait sur un homme et s'il passait devant un tribunal, le juge prendrait peur et hésiterait à le condamner; Muzaffer bey faisait la pluie et le beau temps. C'était ce que pensaient les villageois et quand il ramenait des femmes, quand des chants et des cris d'ivrogne s'élevaient de la maison, pour ne pas provoquer la colère du Seigneur, on ne passait pas à proximité de la ferme; on évitait de provoquer sa colère. Mais ce n'était pas la seule raison de la colère des villageois. La principale raison de leur irritation était son iniquité. Si une vache, un boeuf ou un âne passait dans son champ, sans poser de question il prenait son fusil et du balcon de sa maison de béton il faisait feu sur l'animal. Mais ceci n'était pas le plus important. Il annexait à ses propres terres les terres constituant le domaine public du village. Il avait débordé sur les terres enregistrées comme propriété de la communauté. Tout cela avait amené les gens du village à rejoindre le nouveau parti. Jusqu'à présent ils n'avaient pas élevés la voix, ils attendaient leur heure. Si ce que disaient les propagandistes, dont les discours étaient parvenus jusqu'au village, était vrai, si le nouveau parti gagnait les élections et s'il parvenait au pouvoir, ils savaient bien ce qu'ils feraient. Ils le feraient souffrir à leur tour : ils lui demanderaient des comptes pour ce qu'il leur avait fait subir depuis des années (351).

Il apparaît aussi que le P.R.P., essentiellement préoccupé de s'assurer une adhésion populaire aussi vaste que possible, a ouvert ses portes à des éléments dont l'entrée dans le parti était dictée, de toute évidence, par le souci de s'assurer des avantages d'ordre matériel.

Şerif Ağa, haineux, dit:

- Je le dis et je le dirai encore. Mon corps est entré au Parti du Peuple, pas mon coeur. Si demain Dieu veut que le Parti Libre renaisse à nouveau, ou si l'on fondait un autre parti qui lui ressemble, je serais le premier à courir vers lui (352).

Le P.R.P. semble donc avoir formé une communauté d'intérêts et non un bloc idéologiquement homogène, comme l'avait souhaité Atatürk. C'est là l'une des grandes faiblesses de la formation kémaliste qui verra, après 1945, un nombre considérable de ses adhérents rejoindre des

partis d'opposition, dont le programme apparaissait plus avantageux pour eux. Cette tendance à la défection se manifeste même chez des individus totalement occidentalisés qui bénéficièrent de la bienveillance du parti.

- Fort bien ! Qu'attends-tu ? Démissionne et rejoins l'autre parti ...

Zekêi ne répondit pas; il savait ce qu'il avait à faire et quand il devait le faire. Il voulait aussi que Muzafer adapte la même attitude (353).

Après la deuxième guerre mondiale, la Turquie connut une vie politique intense, qui modifia l'aspect des bourgades et eut des répercussions sur les rapports sociaux.

Dans cette riche bourgade de Tchukurova, il y avait de nombreux cafés. Les cafés étaient séparés en deux catégories bien distinctes : la plupart des cafés, grands et petits, appartenaient aux Démocrates, ensuite venaient ceux des Républicains. Il y avait aussi quelques cafés appartenant aux membres du Parti National (354).

L'intérêt manifesté par la population pour les questions politiques trouve dans la plupart des cas son origine dans le désir de mettre fin au règne autoritaire et souvent tyrannique du P.R.P., et d'obtenir, à la faveur de l'avènement d'un nouveau régime, justice contre des notables coupables de s'être livrés à des abus, tolérés par le parti d'Inönü.

- Il ne le prendra pas. Le Parti Démocrate a été fondé pour lutter contre l'injustice. Des hommes circulent partout en le proclamant. Or un type comme Muzafer a commis toutes sortes d'injustice depuis des années (355).

Mais l'espoir de ces petites gens qui pensaient échapper à l'oppression en soutenant le P.D. sera vite déçu lorsqu'ils verront apparaître dans ses rangs ceux-là mêmes dont ils espéraient être définitivement débarrassés.

Pour les élections de 1950, lorsque Muzaffer, dont les amis se tournaient vers le nouveau parti, vit que le P.D. avait le plus de chance de remporter les suffrages, toute la région apprit avec stupeur que Muzaffer s'y était inscrit (...). Car les Démocrates, lorsqu'ils arrivèrent au pouvoir après les élections de 1950, et qu'ils eurent fait leur siège, n'ouvrirent pas le "Registre des Actes" et ne demandèrent pas de compte à ceux qui s'étaient rendus coupables d'abus (356).

Pourtant, le P.D. n'oublia pas ses propagandistes les plus actifs qui se virent accorder, en récompense des services rendus, des avantages matériels appréciables. On assiste donc à la perpétuation du système de la clientèle : une clientèle privilégiée s'ajoutant à une autre. Pour cette catégorie de citoyen, le système multipartite est une bonne affaire dans la mesure où elle se verra d'autant plus choyée que la concurrence entre les partis se fera plus âpre.

Gafur, en raison de son attitude favorable au P.D., avait été victime de la cruauté des Républicains. Que fallait-il faire dans ce cas ? C'était fort simple : comme pour chaque citoyen appartenant au P.D. qui avait été victime d'une injustice, il fallait lui assurer les crédits nécessaires; Gafur devait être élevé au rang d'être humain. Après cela, tout fut facile : il reçut des crédits à long terme des banques (...). Les nouveaux *aga* aux *şalvar* bleu foncé dont les poches étaient ornées de fils d'or brodés avaient été élevés comme Gafur à la dignité d'*aga* après la prise de pouvoir des Démocrates. *Hâşim aga*, *Veli aga*, *Cabbar aga*, *Kuddusi aga* ... Ceux-ci étaient les *aga* les plus riches de la bourgade, qui avaient lutté à la tête du mouvement (357).

A la création de privilèges destinés à récompenser ses partisans les plus actifs, le P.D. ajoute, pour assurer son succès électoral, une politique démagogique fondée sur une excellente connaissance de la psychologie des masses.

- Mes amis, nous ne quitterons pas le pouvoir, quel que soit le prix à payer. Le droit, la loi, la justice, la démocratie sont de vains mots. Nous dirons noir si l'opposition dit blanc, et vice-versa. L'opposition peut nous accuser de faire fausse route, ou nous traiter de réactionnaires. Nous combattons leur affirmation comme nous le faisons pour tout ce qu'ils avancent, et nous n'hésiterons pas à plaire au peuple. C'est le peuple qui nous fait tels que nous sommes, pas l'opposition. Si elle reprenait le pouvoir, par Dieu, ... (Un autre Démocrate ajoute)
 - Ne donne pas de café à notre peuple, ne lui donne pas de sucre ni de gaz, ni même de pain; tu ne cours aucun risque. Il suffit de réparer leurs temples, de ne pas les priver de mevlût à la radio, ni de la voix profonde des prédicateurs, qui émeut leur coeur (358) !

Généreux à l'occasion, passé maître dans l'art de flatter les masses, Menderes semble ne pas avoir hésité à recourir à des méthodes plus brutales pour amener ses concitoyens à soutenir son parti et favoriser les organisations parallèles qu'il avait créées. Il aurait ainsi toléré, sinon encouragé, les coups de main, des groupes de choc de l'extrême-droite religieuse, dans les bidonvilles où les habitants refusaient d'ouvrir un foyer du Front de la Patrie, organisation chargée de lutter "contre le communisme", c'est-à-dire contre les ennemis politiques de Menderes, appartenant à l'aile progressiste, marxiste ou non. Profitant de la liberté d'action qui leur était laissée, ces "commandos" - dont les membres étaient communément appelés les "verts" - exigeaient des habitants des quartiers populeux le versement d'une certaine somme en échange de leur "protection".

- Ali efendi est-il venu vous voir ?

Ayşe s'étonna.

- Non ! Qu'est-ce ?

Après avoir à nouveau examiné les environs, la femme dit :

- Il viendra. Il viendra sans aucun doute vous voir. Il nous a aussi rendu visite, et nous avons payé notre part. Que feras-tu, ma fille ? Pour vivre tranquille, il faut payer.

- Que devons-nous donner, ma tante ?

Et à qui le donnerons-nous ?

- De l'argent, ma fille. Ali efendi vient le prendre. S'il ne reçoit rien, il n'est même pas besoin de commencer à construire les murs. Même si vous avez bâti votre maison, ça ne sert à rien.

- L'argent sera versé aux "verts" ?

- Eh bien sûr, mon enfant ! Tout le monde paie (359).

Si les bidonvilles refusaient d'ouvrir un foyer du Front pour la Patrie, les "verts" procédaient périodiquement à la démolition de quelques abris, même si leurs occupants s'étaient acquittés du tribut réclamé par ce véritable "racket".

Selon ce qu'il comprenait, ils refusaient à la fois d'ouvrir un foyer du Front pour la Patrie et de verser un tribut aux "verts" et aux autres; même la plupart du temps, ils écoutaient l'instituteur et persistaient dans leur refus.

- Ni foyer du Front pour la Patrie, ni tribut pour les chiens !

Gafur demanda :

- S'ils disent cela, pourquoi ne rasez-vous pas leur maison ?

.....

- Patience ! il y a un temps pour tout.

.....

Soudain, sans que l'on sache comment, c'est arrivé; les "verts" se manifestèrent comme s'ils sortaient de terre ou tombaient du ciel. C'étaient les équipes de démolition armées de pioches. Parmi les hurlements des enfants et les cris des femmes, l'équipe de démolition plongea sur les murs qui sortaient à peine de terre et rasa toutes les constructions jusqu'au sol (360).

Aux abus des tenants du pouvoir et de leurs protégés s'ajoutent la corruption, les détournements de fonds, la négligence, qui se manifestent à tous les niveaux, même après 1961.

- (...) Il est impossible de dissimuler éternellement la saleté qui règne dans cette région (dit le Vali). Depuis les inspecteurs de l'hygiène jusqu'aux fonctionnaires de la municipalité, chacun se livre à un trafic quelconque. Si un jour un inspecteur venait d'Ankara sans nous prévenir, pour faire une enquête, nous sommes tous cuits (361).

Les banques, quant à elles, ne peuvent jouer qu'incomplètement le rôle qui leur est dévolu, en raison des détournements de fonds qui y sont couramment pratiqués.

Ces paroles remuèrent les aḡa, à moitié ivres. Ils avaient à se plaindre de presque toutes les banques, et surtout de la Banque Agricole. Bien sûr, la banque avait pour fonction d'ouvrir les crédits nécessaires aux agriculteurs, mais ces crédits ne suffisaient pas. Une grande partie de l'argent servait à faire construire des maisons et des appartements, mais de plus grosses sommes encore étaient dépensées à boire, à jouer ou à courir les femmes des bars dans les villes. C'était ça, la banque. Donnez-nous de l'argent, Monsieur ! Pourquoi donc n'en donnait-on pas ? Tout serait-il déjà dépensé ? On n'en donnait pas, parce que l'argent était dépensé la nuit aux cours de parties de bridge, de poker ou de konken organisées chez le Vali (362).

Pas plus que les banques, les services publics ne s'acquittent des tâches qui leur sont assignées. C'est ainsi que nous apprenons l'existence d'un service d'hygiène chargé notamment de veiller à ce que les règles d'hygiène soient respectées dans les lieux publics, tels les cafés et les hôtels. Mais l'état de délabrement et de saleté de ces endroits est tel que l'on pourrait douter de l'existence d'organismes de contrôle.

(...) Il fit passer son chapeau dans sa main droite, qui tenait la serviette. Il promena l'index de sa main gauche lubrifiée, sur la toile cirée terne et grasse d'une banquettes. Sans regarder ni le patron ni le garçon, il montra par-dessus son épaule son doigt couvert de crasse et demanda d'une voix de basse :

- Qu'est-ce que c'est que cette saleté ?

Ensuite il se retourna d'un mouvement lesté et montra les murs sales :

- Qu'est-ce que c'est que ce scandale ?

Regarde-moi la laideur de ces murs ! Quel manque d'égards vis-à-vis du client ! Les équipes de l'hygiène ne viennent-elles pas ici ? N'effectuent-elles aucun contrôle ? Si elles en font, pourquoi ne ferment-elles pas ce bouge ?

.....

Les lits, les couvertures, les oreillers, les couvre-lits, les housses des couvertures n'étaient pas conformes aux règles de propreté ! Il y avait partout des traces de sang provenant de puces et de punaises écrasées. Ensuite il logeait en fraude quelques personnes auxquelles il n'avait pas fait remplir de déclaration (363).

Les propriétaires de ces établissements n'ignorent pas les réglementations qui leur sont imposées, puisque le garçon d'hôtel fait la réflexion suivante:

Il lui avait dit mille fois : "Frère, mettons fin à ces illégalités !" (364).

Mais, peut-être par économie et, en tout cas, par indolence, ils laissent se dégrader le matériel. Leur indifférence à l'égard des règlements d'hygiène est favorisée par l'inactivité des services municipaux concernés. Et si d'aventure ceux-ci procèdent à une inspection, il est toujours possible d'en éviter les conséquences fâcheuses en les soudoyant. C'est là une pratique tellement courante que le patron de café, encouragé d'ailleurs par sa clientèle, propose immédiatement un pot-de-vin à celui qu'il prend pour une personnalité envoyée par Ankara.

Un autre poussa le tenancier aux épaules.

- Il s'en va; cours après lui !

- Mais vas-y donc, cours !

- Et après ... tu as compris, non ?
- Comment ne comprendrait-il pas ? Tu le prends pour un idiot ?
- Il ne faut pas le lui dire deux fois !
- Le tenancier se demandait ce qu'il convenait de faire; il regardait avec perplexité autour de lui.
- N'hésite pas, mon vieux ! dit le voisin épicier. N'hésite pas !
- Qu'est-ce que je vais faire ?
- Comment ! Tu ne sais pas ce qu'il te reste à faire ? Depuis quand es-tu dans le commerce ?
- Et si c'était un député ou un ministre ?
- Tente le coup !
- De toutes parts, on l'encourageait :
- Ben, oui, quoi !
- Du reste c'est un homme, et tout homme a une bouche !
- C'est juste, ça (365) !

Bien que l'on garde toujours l'espoir de s'en sortir grâce à un pot-de-vin, l'arrivée d'un représentant de l'autorité suscite toujours un grand émoi chez la population, tant il est vrai qu'un contact avec un personnage officiel est synonyme de tracasseries sans fin : ses décisions sont sans appel. Chacun, en sa présence, adopte une attitude humble et respectueuse.

Il se dirigea d'un pas tranquille vers la sortie du bistrot; les souliers qui chaussaient ses grands pieds crissaient. Les clients, le chapeau ou la casquette à la main, saluaient "la personnalité" en courbant l'échine (366).

Si l'on se rappelle que l'action se passe après 1961, il apparaît qu'en quinze ans de "démocratie", les comportements du peuple n'ont guère varié à l'égard des détenteurs d'une autorité.

CONCLUSIONS.

"Chaque mouton est suspendu à sa propre jambe"

"Avant d'avoir passé le pont, appelle l'ours"

"Mon oncle" !"

Ces deux dictons résument très exactement la nature des rapports sociaux en Turquie sous le régime républicain et à l'époque démocrate. Comparée au nombre d'emplois disponibles, la Turquie possède une main-d'oeuvre pléthorique. Cette situation s'est encore aggravée du fait de l'immigration de musulmans originaires des anciennes provinces occidentales de l'Empire ottoman, auxquels la Turquie ouvre toutes grandes ses portes, en vertu des théories kémalistes. L'erreur est d'avoir ignoré les réalités économiques : le pays, pour être vaste, n'en était pas moins incapable de nourrir les treize millions de citoyens qui lui restaient au lendemain de la première guerre mondiale. Dans ces conditions, l'introduction d'un surcroît de population dans le nouvel Etat ne pouvait qu'accroître le problème du sous-emploi. La lutte pour la survie au niveau des couches pauvres de la population prend dès lors un caractère implacable. Le problème fondamental étant de trouver du travail, chaque individu ne peut que se réjouir de voir un travailleur congédié par le patron, s'il peut prendre sa place. Il n'existe donc entre les ouvriers, aucune notion de solidarité susceptible de les grouper en un front commun contre l'employeur qui les exploite. D'une part, dans les riches régions méditerranéennes, une grande partie de la main-d'oeuvre est composée de saisonniers, c'est-à-dire d'individus généralement ignorants et primitifs, condamnés à vivre et à travailler ensemble pendant une période limitée; ils ne constituent pas une classe sociale réelle et, en fait, ne sont pas préparés psychologiquement à entreprendre des actions de groupe pour

défendre leurs intérêts. D'autre part, le prolétariat urbain, s'il semble relativement conscient de former une catégorie sociale spécifique et se révèle capable, à l'occasion, de déclencher des mouvements revendicatifs limités, préfère néanmoins éviter de heurter l'employeur de front; en effet, tout arrêt de travail à caractère revendicatif est considéré par l'Etat comme une atteinte au développement économique du pays. Dans la plupart des cas, les ouvriers protestataires sont donc officiellement considérés comme des éléments subversifs et se voient entièrement livrés à la vengeance du patron. Celui-ci, en tant que responsable de la production, est considéré par le pouvoir comme un élément indispensable au relèvement du pays; et pour peu que les résultats de son activité répondent à l'attente de l'Etat, il bénéficie de sa confiance aveugle. En effet, Atatürk avait cru erronément pouvoir faire respecter ses idéaux "solidaristes" en publiant des règlements qui, dans son esprit, devaient suffire à assurer aux salariés des conditions de travail satisfaisantes, sans créer un système de contrôle efficace; aussi les dispositions légales sont systématiquement ignorées par l'employeur qui peut imposer à son personnel des conditions de travail extrêmement dures, maintenir les salaires fort bas et négliger les règles de sécurité élémentaires, afin de s'assurer tous les atouts nécessaires à la bonne marche de ses affaires. Il dispose donc d'un pouvoir absolu sur son personnel, qu'il peut congédier à son gré, s'il ne lui donne pas entière satisfaction. Incapable d'échapper à l'arbitraire du patron, l'ouvrier adopte l'attitude recommandée par le second dicton cité plus haut. Il accepte les conditions de travail qui lui sont imposées, et espère, dans le meilleur des cas, que son zèle et son humilité seront récompensés par sa nomination au poste de contremaître; il n'a d'autre issue pour échapper à la misère. Sitôt appelé à surveiller les travaux, il s'attache à persuader son patron de l'excellence de son choix, en maintenant un taux

de production élevé. Peu lui importe d'imposer pour cela un travail inhumain aux ouvriers placés sous son autorité; bien plus, il met à profit le pouvoir dont il dispose pour exiger, dans la plupart des cas, de ses subordonnés le paiement d'un pot-de-vin. Tous se soumettent pour ne pas perdre leur emploi. Le contremaître passe ainsi dans la catégorie des exploiters et peut considérer sa fonction comme une véritable promotion sociale : ses ouvriers, dont il se distingue par un niveau de vie plus élevé, lui témoignent le respect dû à un supérieur et acceptent ses insultes et ses brutalités avec humilité. Dans ce contexte général, les ouvriers spécialisés - surtout les mécaniciens - font figure d'exception : peu nombreux et conscients d'être indispensables, ils se posent en égaux du contremaître; leur attitude en face du patron reste digne; et ils ne manquent pas, à l'occasion, de prendre la défense des ouvriers.

Dans la société turque telle qu'elle est décrite par Orhan Kemal, l'homme apparaît donc comme un loup pour l'homme. Pourtant ce n'est pas lui que l'auteur condamne, mais l'organisation politique et sociale qui l'a rendu tel. Qu'a fait l'Etat, sinon encourager l'exploitation de l'homme par l'homme ? Sous le régime républicain, le P.R.P., soucieux surtout de ses intérêts, ferme les yeux sur les activités de ses membres qui se livrent à des abus. L'arrivée des Démocrates au pouvoir ne corrige en rien les inégalités sociales; de nouveaux privilégiés s'ajoutent aux anciens, on les supplantent. Pourtant, pendant cette dernière période, apparaît une nouvelle catégorie de travailleurs moins dociles, dont le refus de céder aux pressions de l'employeur annonce les grands mouvements revendicatifs ouvriers qui se manifesteront après l'obtention du droit de grève et d'une plus grande liberté syndicale. Toutefois, si des changements profonds se manifestent dans le comportement des travailleurs après 1961, les

pouvoirs publics restent ce qu'ils furent de tout temps : corrompus, négligents et irresponsables.

x

x

x

En évoquant les maux dont souffre la Turquie, Orhan Kmeal noir-
cit-il volontairement le tableau ? Oui, prétend Ahmet Kabaklı, qui
écrit : "L'écrivain, pour montrer la détérioration des rapports so-
ciaux, décrit, de manière excessive les conflits, les abus et les
injustices (...). Il interprète les faits de manière partisane : il
ne conçoit pas le milieu ni les personnages comme un auteur réaliste,
mais avec la haine d'un homme qui défend une cause" (*). Tahir Alangu,
quant à lui, ne semble pas mettre directement en cause l'impartialité
de notre auteur; tout au plus trouve-t-on dans une critique réservée
au roman "Eskici ve Oğulları" cette appréciation sans autre commen-
taire : "Orhan Kemal qui s'était orienté vers des sujets mouvementés
et vers des questions sociales déterminées, a pu trouver une voie
plus positive dans ce roman" (**).

Quant à nous, même si certains détails de l'oeuvre peuvent être
excessifs, nous ne pouvons mettre en doute le principe même des abus
que dénonce l'auteur. En effet, le régime kémaliste, en refusant aux
salariés le droit de grève et d'association, les privait de tout
moyen de dénoncer les abus là où ils se manifestaient. Pour compenser
cette lacune, il eût au moins fallu constituer des organismes de con-
trôle, afin d'éviter les excès d'autorité de la part de l'employeur.

(*) Kabaklı, A. Türk Edeniyatı.

Türkiye Yayınevi, İstanbul, 1966. Vol. 3, p. 660.

(**) Alangu, A. Cumhuriyetten sonra Hikâye ve Roman.

İstanbul Matbaası, İstanbul, tome 2, 1965. P. 391

De tels organismes ne semblent pas avoir été créés, ou, s'ils existaient, ils n'ont jamais réellement fonctionné. Ceci constitue l'une des carences les plus graves d'un régime prétendument populiste. Le P.D. ne fut pas plus progressiste en la matière : s'il admit le droit syndical - tout en empêchant la création de syndicats progressistes immédiatement accusés de communisme -, il continua à refuser le droit de grève. Il apparaît donc que toutes les conditions nécessaires se trouvaient réunies pour créer des situations semblables à celles que décrit Orhan Kemal. L'exemple des conditions sociales au cours de la période de capitalisme sauvage qui caractérisa le XIX^e siècle européen nous prouve, en tout cas, que l'existence de tels excès est probable.

NOTES.

- (1) HOSTLER, CH. W. Turkism and the Soviets.
Allen and Unwin, London, 1957. P. 140.
- (2) BERKES, N. The Development of Secularism in Turkey.
Mac Gill University Press, Montreal, 1964. P. 358.
- (3) BERKES, N. Baticilik, Ulusculuk ve Toplumsal Devrimler.
Ant Yayinlari, Istanbul, 1965, Pp. 82-83.
- (4) GOKALP, Z. Principles of Turkism, traduit du turc par R. Devereux.
E.J. Brill, Leiden, 1968. P. 39.
- (5) GOKALP, Z. Turkish Nationalism and Western Civilisation, traduit
par N. Berkès.
G. Allen and Unwin, London, 1959. P. 277.
- (6) HEYD, U. Foundations of Turkish Nationalism.
Luzac and the Marville Press, London, 1950. P. 80.
- (7) GOKALP, Z. Turkish Nationalism and Western Civilisation, op. cit.,
p. 106.
- (8) STIRLING, P. Religious Change in Republican Turkey.
Dans "Middle East Journal", Washington, Autumn 1958. P. 401.
- (9) Discours du Ghazi Mustafa Kemal, octobre 1927.
K. F. Koehler - Verlag, Leipzig, 1929. P. 546.
- (10) LEWIS, G. Turkey.
E. Benn, London, 3e éd., 1965. P. 106.
- (11) ALLEN, H.E. Turkish Transformation.
Greenwood Press Publishers, New-York, 2e éd., 1966. P. 86.
- (12) Atatürk, par la Commission nationale turque pour l'O.N.E.S.C.O.
Ankara, 1963. P. 156.
- (13) LEWIS, B. The Emergence of Modern Turkey.
R.I.I.A., Oxford University Press, 3e éd., 1965. Pp. 431-432.
- (14) ALLEN, H.E., op. cit., p. 97.
- (15) LEWIS, B., op. cit., pp. 348-349.

- (16) Ibid., nn. 351-352.
- (17) ALLEN, H.E., op. cit., pp. 190, 198 et 223-224.
- (18) Ibid., n. 180.
- (19) Ibid., n. 182.
- (20) LEWIS, B., op. cit., nn. 427-428.
- (21) BERKES, N. Baticilik, Ulusaluluk ve Toplumsal Davriyeler, op. cit., pp. 168-169.
- (22) Atatürk, op. cit., p. 182.
- (23) Ibid., p. 179.
- (24) MAKAL, L. Un village anatolien, traduit par D. Ceyrac et G. Dina. Plon, Paris, 1963. Pp. 272-273.
- (25) Il faut entendre, ici, le meilleur élève musulman; les minoritaires, en effet, bien qu'invités à participer à la cérémonie, se voyaient refuser le droit de hisser le drapeau.
- (26) ALLEN, H.E., op. cit., pp. 112-114.
- (27) Ibid., pp. 113-114.
- (28) Ibid., p. 126.
- (29) Karpat, K.H. Turkey's Politics. Princeton University Press, Princeton, 2e éd., 1963, pp. 84-85.
- (30) LEWIS, B., op. cit., n. 463.
- (31) KARPAT, K.H., op. cit., p. 87.
- (32) LEWIS, B., op. cit., pp. 463-464.
- (33) Ibid., n. 465.
- (34) KARPAT, K.H., op. cit., pp. 89-90.

- (35) KARPAT, K.H. Réflexion sur l'arrière-plan social de la révolution turque de 1960.
Dans "Orient", Paris, 1er trimestre 1966, n° 37. P. 40.
- (36) LEWIS, D., op. cit., pp. 457 et 465.
- (37) KARPAT, K.H. Réflexion sur l'arrière-plan social de la révolution turque de 1960, op. cit., pp. 37 et 39.
- (38) KARPAT, K.H. Turkey's Politics, op. cit., pp. 91-92.
- (39) Ibid., pp. 102-103.
- (40) Ibid., pp. 103-104.
- (41) LEWIS, D., op. cit., pp. 457-468.
- (42) KARPAT, K.H. Social Themes in Contemporary Turkish Literature.
Dans "Middle East Journal", Washington, Spring 1960, P. 156.
- (43) LEWIS, D., op. cit., p. 471.
- (44) KARPAT, K.H. Turkey's Politics, op. cit., pp. 109-110.
- (45) LEWIS, D., op. cit., p. 470.
- (46) KARPAT, K.H. Turkey's Politics, op. cit., p. 357.
- (47) Article 141.

1. Quiconque fonde, organise ou dirige, sous quelque forme, les activités d'associations qui visent à établir la suprématie d'une classe sociale sur une autre, ou à écarter une classe sociale, ou à renverser le système économique et social établi, en tout ou en partie, ou quiconque ouvrira la voie à de pareils agissements, sera condamné à des peines de prison allant de huit à quinze ans.

Quiconque organise ou dirige, en tout ou en partie, les associations en question sera condamné à la peine de mort.

2. Quiconque fonde ou entreprend de créer sous quelque aspect ou à quelque titre que ce soit, des associations poursuivant le but d'abolir, entièrement l'ordre politique et juridique de l'Etat, ou quiconque organise ou dirige les activités de ces associations, quiconque fait ouvrir la voie à de pareils agissements, sera condamné à des peines de prison allant de huit à quinze ans.

3. Quiconque fonde ou entreprend de créer des associations dont le but est de mettre à la tête de l'Etat un individu ou une classe sociale contrairement aux principes de la démocratie, ou dont le but est contraire au principe républicain, ou quiconque organise ou dirige les activités de ces associations, ou quiconque ouvrira la voie à de pareils agissements, sera condamné à des peines de prison allant de huit ans à quinze ans.

4. Quiconque fonde ou entreprend de créer des associations ayant pour but de supprimer, en fonction de considérations raciales, les droits publics reconnus par la Constitution, ou qui visent à affaiblir ou à faire disparaître les sentiments nationaux, ou quiconque organise ou dirige les activités de ces associations, ou quiconque ouvrira la voie à de pareils agissements, sera condamné à des peines allant d'un an à trois ans.

5. Ceux qui entreront dans les associations décrites aux paragraphes 1, 2 et 3 seront condamnés à des peines de prison allant de cinq ans à douze ans, et ceux qui adhéreront aux associations décrites au paragraphe 4 seront condamnés à des peines de prison allant de six mois à deux ans.

6. Ceux qui travaillent dans des organisations économiques, dans les syndicats, dans des organisations d'ouvriers, dans les écoles, dans des établissements d'enseignement supérieur, ceux qui y travaillent comme fonctionnaires ou employés, ceux qui travaillent dans des banques, dans les municipalités et dans les administrations de l'Etat, tous ceux-là qui se livrent aux activités citées dans les paragraphes cités plus haut, verront leur peine de prison augmentée dans la proportion d'un tiers.

7. Au cas où l'un de ceux qui ont commis l'un des délits repris dans cet article, révélait un autre délit ou d'autres coupables aux autorités compétentes, avant la dernière enquête, et au cas où cette dénonciation apparaîtrait fondée, sa peine serait allégée dans la proportion d'un quart pour les peines de prison, et les condamnations mort seraient ramenées à une peine de prison de dix ans minimum.

Article 142.

1. Quiconque fera de la propagande pour établir la suprématie d'une classe sociale sur une autre, ou voudra éliminer une classe sociale, ou voudra changer, en tout ou en partie, l'ordre économique et social établi, ou pour abolir l'ordre politique ou juridique de l'Etat, sera condamné à des peines de prison allant de cinq ans à dix ans.

2. Quiconque fera de la propagande pour mettre à la tête de l'Etat un individu ou une classe sociale contrairement aux principes de la démocratie ou contrairement au principe républicain, sera condamné à des peines de prison équivalentes.

3. Quiconque fera de la propagande pour supprimer en fonction de considérations raciales, les droits publics reconnus par la Constitution, ou qui vise à affaiblir ou à faire disparaître les sentiments nationaux, sera condamné à des peines de prison allant d'un an à trois ans.

4. Quiconque fera l'éloge des actions citées aux paragraphes 1 et 2, sera condamné à des peines de prison allant jusqu'à cinq ans; ceux qui tombent sous le coup du paragraphe 3 seront condamnés à des peines de prison allant de six mois à deux ans.

5. Quiconque appartient aux catégories citées dans l'article 141, paragraphe 6, ou travaillant dans les endroits cités dans le même paragraphe, s'est rendu coupable des actes cités dans les paragraphes cités ci-dessus verront leur peine augmentée dans la proportion d'un tiers.

6. Au cas où les actions reprises dans les paragraphes cités ci-dessus ont été diffusées dans des publications, la peine sera augmentée de moitié.

7. Au cas où l'un de ceux qui ont commis l'un des délits repris dans cet article, révélait un autre délit ou dénonçait d'autres coupables aux autorités compétentes, avant la dernière enquête, et au cas où cette dénonciation apparaîtrait fondée, sa peine serait allégée dans la proportion d'un quart.

(48) KARPAT, K.H. Turkey's Politics, op. cit., p. 353.

(49) Ibid., p. 357.

(50) Ibid., p. 359.

(51) Seul le Parti Républicain du Peuple, en désavouant l'ancien président Ismet Inönü, et en portant au pouvoir son ex-secrétaire général, Dülent Ecevit, en juin 1972, s'est réellement orienté dans le sens d'une revendication pour la justice sociale, et, même, n'a pas hésité à s'accoler une étiquette social-démocrate. Ces changements introduits dans l'appareil du parti ont été accompagnés de nombreux heurts entre progressistes et conservateurs. Ces derniers quittent, d'ailleurs, en masse le parti; ce qui ne peut manquer de l'affaiblir considérablement, au cas où des élections seraient organisées dans le courant de 1973.

- (52) LAKAL, B., op. cit., p. 233.
- (53) RONDOT, P. Les Musulmans et l'Islam d'aujourd'hui.
Ed. de l'Orante, Paris, vol 2, 1960. P. 175.
- (54) KAZANLIAS, A.M. Education and the Quest for Modernity in Turkey.
G. Allen and Unwin, London, 1966. P. 188.
ROUX, J.P. Brève enquête sur l'Islam en Turquie.
Dans "Revue des Etudes Islamiques", Paris, 1955. P. 60.
- (55) "Cahiers de l'Orient contemporain", Paris, 1947, IX-X. P. 99.
- (56) Ibid., 1949, XIII, pp. 51-62.
- (57) Ibid., 1948, XIV-XV, p. 137; KAZANLIAS, A.M., op. cit., p. 109;
RONDOT, P., op. cit., p. 285.
TISAWI, A.L. Turkey and Islam Today.
Dans "Islamic Review", Working England, mars 1959, p. 30.
- (58) "Cahiers de l'Orient contemporain", Paris, 1960, XXII. P. 224;
KAZANLIAS, A.M., op. cit., p. 191; RONDOT, P., op. cit., p. 290;
TISAWI, A., op. cit., p. 31.
COLOMBI, M. La Turquie et l'Islam.
Dans "Revue Française de Sciences Politiques", Paris, V, 1959
P. 752.
- (59) "Cahiers de l'Orient contemporain", Paris, 1963, XXVII. P. 80.
- (60) LAKAL, B., op. cit., p. 142.
- (61) MUSTAZ, T. Garnlilasmanin Neresindeyiz ?
Yagmur Yayınevi, Istanbul, 4e éd., 1967. P. 38.
- (62) LAKAL, B., op. cit., pp. 45-46.
- (63) Ibid., pp. 66-67.
- (64) Ibid., pp. 148-149.
- (65) de PLANCHOL, X. Les paysans d'Anatolie entre l'Orient et l'Occident.
Dans "Science et Progrès. La Nature", mai 1963. P. 174.
- (66) STIRLING, P., op. cit., p. 407.
- (67) LEWIS, B. op. cit., p. 417.

- (68) RODINSON, K. Islam et capitalisme.
Ed. du Seuil, Paris, 1966. P. 207.
KUCUKÖZER, I. Düzenin Yabancılaşması-Batılaşması.
Ant Yayınları, İstanbul, 1969. P. 96.
- (69) AVCIOĞLU, D. Türkiye'nin Düzeni.
Bilgi Yayınevi, Ankara, 1964. P. 171.
- (70) "Cahiers de l'Orient contemporain", Paris, 1945, II. P. 306.
- (71) Ibid., 1948, XIV-XV, p. 167.
- (72) MAKAL, M., op. cit., annexe II, p. 274.
- (73) "Cahiers de l'Orient contemporain", Paris, 1945, II. P. 306.
- (74) MAKAL, M., op. cit., p. 204.
- (75) Ibid., p. 206.
- (76) Ibid., p. 208.
- (77) Ibid., p. 164.
- (78) Ibid., pp. 152-154.
- (79) Ibid., pp. 220-221.
- (80) Ibid., p. 220.
- (81) "Cahiers de l'Orient contemporain", Paris, 1969, LXXVII. P. 36.
- (82) "Hürriyet", İstanbul, 11 février 1969, P. 1.
- (83) "Milliyet", İstanbul, 3 mars 1968;
"Cumhuriyet", İstanbul, 3 mars 1968;
"Aksan", İstanbul, 3 mars 1968.
- (84) "Milliyet", İstanbul, 11 novembre 1969; "Cumhuriyet", İstanbul,
2 février 1970.
- (85) "Cahiers de l'Orient contemporain", Paris, 1967, LXV. P. 44.
- (86) "Le Monde", Paris, 26 janvier 1967, dernière édition. P. 7.
- (87) Ibid., 21 février 1967, dernière édition, p. 5.

- (88) SZYLIOWICZ, J.S. Political Change in Rural Turkey.
Mouton. The Hague - Paris, 1966. Pp. 73-74.
- (89) Ibid., p. 87.
- (90) SZYLIOWICZ, J.S. The Turkish Elections : 1965.
Dans "Middle East Journal", Washington, Autumn, 1966. Pp. 433-435.
- (91) HINDERINK, J. et KIRAY, M.B. Social Stratification as an
Obstacle to Development.
Praeger, New-York, 1970. P. 200.
- (92) Ibid., p. 201.
- (93) Ibid., pp. 204-205.
- (94) Ibid., p. 203.
- (95) Ibid., p. 215.
- (96) KARPAT, K.H. Social Themes in Contemporary Turkish Literature,
op. cit., pp. 34-35.
- (97) KABAKLI, A. Türk Edebiyatı.
Türkiye Yayınevi, İstanbul, vol. 3, 1966, Pp. 421-422.
- (98) DERLEY, W.A. Die Türkei.
Harst Erdmann - Verlag, Baden, 1963. P. 14.
- (99) KARPAT, K.H. Social Themes in Contemporary Turkish Literature,
op. cit., p. 37.
- (100) DERLEY, W.A., op. cit., p. 14.
- (101) KARPAT, K.H. Social Themes in Contemporary Turkish Literature,
op. cit., p. 38.
- (102) Ibid., pp. 35-36.
- (103) KARAT, H. op. cit., note sur l'auteur par G. Dinc, n. 238.
- (104) KARPAT, K.H. Turkey's Politics, op. cit., pp. 367-368.
- (105) KARPAT, K.H. Social Themes in Contemporary Turkish Literature,
op. cit., p. 40.

- (106) KABAKLI, A., op. cit., pp. 639-640.
- (107) Ibid., p. 640.
- (108) KARAOĞLANOĞLU (YAKUP KADRI). Yaban.
Remzi Kitabevi, İstanbul, 10e éd., 1972, P. 83.
- (109) KABAKLI, A., op. cit., p. 639.
- (110) TAHİR, K. 681 İnsanları.
Marti Yayınları, İstanbul, 1955. P. 2.
- (111) Bes Romanı Tartışıyor.
İstanbul, 1960. P. 11.
- (112) KARPAZ, K.H. Social Themes in Contemporary Turkish Literature,
op. cit., pp. 153-154.
- (113) Ibid., p. 158.
- (114) Ibid., p. 157.
- (115) cf. Yazar Kemal, qui, dans son recueil de nouvelles Sarı Sıcak
(İstanbul, 1952), condamne l'exploitation des enfants contraints
de fournir un travail trop rude pour eux.
- (116) KARPAZ, K.H. Social Themes in Contemporary Turkish Literature,
op. cit., p. 157.
- (117) KABAKLI, A., op. cit., p. 643.
- (118) KARPAZ, K.H. Social Themes in Contemporary Turkish Literature,
op. cit., p. 162.
- (119) Ibid., p. 165.
- (120) Ibid., p. 29.
- (121) Ibid., p. 30.
- (122) KARPAZ, K.H. Turkey's Politics, op. cit. p. 328.
- (123) KABAKLI, A., op. cit., p. 643.
- (124) KARPAZ, K.H. Turkey's Politics, op. cit., p. 329.
- (125) ALANCI, T. Cumhuriyetten Sonra Hikâye ve Roman.
İstanbul Matbaası, İstanbul, tome 2, 1965. P. 375.

- (126) KEMAL, O. Baba evi.
Varlık Yayınları, İstanbul, 4e éd., 1958. P. 11.
- (127) Ibid., pp. 9-11.
- (128) Ibid., p. 20.
- (129) ALANCI, T., op. cit., p. 375.
- (130) KEMAL, O., op. cit., p. 22.
- (131) Ibid., p. 7.
- (132) Ibid., p. 9.
- (133) Ibid., p. 25.
- (134) Ibid., pp. 31-34.
- (135) Ibid., p. 40.
- (136) ALANCI, T., op. cit., p. 375.
- (137) KEMAL, O., op. cit., p. 43.
- (138) Ibid., p. 53.
- (139) Ibid., pp. 73-74.
- (140) Ibid., p. 44.
- (141) Ibid., pp. 103 et 107.
- (142) ALANCI, T., op. cit., p. 375.
- (143) KEMAL, O., op. cit., p. 106.
- (144) KEMAL, O. Avare Yillar.
Varlık Yayınları, İstanbul, 4e éd., 1969. P. 3.
- (145) Ibid., p. 3.
- (146) Ibid., p. 6.
- (147) Ibid., p. 7.
- (148) Ibid., pp. 11-13.

- (148) Ibid., nn. 22, 24-25.
- (149) Ibid., nn. 35-37.
- (150) Ibid., n. 62.
- (151) Ibid., n. 63.
- (152) Ibid., n. 64.
- (153) Ibid., nn. 64-65.
- (154) Ibid., pp. 65-67.
- (155) Ibid., pp. 111-112.
- (156) ALAMGÜ, T., op. cit., n. 376.
- (157) KEMAL, O. Eknek Kavgası (18 nouvelles).
Varlık Yayınları, İstanbul, 1ère éd., 1949; 2e éd., 1957.
- (158) Seçilmiş Hikâyeler Dergisi Orhan Kemal Sayısı (10 nouvelles).
Ankara, 1950.
- (159) KEMAL, O. Sarhoslar (17 nouvelles).
Varlık Yayınları, İstanbul, 1959; rééd. en 1968 (numéro de l'édition non mentionné).
- (160) KEMAL, O. Çamasırcının Kızı (11 nouvelles).
Yeditepe Yayınları, İstanbul, 1952.
- (161) KEMAL, O. 72 Koğuş.
Ekicibil Yayınları, İstanbul, 1954 (12 nouvelles)
Yeditepe Yayınları, İstanbul, 2e éd., 1958.
Cem Yayınevi, İstanbul, 3e éd., 1970.
(Dans les deux dernières éditions, 72 Koğuş se présente sous la forme d'une seule longue nouvelle).
- (162) KEMAL, O. Grev (11 nouvelles).
Seçilmiş Hikâyeler Dergisi Yayınevi, Ankara, 1954; Ok Yayınları, İstanbul, 1968 (numéro de l'édition non mentionné).
- (163) KEMAL, O. Arka Sokak (14 nouvelles).
Yeditepe Yayınları, İstanbul, 1956.
- (164) KEMAL, O. Kardes Payı (18 nouvelles).
Seçilmiş Hikâyeler Dergisi Yayınevi, Ankara, 1957.

- (166) KEMAL, O. Bâbil Kulesi (15 nouvelles).
Düşün Yayınevi, İstanbul, 1957.
- (167) KEMAL, O. Dünyada Harp Vardi (12 nouvelles).
Ataç Kitabevi, İstanbul, 1963.
- (168) KEMAL, O. Mahalle Kavgası (une longue nouvelle)
Pinar Yayınevi, İstanbul, 1963.
- (169) KEMAL, O. Önce Ekmek (17 nouvelles).
Yeditepe Yayınları, İstanbul, 1968.
- (170) KEMAL, O. Küçükler ve Büyükler (22 nouvelles).
Ant Yayınları, İstanbul, s.d.
- (171) Dünya Evi, d'abord paru sous forme de feuilleton dans le journal "Dünya" à partir de l'été 1956.
Vukuar Var a également paru dans ce journal sous forme de feuilleton, à partir de 1954.
- (172) Un Kâğıtçı a paru d'abord sous forme de feuilleton dans le journal "Milliyet" à partir du printemps 1969.
- (173) KEMAL, O. La Casa del Babbo, traduit du turc par Cerulli.
Publicazioni dell'Istituto per l'Oriente, Roma, 1969.
- (174) KEMAL, O. Sur les terres fertiles, traduit du turc par
O. Kemal et J. Bastuji.
N.R.F. Gallimard, Coll. "Du Monde entier", Paris, 1971.
- (175) ALANGU, T., op. cit., p. 378.
- (176) Ibid., p. 378.
- (177) Livre publié en 1963 et qu'il nous a été impossible de retrouver.
- (178) Cet ouvrage devenu introuvable ne nous est parvenu que sous forme de photocopie; il a été publié en 1965 aux éditions Sosyal Yayınlar, à İstanbul.
- (179) Malgré des recherches effectuées à İstanbul, Ankara et Izmir, il nous a été impossible de trouver le théâtre d'O. Kemal en librairie.
- (180) KEMAL, O. Avare Yillar, op. cit., pp. 71-72.

- (181) Ibid., pp. 72-73.
- (182) Ibid., pp. 74-75.
- (183) Ibid., p. 81.
- (184) Ibid., p. 85.
- (185) Ibid., pp. 86-87.
- (186) Ibid., p. 80.
- (187) Ibid., p. 83.
- (188) Ibid., p. 104.
- (189) Ibid., p. 107.
- (190) ALANGL, T., op. cit., p. 385.
- (191) KEMAL, O. Avare Yillar, op. cit., p. 104.
- (192) Ibid., p. 11.
- (193) Ibid., p. 98.
- (194) KEMAL, O. Cemile.
Verlik Yayinlari, Istanbul, 3e éd., 1966 . P.115.
- (195) Ibid., pp. 119-120.
- (196) KEMAL, O. Dünya Evi.
Dost Yayınevi, Ankara, 1958. P. 13.
- (197) Ibid., p. 12.
- (198) ALANGU, T., op. cit., p. 378.
- (199) KEMAL, O. Avare Yillar, op. cit., p. 17.
- (200) Ibid., pp. 16 et 21.
- (201) KEMAL, O. Cemile, op. cit., p. 154.
- (202) Ibid., pp. 17-18.
- (203) Ibid., p. 29.

- (204) Ibid., pp. 137-138.
- (205) Ibid., pp. 159-160.
- (206) KEMAL, O. Dünya Evi, op. cit., pp. 5 et 16.
- (207) ALANGU, T., op. cit., p. 379.
- (208) KEMAL, O. Nazım Hikmet'le Üç Çocuk Yılı.
Sosyal Yayınlar, İstanbul, 1965. Pp. 31-32 et 36.
- (209) Ibid., pp. 37-38.
- (210) Ibid., pp. 42-43.
- (211) ALANGU, T., op. cit., p. 379.
- (212) Romancılarımız ne Diyorlar, série d'entretiens rassemblés
par M. Baydar.
İstanbul, 1965, P. 5.
- (213) Ibid., p. 6.
- (214) Bes Romancı Tartışıyor, op. cit., pp. 5-6.
- (215) Ibid., n. 4.
- (216) Romancılarımız ne diyorlar, op. cit., n. 4.
- (217) Bes Romancı Tartışıyor, op. cit., pp. 4 et 6.
- (218) Romancılarımız ne diyorlar, op. cit., p. 27.
- (219) Ibid., pp. 36-37.
- (220) KEMAL, O. Bereketli Topraklar Üzerinde.
Remzi Kitabevi, İstanbul, 26 éd., 1954. P. 5.
- (221) Ibid., pp. 13-14 et n. 35.
- (222) Ibid., pp. 9-10.
- (223) Ibid., pp. 6, 10 et 40.
- (224) Ibid., p. 45.
- (225) Ibid., pp. 43 et 82.

- (226) Ibid., p. 327.
- (227) KEMAL, O. Avare Yıllar, op. cit., pp. 127-128.
- (228) KEMAL, O. Arkadaş Islikları.
Uğural Yayınevi, İstanbul, 1968, Pp. 33 et 44.
- (229) KEMAL, O. Cemile, op. cit., p. 109.
- (230) KEMAL, O. Vukuat Var.
Remzi Kitabevi, İstanbul, 1958. P. 22.
- (231) KEMAL, O. Murtaza.
Cem Yayınevi, İstanbul, 2e éd., 1969. P. 228.
- (232) KEMAL, O. Bereketli Topraklar Üzerinde, op. cit., p. 55.
- (233) KEMAL, O. Murtaza, op. cit., p. 214.
- (234) Ibid., p. 381.
- (235) KEMAL, O. Devlet Kuşu.
Ok Yayınları, İstanbul, 1969. P. 102.
- (236) KEMAL, O. Baba Evi, op. cit., p. 139.
- (237) KARPAT, K.H. Turkey's Politics, op. cit., p. 95.
- (238) KEMAL, O. Eskici Dükkanı.
Cem Yayınevi, İstanbul, 2e éd., 1970. P. 7.
- (239) KEMAL, O. Murtaza, op. cit. p. 381.
- (240) KEMAL, O. Vukuat Var, op. cit., pp. 180-181.
- (241) Ibid., p. 235.
- (242) Ibid., p. 5.
- (243) KEMAL, O. Bereketli Topraklar Üzerinde, op. cit., p. 160.
- (244) Ibid., p. 63.
- (245) Ibid., pp. 289-290.
- (246) ALANGU, T. Cumhuriyetten Sonra Hikâye ve Roman.
İstanbul Matbaası İstanbul, 1965. Vol. 2. Pp. 388-389.

- (247) KEMAL, O. Vukuat Var, op. cit., p. 22.
- (248) KEMAL, O. Eskici Dükânî, op. cit. pp. 22-23 et p. 26.
- (249) Ibid., p. 122.
- (250) Ibid., p. 428.
- (251) Ibid., pp. 25-26.
- (252) KEMAL, O. Vukuat Var, op. cit., p. 115.
- (253) Ibid., p. 80.
- (254) KEMAL, O. Gurbet Kuşları.
Varlık Yayınları, İstanbul, 2e éd. 1970, Pp. 296-297.
- (255) Ibid., pp. 297-298.
- (256) Ibid., p. 297.
- (257) Ibid., p. 313.
- (258) Ibid., p. 422.
- (259) KEMAL, O. Bereketli Topraklar Üzerinde, op. cit., pp. 11-12 et 28-29.
- (260) Ibid., pp. 44 et 52.
- (261) Ibid., pp. 55-56.
- (262) Ibid., pp. 9 et 12.
- (263) Ibid., p. 27.
- (264) Ibid., p. 41.
- (265) Ibid., pp. 73-74.
- (266) Ibid., pp. 52-53.
- (267) Ibid., p. 184.
- (268) Ibid., pp. 101-102 et pp. 111-112.
- (269) Ibid., p. 75.
- (270) Ibid., pp. 68 et 75.

- (271) Ibid., pp. 63, 65 et 66-68.
- (272) Ibid., pp. 234-235.
- (273) Ibid., p. 206.
- (274) Ibid., pp. 238 et 242-243.
- (275) Ibid., pp. 90-91.
- (276) Ibid., pp. 107-108.
- (277) Ibid., pp. 267-268.
- (278) Ibid., p. 243.
- (279) Ibid., pp. 244-246.
- (280) Ibid., pp. 297-298 et 314-316.
- (281) Ibid., p. 419.
- (282) Ibid., p. 33.
- (283) Ibid., p. 262.
- (284) Ibid., pp. 263-264.
- (285) Ibid., p. 348.
- (286) Ibid., p.92.
- (287) Ibid., pp. 116-117.
- (288) Ibid., p. 261.
- (289) Ibid., pp. 236 et 260-261.
- (290) Ibid., p. 237.
- (291) Ibid., p. 388.
- (292) Ibid., p. 176.
- (293) KEMAL, O. Arkadaş İslikleri, op. cit., pp. 250-252.
- (294) KEMAL, O. Murtaza, op. cit., pp. 361-362.
- (295) Ibid., pp. 395-399.

- (296) Ibid., p. 409.
- (297) Ibid., n. 368.
- (298) Ibid., p. 361.
- (299) Ibid., p. 361.
- (300) KEMAL, O. Gurbet Kuşları, op. cit. P. 9.
- (301) Ibid., p. 13.
- (302) Ibid., p. 38.
- (303) Ibid., p. 42.
- (304) Ibid., pp. 44-45.
- (305) Ibid., p. 417.
- (306) Ibid., pp. 416 et 420-421.
- (307) KEMAL, O. Devlet Kuşu, op. cit., pp.103-104.
- (308) KEMAL, O. Gurbet Kuşları, op. cit., pp.99 et 108.
- (309) Ibid., pp. 114 et 118-119.
- (310) Ibid., p. 207;
- (311) Ibid., p. 327.
- (312) Ibid., p. 361.
- (313) KEMAL, O. Devlet Kuşu, op. cit., p.80.
- (314) KEMAL, O. Bereketli Topraklar Üzerinde, op. cit., p.71.
- (315) Ibid., pp. 196-197.
- (316) KEMAL, O. Arkadaş Islikları, op. cit. P. 31.
- (317) KEMAL, O. Devlet Kuşu, op. cit., p. 18.
- (318) KEMAL, O. Bereketli Topraklar Üzerinde, op. cit., pp. 204-205.
- (319) KEMAL, O. Yalancı Dünya.
Ağaoğlu, Yayınevi, İstanbul 1966, P. 22.

- (320) Ibid., p. 226.
- (321) Ibid., p. 23.
- (322) Ibid., pp. 9 et 10-11.
- (323) KEMAL, O. Bir Filiz Vardı.
Varlık Yayınları, İstanbul 1965, p. 271.
- (324) Ibid., p. 290.
- (325) KEMAL, O. Gurbet Kuşları, op. cit., p. 336.
- (326) KEMAL, O. Cemile, op. cit., p. 17.
- (327) KEMAL, O. Bereketli Topraklar Üzerinde, op. cit., p. 69.
- (328) Ibid., p. 203.
- (329) Ibid., p. 208.
- (330) Ibid., p. 184.
- (331) Ibid., p. 395-396.
- (332) Ibid., pp. 340-341.
- (333) Ibid., p. 348.
- (334) KEMAL, O. Gurbet Kuşları, op. cit., p. 380.
- (335) KEMAL, O. Bereketli Topraklar Üzerinde, op. cit., pp. 55-56.
- (336) Ibid., p. 57.
- (337) Ibid., p. 60.
- (338) Ibid., pp. 95, 99-100 et 109.
- (339) Ibid., p. 114.
- (340) Ibid., p. 235.
- (341) Ibid., pp. 241, 250-251 et 264.
- (342) Ibid., pp. 78-79 et 119-120.
- (343) KEMAL, O. Gurbet Kuşları, op. cit., p. 110.

- (344) KEMAL. O. Kanlı Topraklar.
Remzi Kitabevi, İstanbul, 1963. Pp. 12-13.
- (345) KEMAL. O. Murtaza, op. cit., pp. 8-10.
- (346) Ibid., pp. 12-14.
- (347) Ibid., pp. 27-28.
- (348) Ibid., p. 186.
- (349) Ibid., p. 204.
- (350) KEMAL. O. Kanlı Topraklar, op. cit., pp. 328-9.
- (351) KEMAL. O. Vukuat Var, op. cit., pp. 194-195.
- (352) KEMAL. O. Kanlı Topraklar, op. cit., pp. 331-332.
- (353) KEMAL. O. Vukuat Var, op. cit., p. 194.
- (354) KEMAL. O. Kaçak.
Altın Kitaplar, İstanbul, 1970. P. 148.
- (355) Ibid., p. 132.
- (356) Ibid., p. 134.
- (357) Ibid., pp. 149-150.
- (358) KEMAL. O. Gurbet Kuşları, op. cit., pp. 77-78.
- (359) Ibid., p. 425.
- (360) Ibid., pp. 426 et 443.
- (361) KEMAL. O. Müfettişler Müfettişi.
Varlık Yayınları, İstanbul, 2e éd., 1970. P. 186.
- (362) Ibid., pp. 34-35.
- (363) Ibid., pp. 6 et 51.
- (364) Ibid., p. 51.
- (365) Ibid., p. 12.
- (366) Ibid., pp. 10-11.

BIBLIOGRAPHIE.

2. Oeuvres se rapportant au cadre politique, économique et social de la Turquie.

A. Livres.

ALLEN, H.E. Turkish Transformation.

Greenwood Press Publishers, New-York, 2e éd., 1966.

Atatürk, par la Commission nationale turque pour l'O.N.E.S.C.O.

Ankara, 1960.

AVCIOĞLU, D. Türkiye'nin Düzeni.

Bilgi Yayınevi, Ankara, 1964.

BERKES, N. The Development of Secularism in Turkey.

The Gill University Press, Montréal, 1964.

BERKES, N. İctidilik, Ulusculuk ve Toplumsal Devrimler.

Ant Yayınları, Istanbul, 1965.

Discours du Ghazi Mustafa Kemal, octobre 1927.

K.F. Koehler - Verlag, Leipzig, 1929.

GOKALP, Z. Turkish Nationalism and Western Civilisation,

traduit du turc par N. Berkes.

G. Allen and Unwin, London, 1959.

GOKALP, Z. Principles of Turkism, traduit du turc par R. Devereux.

E.J. Brill, Leiden, 1968.

HEYD, U. Foundations of Turkish Nationalism.

Luzac and the Marville Press, London, 1950.

HINDERINCK, J. et KIRAY, M.B. Social Stratification as an

Obstacle to Development.

Praeger, New-York, 1970.

HOSTLER, CH. W. Turkism and the Soviets.

G. Allen and Unwin, London, 1957.

KARPAT, K.H. Turkey's Politics. The Transition to a Multi-Party System.
Princeton University Press, Princeton, 2e éd., 1966.

KAZANIAS, A.M. Education and the Quest for Modernity in Turkey.
G. Allen and Unwin, London, 1965.

“ ” “ ”
KUÇUKLER, I. Düzenin Yabancılaşması - Satılması.
Ant Yayınları, İstanbul, 1969.

LEWIS, J. The Emergence of Modern Turkey.
R.I.I.A., Oxford University Press, 3e éd., 1966.

LEWIS, G. Turkey.
E. Benn, London, 3e éd., 1966.

LAKAL, A. Un village anatolien, traduit par G. Cayrac et G. Dino
Blau, Paris, 1963.

“ ” “ ”
LU-TAZ, T. Çarşılarda ve Halkın Yaşamı ?
Yagmur Yayınları, İstanbul, 4e éd., 1967.

ROBINSON, J. Islam et capitalisme.
Ed. du Seuil, Paris, 1966.

RODOT, P. Les Musulmans et l'Islam d'aujourd'hui.
Ed. de l'Orante, Paris, 1968-1969, 2 vol.

SZYMCZAK, J.S. Political Change in Rural Turkey.
Louton, The Hague-Paris, 1966.

B. Articles parus dans des revues scientifiques.

CHLUBBE, A. La Turquie et l'Islam.
Dans "Revue Française de Sciences Politiques", Paris, V, 1971.
Pp. 761-771.

KARPAT, K.H. Réflexion sur l'arrière-plan social de la révolution
turque de 1908.
Dans "Orient", Paris, 1er trimestre 1966, n° 37. Pp. 27-56.

de PLANCHOL, X. Les paysans d'Anatolie entre l'Orient et l'Occident.
Dans "Science et Progrès. La Nature", mai 1965. Pp. 174-178.

ROUX, J.-P. Brève enquête sur l'Islam en Turquie.
Dans "Revue des Etudes Islamiques", Paris, 1965. Pp. 57-68.

- STIRLING, P. Religious Change in Republican Turkey.
 Dans "Middle East Journal", Washington, Autumn 1958. Pp. 395-407.
- SZYLIOWICZ, J.S. The Turkish Elections 1965.
 Dans "Middle East Journal", Washington, Autumn 1965. Pp. 473-494.
- TIDAWI, A.L. Turkey and Islam Today.
 Dans "Islamic Review", Woking England, mars 1969. Pp. 29-35.

C. Presse.

- "Akşam", Istanbul.
- "Cumhuriyet", Istanbul.
- "Hürriyet", Istanbul.
- "Milliyet", Istanbul.
- "Le Monde", Paris.
- "Cahiers de l'Orient contemporain", Paris.

II. Ouvrages concernant la littérature turque.

A. Ouvrages généraux.

- ALANGU, T. Cumhuriyetten sonra Hikâve ve Roman.
 Istanbul Matbaası, Istanbul, 1965, 3 vol.
- Des Romanları Tartışıyor.
 Istanbul, 1965.
- KADAKLI, A. Türk Edebiyatı.
 Türkiye Yayınevi, Istanbul, 1966, 3 vol.
- KARPAT, K.H. Social Themes in Contemporary Turkish Literature.
 Dans "Middle East Journal", Washington, Winter 1960. Pp. 29-44.
 Spring 1960. Pp. 153-168.
- OERLEY, W.A. Die Türkei.
 Horst Erdmann - Verlag, Baden, 1963.
- Romançılarımız ne Diyorlar, série d'entretiens rassemblés par
 K. Daydar.
 Istanbul, 1965.

3. Les romans d'Orhan Kemal.

1. Bibliographie des romans.

Baba Evi.

Varlık Yayınları, İstanbul, 4e éd., 1963.

Avare Yillar.

Varlık Yayınları, İstanbul, 4e éd., 1969.

Eurtaza.

Cem Yayınevi, İstanbul, 1969 (*)

Camile.

Varlık Yayınları, İstanbul, 3e éd., 1963.

Bereketli Topraklar Üzerinde.

Remzi Kitabevi, İstanbul, 2e éd., 1964.

Suolu.

Remzi Kitabevi, İstanbul, 2e éd., 1964.

Devlet Kusu.

Ak Yayınları, İstanbul, 1969 (*)

Vukuat var.

Remzi Kitabevi, İstanbul, 1958.

Sâvurun Kızı.

İbrahim Gezer Yayınları, İstanbul, 1969 (**)

Küçük.

Varlık Yayınları, İstanbul, 2e éd., 1969.

Dünya Evi.

Dost Yayınevi, Ankara, 1960.

El Kızı.

Tekin Yayınevi, İstanbul, 1971. (***)

(*) Sans mention d'édition.

(**) Roman qu'il nous a été impossible de nous procurer.

(***) Le livre avait été publié une première fois à Ak Kitabevi (İstanbul, 1960).

Hanımın Ciftliği.

Remzi Kitabevi, İstanbul, 1961.

Eskici Dükkanı (*)

Cem Yayınevi, İstanbul, 1970 (**)

Gurbet Kuşları.

Varlık Yayınları, İstanbul, 2e éd., 1970.

Sokakların Çocuğu.

Altın Kitaplar, İstanbul, 2e éd., 1970.

Kanlı Topraklar.

Remzi Kitabevi, İstanbul, 1963.

Bir Filiz Vardı.

Varlık Yayınları, İstanbul, 1966.

Yalancı Dünya.

Agaoglu Yayınevi, İstanbul, 1966.

Mufettisler Mufettisi.

Varlık Yayınları, İstanbul, 2e éd., 1970.

Evlerden Biri (***)Sokaklardan bir Kız (***)Arkadas Islıkları.

Uğural, İstanbul, 1968.

Kötü Yol (***)Üç Kağıtçı.

Tekin Yayınevi, Sınır, 1971.

Karak.

Altın Kitaplar, İstanbul, 1970.

(*) Ce roman, qui a paru en 1962 sous le titre Eskici ve Oğulları, a été romanié par l'auteur en 1969 pour être réédité en 1970 sous le titre actuel.

(**) Sans mention d'édition.

(***) Il nous a été impossible de nous procurer cet ouvrage.

2. Bibliographie critique (*).

ALANGU, T. Dünya Evi.

Dans "Varlık Yilligi". Varlık Yayinlari, Istanbul, 1961, Pp. 38-40.

DYNAMO, H.I. Murtaza.

Dans "Yeditepe", Istanbul, août 1969, n° 160. P. 10.

GÜNYOL, V. Avâre Yillar.

Dans "Dile Gelseler". Çan Yayinlari, Istanbul, 1968. Pp. 88-91.

GÜRSEL, N. Murtaza.

Dans "Yeni Ufaklar", Istanbul, juillet 1969. Pp. 40-43.

NACI, T. Bereketli Topraklar Üzerinde.

Dans "Yeni Dergi". De Yayınevi, Istanbul, juillet 1970. Pp. 47-50.

TÜRK, E. Orhan Kemal ve Romanlari (**), ouvrage polycopié par la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université d'Istanbul.

Kanlı Topraklar (***).

Dans "Yansın Sanat Ve Edebiyat Dergisi".

(*) Les ouvrages critiques qu'il nous a été possible de consulter ne nous ont été d'aucune utilité : ils ne constituent en fait qu'un long résumé peu rigoureux des ouvrages qu'ils veulent étudier.

(**) Cet ouvrage conservé au Türkiyat Enstitüsü ne nous a été d'aucune utilité, le contenu social de l'oeuvre y étant totalement ignoré.

(***) Cette critique nous est parvenue sous forme de photocopie, sans mention du nom du critique ni de la date de parution.

